

SPIRITUS

DOSSIER « TOUT PERPLEXE
D'ENQUÊTE PIERRE ÉTAIT À SE DEMANDER EN LUI-MÊME
SUR PROBLÈMES CE QUE POUVAIT BIEN SIGNIFIER
ET MÉTHODES CE QU'IL AVAIT VU...
DE LA MISSION L'ESPRIT LUI DIT... (ACTES 10,17-19)

&

la mission aux premiers siècles
tous porteurs de l'évangile
le prochain synode

R. AGENEAU, S. DE BEAURECUEIL, J. DOURNES,
C. KANNENGISSER, J. PIERRON, M. SPINDLER, ETC.

la mission aujourd'hui?

- Charles Kannengiesser Trois leçons actuelles de la mission chrétienne
aux premiers siècles / 115
- Marc Spindler Tous porteurs de l'Évangile / 125
dossier d'enquête *La Mission contemporaine* / 141
1. Tendances et faits majeurs d'un monde en évolution / 145
 2. Le visage de l'Église / 157
 3. L'attente du monde et la bonne nouvelle / 170
 4. Évangélisateurs d'aujourd'hui et de demain / 177
-

&

R. AGENEAU, S. DE BEAURECUEIL, J. BOUCHAUD, CH. VAN BUNNEN,
J. DOURNES, CL. M. ECHALLIER, A. JEANNE, F. NICOLAS, J. PIERRON,
D. PRYEN, P. SIGRIST, J. VANDRISSE et tous les participants à
l'enquête dont on trouvera les noms page 143

- récollection Évangéliser... Qu'est-ce à dire? / 196
chroniques Le prochain synode / 199
 La théologie de la révolution / 202
 Lectures pour temps de (néo) colonisation / 206
 Les Pères Blancs quittent le Mozambique / 213
- courrier Les orientations de la revue / l'esprit de communion / 216
 lectures Notes bibliographiques / 219
- lettre aux lecteurs Points de repère et point d'orgue / 224
-

Ce cahier est construit pour une bonne moitié à partir d'un dossier-enquête réalisé au cours des mois derniers. Nous avons demandé, pour ce faire, à une vingtaine de missionnaires de différents horizons de donner leur avis sur les problèmes et les modalités de la Mission aujourd'hui. N'est-ce pas un des buts constants de Spiritus de poursuivre la recherche sur le sens et la finalité du travail missionnaire? C'est aussi un de ses objectifs de mettre en communication les expériences, les interrogations et les découvertes faites au sein des nouvelles églises ou dans les milieux de première mission. Dans cet esprit, le présent dossier-enquête rassemble quelques-unes de ces interrogations et de ces recherches. Nous en présentons les lignes directrices dans la préface au dossier lui-même (pp. 141, 142). On y trouvera des approches diverses mais souvent convergentes d'une réalité complexe. Les missionnaires qui s'expriment n'ont pas toutes les solutions et ne prétendent surtout pas avoir le dernier mot. Mais ce qui est dit et témoigné est pourtant source de réflexion pour l'avenir. C'est pourquoi nous avons voulu illustrer le sens de ce dossier en reproduisant sur la couverture du cahier un texte du chapitre 10 des Actes des Apôtres. Car, comme la rencontre entre le païen Corneille et Pierre, les événements du monde et les rencontres d'aujourd'hui contiennent pour nous de multiples appels à une mission nouvelle. Et la première démarche – la première conversion – ne consiste-t-elle pas à accepter de s'interroger, pour poursuivre la recherche en esprit d'ouverture, d'humilité et de prière?

Les autres études de ce cahier s'essaient à cerner des aspects toujours nouveaux du mystère de la Mission. Ce mot « mission » que d'aucuns trouvent aujourd'hui vague et galvaudé recouvre pour nous une réalité poignante: comment témoigner de l'Évangile et l'annoncer aux hommes et aux peuples d'aujourd'hui? Comment publier les hauts faits de Dieu et crier la joie d'une espérance?

Cette espérance, elle apparaît bien vivante dans le cœur des évangélistes d'aujourd'hui. C'est elle qui doit renouveler nos énergies, pour que nous soyons capables de préparer et de construire l'avenir de l'Église. Dans l'attente active, et parfois le brouillard et la nuit qui accompagnent notre effort, pourquoi ne pas reprendre à notre compte les paroles de Henri Zahrnt: « Des choses nouvelles ne sont pas encore apparues parmi nous. Nous ne savons pas comment elles se présenteront. En certaines heures, nous pensons du moins ressentir la direction où elles se trouvent... Ce serait beaucoup si ceux qui verront ces choses nouvelles pouvaient dire de notre génération: ils étaient loin du but, mais pourtant ils étaient en chemin » (Dans l'attente de Dieu, Casterman, 1970, p. 178).

Spiritus

TROIS LEÇONS ACTUELLES DE LA MISSION DES PREMIERS SIÈCLES

Les trois leçons que l'auteur de cet article tire de l'étude de la mission chrétienne aux premiers siècles nous éclairent singulièrement aujourd'hui. 1 | L'avènement de Jésus opère un dépassement du cadre juif. Désormais le mystère de Dieu en Jésus peut être pensé et exprimé dans des univers culturels différents. Les Pères en ont assumé la responsabilité dans le cadre de la culture gréco-romaine. C'est une première leçon pour la mission d'aujourd'hui face à des mondes culturels nouveaux. 2 | Les premiers chrétiens ont exprimé leur foi et conçu les formes institutionnelles de leurs églises en s'insérant dans les institutions sociales et politiques de l'Empire romain. Autre leçon d'actualité pour nous qui vivons dans un contexte tout différent mais à qui se pose d'une manière urgente le problème des rapports entre foi et société. 3 | Les penseurs juifs de la diaspora au sein de l'Empire romain ont puissamment aidé l'œuvre créatrice des Pères, tel Philon d'Alexandrie qui travailla à la rencontre de la tradition juive avec la pensée grecque. Aujourd'hui encore l'originalité du fait juif continue de s'imposer par la qualité de ses penseurs lucides et de ses prophètes de l'avenir. Nous sommes invités à y prêter attention, comme à une part essentielle de nos origines. n.d.l.r.

Une seule fois dans l'histoire, le christianisme a conquis un empire et transformé une civilisation. Il s'est incarné dans cette civilisation et l'a imprégnée jusqu'en ses fondements. Chose singulière, cet Empire de Rome représente la plus puissante unité politique et culturelle que les hommes aient jamais réalisée sur terre avant l'époque moderne. Or la foi chrétienne s'y est répandue à l'époque même où le seul autre empire, parmi les super-grands de l'antiquité, l'Empire du Milieu, la Chine, accueillait le bouddhisme. La civilisation chinoise gagnait alors en qualité par l'invention du papier, et les peuples de Chine, deux fois moins nombreux que ceux de l'Empire romain, connaissaient une unité politique et une paix relativement stables. Ces deux expansions missionnaires resteront sans doute toujours un facteur-clé dans l'histoire globale de l'humanité. Le fait de les trouver contemporaines peut frapper nos esprits, si nous songeons aux conditions créées pour l'annonce de la foi chrétienne, par suite des mutations politiques

et culturelles amorcées de nos jours en Extrême-Orient et en Chine. Qu'il s'agisse de l'implantation massive d'une nouvelle conception religieuse de la vie, dans une *Oikouménè* antique conforme aux traditions immémoriales de la race blanche et de la race jaune, ou qu'il faille, au risque d'un certain vertige ressenti par les croyants fidèles que nous voulons être, envisager l'horizon mondial de la technologie areligieuse qui commande le mouvement actuel des civilisations, nous ne manquerons pas d'observer un synchronisme étonnant dans la transformation de l'univers humain en ses principaux foyers de culture d'Europe et d'Asie. Nous nous sentons tous, à des titres divers, intéressés par le proche avenir de la Chine. Nous ne devrions pas moins nous laisser interroger sans cesse par les origines missionnaires du christianisme en Occident. A travers les siècles lointains, comme par-delà les blocs continentaux et les murs idéologiques du présent, une réflexion critique doit pouvoir s'appliquer aux réalités de notre foi, qui nous fasse mieux discerner l'avenir que l'Esprit promet à l'annonce de l'Évangile.

1 | Jésus de Nazareth

On ne méditera jamais assez sur la position de l'humble et mystérieux Seigneur de gloire, Christ, Dieu fait homme selon le dogme unanime des chrétiens, Jésus de Nazareth, enfoui au tréfonds de l'histoire par une kénose dont le caractère radical défie toute analyse. Sa position au sein du judaïsme reste une énigme, dont les historiens juifs n'hésitent pas à souligner le paradoxe. Sa position par rapport à l'Empire romain, dont il a vécu sans le savoir peut-être les premières heures historiques, éclaire étrangement l'expansion initiale d'une foi fondée sur son témoignage, et qui deviendra, d'une façon tout à fait imprévisible de son temps, la religion officielle de cet Empire moins de cinq siècles après sa mort. On peut repérer la position politique du Messie chrétien selon ces deux coordonnées majeures du judaïsme contemporain et de la Rome d'Auguste. On ne comprendrait rien aux enseignements décisifs que l'histoire missionnaire de l'Église ancienne peut nous fournir aujourd'hui, si l'on ne tentait d'esquisser pour le moins un tel repérage.

Jésus, celui des évangiles, le seul que nous connaissions, représente d'abord le sceau ultime, irréfragable, que l'histoire appose aux Écritures sacrées de la Loi et des prophètes juifs. Les interprétations en divergeront sans doute toujours et à juste titre, mais il est un fait qu'on ne saurait récuser comme tel, c'est celui de la créativité mystique et littéraire, inspirée en Israël par la certitude d'une révélation divine à nulle autre pareille. Canonisée par les uns, universellement connu par les autres, le monument de cette créativité s'appelle la Bible. Or, avec l'apparition des premiers Juifs croyants qui se réclament de Jésus, les motivations inventrices de toute

cette tradition changent brusquement de sens. Certes on peut ne pas s'intéresser à un tel phénomène, le trouver trop obscur ou trop aléatoire dans sa réalité objective, comme on peut se borner à refuser ou abandonner la foi chrétienne à cause des slogans du jour. Mais scruter la genèse de ce que nous appelons le Nouveau Testament, au terme de l'élaboration huit fois séculaire des Ecritures canoniques du judaïsme, ne reste pas moins une tâche passionnante. Une véritable élite se dégage parmi les exégètes, les historiens et les théologiens de notre époque, dont les découvertes, souvent ignorées du grand public croyant ou areligieux, préparent la conception future du christianisme et de son rôle au sein des civilisations nouvelles.

Jésus signifie que le régime du prophétisme yahviste, mettant en œuvre la croyance au Seigneur absolu de l'histoire globale des hommes, est soudain déclaré caduc, dans la mesure où ce maître souverain des destinées politiques de l'humanité resterait seulement perçu à travers les catégories autoritaires et mythiques, propres aux stades pré-scientifiques de la conscience humaine. A partir de Jésus, la visée mystique de la prophétie, se fondant sur Dieu invoqué dans sa transcendance ineffable, coïncide avec celle qui identifie ce Dieu au cœur même de son intervention historique et qui le reconnaît lui-même dans cette action dont Jésus se déclarait l'humble sujet.

Quoi qu'il en soit de tous les conditionnements du milieu où s'est opérée cette métamorphose de la structure religieuse du judaïsme, on doit encore l'envisager dans la situation de crise qui aboutit à la guerre juive de 66-70, soldée par la disparition politique de l'ancien Israël, comme on doit dégager le sens qu'elle prend au regard de la Diaspora juive du début de notre ère. Qu'une foi multiséculaire ait pu se repenser jusqu'en ses ultimes raisons d'être par une génération d'hommes, soumise à toutes les pressions d'un contexte politique aussi pourri que le fut celui de l'Algérie vers la fin de l'époque coloniale ou que l'est encore de nos jours celui de l'Indochine; que cette foi se soit fixée dans des œuvres littéraires d'une qualité aussi poétique aussi originale que celle attribuée par tous les hommes avertis aux paraboles évangéliques, qu'elle ait suscité la fougue idéologique d'un Paul de Tarse et produit, au terme de sa genèse initiale, ce chef-d'œuvre d'une densité mystique incomparable qu'est le quatrième évangile, voilà un événement tel qu'il ne s'en est jamais réalisé de semblable dans l'histoire connue de l'humanité et qui suffit, pour l'essentiel, à caractériser les origines miraculeuses du christianisme.

pour une relecture de l'évangile

Certes cet événement nous hisse à un niveau de pensée qui dépasse de loin celui des érudits ou des chroniqueurs, soucieux de s'en tenir à la stricte matérialité des faits, captée sous leurs loupes de spécialistes. Mais si les

événements nous parlent et s'ils doivent nous interpellier pour que nous sachions maîtriser le flot de la vie et nous reconnaître responsables d'un destin que le non-sens, la violence aveugle et la mort ne parviennent jamais à rayer de nos existences personnelles, nul doute que l'Événement évangélique, accompagnant la disparition de l'Israël des prophètes et la naissance de l'Empire romain, demeure pour nous une source inépuisable d'interrogations et de certitudes. Nous devons toujours revenir à cette source, si nous voulons interpréter, sans vaines paraphrases archéologiques, l'expansion ultérieure de la foi chrétienne. En d'autres termes, un jalon nécessaire de la théologie missionnaire à construire sur des bases nouvelles au sein de nos églises consiste en une conception de la foi fondée sur une relecture originale de l'Événement évangélique.

Toute interprétation des réalités touchant au dynamisme prodigieux de l'Église ancienne suppose cette relecture pour devenir réellement critique. L'étonnement que l'on éprouve lorsqu'on découvre davantage à travers quelles mutations culturelles la foi chrétienne s'est transmise durant les premiers siècles produit tout son effet actuel et libère nos propres raisons d'agir, s'il nous invite à réfléchir sur ces mutations antiques comme sur les plus récentes à la lumière de l'Événement même du Christ.

2 / *L'empereur Auguste et la « pax romana »*

Dès que le regard quitte la figure évangélique de Jésus pour se tourner vers le monde dans lequel se déploie la plus ancienne mission chrétienne, deux faits majeurs retiennent l'attention : le remodelage politique de ce monde méditerranéen au début de notre ère et la place occupée dans ce monde par la diaspora juive. Il nous serait difficile de discerner la signification que prend de nos jours l'expansion originelle du christianisme sans un bref rappel de ces faits.

La mission providentielle de l'empereur Auguste avait été soulignée dès l'an 40 avant Jésus Christ par Virgile insérant la fameuse prophétie de Cumes dans la IV^e Eclogue des *Bucoliques* :

Le dernier âge prédit par la prophétie de Cumes est arrivé et voici que naît un ordre nouveau des siècles... Des hauteurs du ciel descend une nouvelle génération. Daigne seulement, chaste Lucine, veiller sur le berceau de l'enfant dont la naissance amènera enfin la fin de la race de fer, et fera sur le monde surgir la race d'or... Si quelques traces de notre crime persistent encore, elles n'auront plus d'effet, et les terres seront délivrées d'une terreur per-

1 / Voir MELITON de Sardes, *Apologie à Marc-Aurèle*, vers 170. *Origène contre Celse*, vers 245,

II, 30, p. 361, Le Cerf, « Sources chrétiennes » 132, Paris 1967.

pétuelle. Cet enfant recevra la vie divine... Il gouvernera l'univers pacifié par les vertus de son père.

Ce messianisme politique est un phénomène unique dans l'histoire romaine, lors de la manifestation de Jésus, 749 années après la fondation de Rome. Grâce aux institutions mises en place par Auguste, la *pax romana* durera trois siècles et permettra à l'Empire d'atteindre son extension maximum vers le début du II^e siècle de notre ère. Durant cet « âge d'or », inauguré solennellement par Auguste lui-même en l'an 17 avant Jésus Christ, 55 à 60 millions d'hommes connaîtront l'absence d'invasion et de guerre civile. L'idéal humanitaire, inspirant le consensus culturel de ces peuples, sera fondé sur un monothéisme d'ordre éthique. Une religiosité souvent intense sera mêlée à la vie des cités comme au respect des institutions impériales. Le culte de l'empereur n'est qu'un aspect de cette attitude commune.

Les chrétiens ne resteront d'ailleurs jamais en retrait, dès qu'il s'agit de proclamer la mission divine d'Auguste. Le premier successeur de celui-ci, gagné à la cause du christianisme, l'empereur Constantin, fera lire l'Eclogue messianique de Virgile lors de la séance solennelle d'ouverture du premier concile œcuménique, convoqué par lui à Nicée, en mai 325. Au second et au troisième siècles, les plus remarquables penseurs parmi les apologistes chrétiens avaient pris appui sur ce même messianisme impérial pour rapporter à Jésus ce qui se disait d'Auguste et pour expliquer le rôle divin de ce dernier en fonction du christianisme¹. Etre chrétien, supposait chez les responsables de la Mission comme chez les nouveaux convertis une conscience politique, les faisant réfléchir sur les origines et les traditions de l'Eglise du point de vue de cette réalité, vitale et providentielle pour eux aussi, de l'Empire. L'attrait exercé très tôt par le christianisme sur des magistrats, des hommes de loi, des officiers de l'armée; la défense des libertés civiques assumée par les chrétiens et leur action en faveur des déshérités; le sentiment de la responsabilité publique chez les évêques et leur participation souvent directe, parfois même fort compromettante, aux affaires de l'Etat à partir du IV^e siècle; autant d'indices rappelant le lien étroit qui unissait la religion et la politique dans le cadre de la Rome impériale. Bien loin de se rendre insensibles à la mystique de la *pax romana* et au respect religieux des institutions de l'Etat, les chrétiens en ont fait l'objet de leurs prières liturgiques. Ils s'en sont inspirés de bien des manières pour développer leurs communautés dans toutes les grandes cités de l'Empire.

le rapport entre foi et politique

Un autre jalon est ainsi proposé à notre réflexion sur une mission nouvelle. A première vue, nous ne pouvons tirer aucune leçon précise de la situation faite au christianisme par la fondation de l'Empire romain vers le début

de notre ère. Mais nous avons observé comment la proclamation de l'Évangile, riche de son propre messianisme et des anciennes prophéties juives, rencontre dans cet Empire un messianisme politique, garantissant pour des siècles l'unité et la croissance de ce dernier. A partir de cette simple observation, deux requêtes semblent s'imposer : *a* / d'une part, on devrait pouvoir analyser de plus près le lien entre foi et politique dans la mission ecclésiale du premier demi-millénaire. Rien ne serait plus éclairant pour nous, aujourd'hui, si nous désirions reformuler le sens de nos existences croyantes sous ce rapport. Le sens unitaire du langage de la foi, le principe d'une orthodoxie œcuménique, la hiérarchie ecclésiale conçue selon un type monarchique, la répartition des patriarchats et la nature de leurs rapports de communion; on n'en finirait pas d'énumérer tous les aspects, illustrant dans la vie et les structures de l'Église, la symbiose réalisée en celle-ci entre foi et conscience politique, du temps de l'Empire romain; *b* / d'autre part, on reste frappé par le caractère contingent de ce cadre impérial offert à l'antique expansion de la foi chrétienne. Il est clair que nous ne pouvons plus rien imiter, sous peine d'anachronisme, de tout ce qui s'est modelé en Église sur ce cadre. D'où l'urgence renouvelée avec laquelle une interrogation, qui porte dans ce sens sur les premiers siècles chrétiens, nous renvoie à l'actualité politique faite à notre propre annonce de la foi. Rien ne serait peut-être plus utile à une mission nouvelle, en continuité et en renouvellement par rapport à l'Église ancienne que d'apprendre, à frais nouveaux, la critique évangélique de la société et le discernement d'un avenir politique, conforme aux besoins réels des hommes.

Ainsi les Pères avaient réalisé leur mission, de Tertullien à saint Augustin et à Grégoire-le-Grand. Jean XXIII a illustré l'opportunité actuelle d'un tel langage avec *Pacem in terris*. Nous devrions apprendre à méditer sur la portée de nos affirmations de foi, à partir des modèles historiques et culturels qui ont été les plus déterminants dans l'histoire du christianisme. Ainsi nous serions peut-être mieux engagés dans l'invention de la parole annonciatrice du Christ aujourd'hui, où « naît un ordre nouveau des siècles ».

3 / La « diaspora » juive

Le moment de l'histoire mondiale, dont notre foi proclame qu'il est celui de l'incarnation du Dieu biblique dans la condition humaine, fut crucial, nous l'avons vu, pour le judaïsme. Nourrie des anciennes prophéties yahvistes, la foi chrétienne interprète dans le sens de son propre messianisme la disparition de l'état d'Israël. Mais là ne s'arrêtent pas ses rapports avec le judaïsme répandu dans l'Empire. Le double suicide d'Antoine,

rival du futur Auguste, et de Cléopâtre, ultime témoin des antiques dynasties pharaoniques, dans le palais d'Alexandrie, le 1^{er} août 30 avant Jésus Christ, marque, à son tour, la disparition de l'Égypte comme Etat indépendant. Intégrée au « Domaine impérial » par Octave-Auguste, l'Égypte fournit à l'Empire, avec la cité alexandrine, la plus célèbre métropole intellectuelle de ce temps. Or, on y rencontrait alors une très forte communauté juive, occupant deux quartiers sur cinq de la ville, soit un million de Juifs sur un total de sept millions et demi d'habitants en Égypte. Liée à l'histoire d'Israël depuis treize siècles, l'Égypte romaine va jouer un rôle important dans l'expansion de la foi chrétienne, surtout quant à son élaboration doctrinale.

Par une autre coïncidence singulière, caractéristique des débuts de l'ère chrétienne, la première rencontre en profondeur entre la foi biblique et la philosophie grecque se produit justement à Alexandrie, en la personne de Philon, un contemporain du Christ. Apparenté à la famille des Hérodes, et par ceux-ci à la fameuse Bérénice, riche autant que pieux, Philon était à la fois un philosophe, un mystique, un théologien de la Loi et un apologiste passionné des traditions de ses pères, face à l'apostasie d'un grand nombre de ses coreligionnaires cultivés d'Alexandrie. Son *Commentaire de la Loi*, composé sur la tradition grecque dite des Septante, se présente comme une vaste allégorie des réalités et des personnages du Pentateuque, où Platon, Aristote, les Stoïciens, et les autres courants d'idées de cette époque, alimentent la méditation de l'Israélite hellénisé. Cet héritage littéraire fut certainement répudié par les autorités rabbiniques. Mais il fournit aux fondateurs de l'École chrétienne d'Alexandrie un langage et un cadre de pensée, dont nous vivons peut-être encore sans le savoir.

La plus importante communauté israélite, hors des frontières de l'Empire, groupait en Babylonie plusieurs dizaines de milliers de Juifs. En Syrie et en Asie-Mineure, ils devaient être aussi nombreux qu'en Égypte. Dans la population globale de l'Empire, leur proportion est habituellement estimée à 7 ou 8 % (contre 2 % à peine en Europe, Russie comprise, avant le nazisme). Après 70, une crise spirituelle se noue dans la Diaspora syrienne et égyptienne, dont les origines sémitiques paraissent de plus en plus sûres grâce à des découvertes récentes. Traversée de tous les courants mêlés du syncrétisme envahissant de cette époque, cette crise donnera naissance à différentes formes de gnosticisme, à ces « pseudo-gnoses » contre lesquelles Irénée, évêque de Lyon, édifiera vers la fin du II^e siècle, la première Somme théologique du christianisme. Si celui-ci reste impensable et inexistant de toute manière, en son origine première, hors du judaïsme, on peut dire que toute son expansion dans l'Empire romain demeure, elle aussi, intimement liée au fait juif.

prêter attention au fait juif contemporain

Là encore, ces trop brèves notations suggèrent un jalon et ouvrent une piste de recherche intéressante à propos de la mission nouvelle; le pluralisme culturel est plus que jamais à l'ordre du jour dans nos problématiques missionnaires. Des textes solennels de Vatican II jusqu'à l'entre-filet du plus modeste rédacteur de *La Croix*, on sait comment en parler, si l'on ne réussit pas encore à réaliser toutes ses conséquences pratiques dans l'évangélisation. Mais plus que tout pluralisme horizontal, étalé sur des aires géographiques distinctes, joue dans l'annonce de la foi celui qui se déploie sur l'axe vertical du temps. Car la foi est d'abord affaire d'histoire, comme toute Parole articulée au nom de Dieu, comme Dieu lui-même, du moment qu'il agit et s'incarne dans le devenir constant et mystérieux de l'humanité. Or, selon un paradoxe qui n'est qu'apparent, c'est sur le phylum culturel du christianisme, en Occident, que l'effet de rupture entre les traditions d'hier et la civilisation de demain se fait sentir le plus brutalement. La révolution théologique des Réformateurs du XVI^e siècle a précédé la révolution politique du XVIII^e, en France et en Europe. Puis ce fut la révolution industrielle du XIX^e siècle, qui déborda l'Europe pour déclencher aux USA et ailleurs, surtout en Californie pour le moment, la révolution technologique du XX^e siècle. Cette réaction en chaîne aboutit à une désintégration de nos valeurs traditionnelles dans tous les domaines de la vie, mais surtout dans le domaine religieux. Avec le gnosticisme et ses implications culturelles, les chrétiens ont connu une première fois une telle mise en échec de la civilisation. Ils ont réagi devant la disparition de tant d'églises locales, emportées par le raz de marée syncrétiste, et surtout devant la perte momentanée du sens même de la vie humaine chez nombre de leurs contemporains, par une invention spéculative, dont Irénée, Clément d'Alexandrie et Origène sont parmi les principaux témoins. Toute une anthropologie fut intégrée à l'enseignement de la foi par ces générations de chrétiens. Toute une annonce originale de la foi, plus délibérément fondée sur le langage culturel de leur temps, caractérise leur sens de la Mission.

Or, si nous nous retrouvons devant des tâches semblables dans un monde transformé, une relecture attentive du passé chrétien plus lointain nous rendrait peut-être plus sensibles au Fait juif dans la genèse de notre crise culturelle la plus moderne. Depuis le *Traité théologico-politique* de Spinoza, au XVII^e siècle, jusqu'aux « prophètes » de notre vision contemporaine de l'homme et du monde, et qui se nomment Marx, Freud et Einstein,

2 / Y. CONGAR, *Soûci du salut des patens et conscience missionnaire dans le christianisme post-apostolique et préconstantinien*, dans *Kyriakon, Festschrift Johannes Quasten*, T. I, pp. 3-11, Munster 1970.

3 / Charles KANNENGIESSER. l'auteur de cet article, enseigne la pensée patristique et l'histoire des origines chrétiennes à l'Institut catholique.

au XIX^e et au XX^e siècles, le judaïsme agit comme un ferment au sein de ce monde sécularisé. Il réapprend, dans la philosophie et les sciences modernes, l'exercice d'un prophétisme que l'on aurait pu croire réservé à la mentalité religieuse de jadis. Rien ne semblerait donc plus légitime, si l'on voulait mettre en œuvre de nos jours un projet missionnaire comparable à celui d'Irénée ou d'un Origène, que de se mettre à l'écoute du Fait juif dans l'Occident moderne. Ce Fait nous ouvrirait peut-être les voies d'une compréhension renouvelée du sens même de notre foi, dans le pluralisme culturel auquel nous sommes affrontés sur un mode souvent révolutionnaire, exactement comme il n'a cessé de fournir des structures de pensée et des techniques du langage à la mission chrétienne des premiers siècles.

conclusion / 3 leçons actuelles

Dans une autre étude de ce genre, il faudrait adopter un point de vue plus descriptif. Des questions assez curieuses mériteraient de nous retenir : Pourquoi sommes-nous si mal informés sur la mission dans l'Eglise ancienne? Pourquoi la distinction même entre une Eglise missionnaire et l'Eglise tout court, resterait-elle impropre à orienter une étude critique sur l'expansion originelle et décisive du christianisme? Pourquoi ne trouve-t-on pas d'échos chez les Pères d'une prédication tournée dans le sens de la Mission? Pourquoi la préoccupation de la conversion des infidèles se fait-elle si peu sentir dans la vie des églises locales au sein de l'Empire romain? Dans un article paru récemment ², le P. Congar attire l'attention sur le rôle primordial de la vie de famille au sein des communautés chrétiennes de l'Antiquité, pour tout ce qui touchait à l'enseignement de la foi. Sur un plan général, on en viendrait sans doute à conclure que la véritable initiative missionnaire de ces Pères, fondateurs du modèle de christianisme institutionnalisé jusqu'à notre époque, fut de proposer, chacun pour sa part, une conception du mystère du Christ et de l'existence chrétienne qui signifiait en même temps une réelle promotion culturelle pour leurs églises locales. Ainsi fit Eusèbe de Césarée au seuil de l'époque constantinienne, ainsi Hilaire de Poitiers pour les premières générations chrétiennes des Gaules.

Mais de toute façon il ne s'agit pas de demander des recettes d'un usage immédiat à ce passé trop lointain. Il s'agit bien plutôt d'œuvrer à notre propre mission avec un sens nouveau de cette antique Tradition ecclésiale. Nous avons besoin de celle-ci, besoin de recueillir son héritage spirituel et ses leçons les plus significatives, si nous voulons percevoir correctement à quelles origines chrétiennes nous sommes renvoyés par l'Esprit qui parle dans nos églises actuelles. Trois de ces leçons pourraient se résumer ainsi :

1 / La kénose radicale de Dieu en Jésus suscite une interprétation entièrement neuve des Ecritures juives au sein des églises chrétiennes. La liberté évangélique est à ce prix. Elle caractérise la Mission en son élan natif. Nous n'avons pas fini de découvrir les implications pratiques de cette vérité première du Fait chrétien : être, au nom de l'Evangile, libre de comprendre la révélation divine recueillie dans la Bible selon des univers culturels qui n'ont plus rien de biblique. C'est une responsabilité qui fut assumée avec un éclat sans pareil par les Pères de nos églises durant le premier demi-millénaire chrétien.

2 / En concevant les institutions de l'Eglise et les formes du langage de la foi dans le cadre culturel de l'Empire romain, ces mêmes Pères ont assumé le projet politique de leur temps. Ils ont repensé l'*Oikouménè* impériale dans le sens de leur théologie. Cette leçon magistrale paraît d'une grande importance au regard des forces vives qui travaillent notre catholicisme pluraliste d'après Vatican II. Il ne faudrait pas qu'elle reste méconnue par ceux qui tentent actuellement de repenser à frais nouveaux la mission chrétienne selon ce rapport entre foi et politique. On s'est borné trop longtemps à taxer le seul marxisme de messianisme politique. L'Islam nous impose partout une réflexion du même ordre. A nous, de recueillir sur ce point encore la leçon de la mission chrétienne des premiers siècles.

3 / Enfin, puisque cette crise de civilisation il y a, surtout et à travers ce processus révolutionnaire qui fait voler en éclats depuis l'avènement des temps modernes l'ancien Occident chrétien, n'oublions pas à quel point le génie d'Israël, des anciens prophètes jusqu'à Philon d'Alexandrie, et jusqu'à leur propre relecture incessante des écritures juives, alimenta l'œuvre créatrice des Pères. Sécularisés, souvent athées, mais toujours habités par ce même génie de leur race, les Juifs sont, à des positions-clés de la crise contemporaine, les vigies les plus lucides, susceptibles de nous aider, comme firent leurs ancêtres pour nos Pères dans la foi, à discerner le sens ultime de cette crise où l'homme est en jeu autant que Dieu. Refuser une attention théologique et critique à ce Fait juif de notre temps, reviendrait, de la part de chrétiens qui se voudraient fidèles à la Tradition fondatrice de leurs églises, à renier une part essentielle de leurs propres origines³.

Paris, Charles Kannengiesser sj

TOUS PORTEURS DE L'ÉVANGILE

*témoignage des assemblées œcuméniques
et réflexion d'actualité*

La mission des missionnaires n'est pas toute la Mission, on le savait bien, mais on l'avait un peu oublié sous l'effet de l'immense essor de la mission organisée au XIX^e siècle, et on est en train de le redécouvrir. Avec humour, Hans-Ruedi Weber remarque à ce propos que l'on découvre le laïcat aujourd'hui comme on a découvert l'Amérique au XV^e siècle : le continent oublié n'en existait pas moins ¹.

La première raison de cette redécouverte est d'ordre théologique. La théologie missionnaire pose fortement que la mission est celle du Dieu trinitaire, qui se sert de tout son peuple, de manière indivise, pour dévoiler sa gloire et conduire le monde vers le salut. Les missionnaires professionnels ne sont plus les seuls agents de l'évangélisation, tout le peuple de Dieu, toute l'Eglise est appelée à opérer la mission de Dieu, ou à y coopérer.

Certains théologiens se plaisent même à souligner que la mission de Dieu déborde les frontières de l'Eglise instituée, et se sert de toute l'humanité. On fait entrer en jeu une action missionnaire anonyme, aperçue dans l'exercice salvifique d'une religiosité quelconque, ou au contraire dans l'ascèse a-religieuse imposée par le processus mondial de sécularisation.

La Mission s'élargit aussi dans sa conception même. On ne veut plus la résumer à « la propagation de la foi » en vue de la conversion, ni même à l'évangélisation et à la plantation de nouvelles églises particulières, à l'édification de jeunes églises dans le monde païen, mais on y voit aussi un effort global d'humanisation et de développement, ou plus vaguement un processus « d'imprégnation religieuse » de l'humanité. Il apparaît évident que les missionnaires au sens habituel ne peuvent plus suffire aux tâches ainsi nouvellement définies; d'autres qu'eux seraient même plus qualifiés pour les entreprendre. (Je décris la situation missiologique actuelle, telle que je la vois, sans souscrire nécessairement à toutes les options décrites, au contraire.)

pourquoi l'importance des laïcs?

Un autre facteur, interne, commande la redécouverte missionnaire du laïcat. C'est la difficulté de recrutement de nouveaux missionnaires et une fois qu'ils sont recrutés, d'assurer leur stabilité et leur adhésion morale à l'œuvre qu'ils entreprennent. La crise du recrutement pastoral et missionnaire est assez connue, et dans la Société des missions évangéliques de Paris, la proportion de missionnaires-pasteurs par rapport au nombre total des « envoyés » diminue constamment; en outre, le temps moyen de séjour en mission diminue également². Même crise dans l'autrefois illustre Société des missions de Londres.

Par ailleurs, l'avènement des nouvelles églises avec leur hiérarchie autochtone fait évoluer considérablement la condition missionnaire. La direction de l'œuvre en chaque pays a été dévolue aux nationaux. Le missionnaire étranger n'a plus à être un chef, mais un exécutant. Même la formule « être avec » est apparue trop faible, il s'agit bien d'« être sous », comme le développe un protestant indien dans un récent article de l'*International review of mission*³. Le renforcement des structures ecclésiastiques nationales est d'ailleurs très réjouissant et va dans le même sens que l'action missionnaire passée. Il demeure que l'affirmation d'autorité des jeunes églises à l'égard de leurs missionnaires place ces derniers dans une situation pénible, génératrice de tensions et de frustrations. En effet, on leur demande des qualités contradictoires : au départ, esprit de décision, vocation individualisante entraînant rupture avec le milieu, compétence technique élevée, courage, initiative, intelligence critique; à l'arrivée, docilité, intégration au milieu, respect des processus bureaucratiques, prudence, diplomatie, optimisme impavide⁴. Le missionnaire se dit alors qu'il doit être plus commode d'être laïc, pour accomplir une tâche missionnaire de plein vent, loin des odeurs de cuisine ecclésiastique.

Enfin la condition d'étranger est un handicap rédhibitoire dans l'accomplissement des tâches nouvelles que l'on attribue à la Mission, en particulier l'engagement social et politique. Le missionnaire étranger ne peut pas s'engager dans ce domaine avec la même efficacité qu'un citoyen du pays (et la naturalisation du missionnaire ne saurait être une solution générale). Un de nos collègues a préféré démissionner, un autre a été interdit de séjour dans la République Malagasy pour avoir pris des

1 / H. R. WEBER, *The Ministry of the laity - Reconsidered from an old Testament perspective*, in : *Ministry*, Morija, Lesotho 1970, pp. 18-22.
2 / Voir le « portrait (robot du missionnaire » paru dans *Réforme*, n. 1336, 24 octobre 1970.
3 / S. L. PARMAR, *The rôle of the european expan-*

triote in Asia, in *International review of mission* 59, 1970, p. 457.

4 / Cf. L'excellent article de J. VAN KRUNKELSVEN, *Mission et églises locales en Afrique*, in *Spiritus* 43, 1970, pp. 383-403, qui expose parfaitement ces difficultés.

positions politiques jugées subversives. Ni les jeunes états, ni les jeunes églises ne souffrent beaucoup la contestation, et l'on se dit que les laïcs, des laïcs qui ne seraient ni fonctionnaires ni ecclésiastiques, ont plus de liberté.

La redécouverte des laïcs procède également de nécessités stratégiques. L'explosion démographique mondiale et la prodigieuse progression de l'athéisme accusent l'insuffisance de la mission organisée. Les seuls missionnaires professionnels ne peuvent plus, matériellement, faire face aux tâches missionnaires du moment. En outre l'athéisme secrète des formes politiques qui ferment les portes à la Mission, soit physiquement, soit moralement. La mission organisée, dans la logique de son principe même, est ainsi amenée à se dépasser elle-même, et l'exigence d'une stratégie missionnaire mondiale oblige à mobiliser de nouvelles classes de la population chrétienne pour le combat pour la Mission.

Comme de juste, on a pensé d'abord à la jeunesse, et dès le XIX^e siècle, les mouvements de jeunesse chrétiens se sont multipliés pour l'évangélisation des jeunes par les jeunes et aussi pour favoriser l'éclosion des vocations missionnaires normales. Signalons les Unions chrétiennes de jeunes gens (1844), les Unions chrétiennes de jeunes filles (1846), la Fédération universelle des associations chrétiennes d'étudiants (1895), et en particulier le Mouvement des étudiants volontaires pour les missions (1886) qui lança la devise célèbre « L'évangélisation du monde dans cette génération ». Le scoutisme, dans un style différent, n'était pas étranger non plus à des perspectives missionnaires. La mobilisation des jeunes est plus nécessaire que jamais, à ceci près que les jeunes se méfient de tout embrigadement ecclésiastique, et veulent garder les coudées franches dans l'invention et la mise en œuvre de leur action.

L'heure des chrétiens d'âge mûr, en pleine possession de leurs moyens, est venue à son tour. Depuis une trentaine d'années, le laïcat missionnaire est mis en vedette, et l'on assiste parfois à un véritable renversement des valeurs : on lit parfois que la vraie mission de l'Eglise dans le monde est portée par les laïcs, et non par les professionnels de la Mission. Le seul intérêt des ministères professionnels serait de veiller à l'intendance et au ravitaillement théologique et spirituel des troupes laïques en première ligne. A mon avis, il entre beaucoup de démagogie et de propagande dans cette moderne apologie du laïcat. Prendre au sérieux le peuple chrétien, lui faire confiance, lui reconnaître sa place légitime dans la mission de l'Eglise, cela n'exige nullement des coups d'encensoir à tort et à travers. Les chances du laïcat sont immenses, mais le ministère missionnaire ordonné n'a pas perdu la mise. Dans la Mission, il y a de la place pour tout le monde.

1 / Jalons pour une étude historique

Pour ne pas s'exposer au ridicule d'inventer ce que d'autres ont déjà découvert depuis longtemps, il est indispensable de rappeler quelques données historiques. Le recueil de Stephen Neill et Hans-Ruedi Weber, *The Layman in Christian history* (Genève 1963), fournit un panorama spécialisé allant des origines à nos jours, et de l'Empire romain aux cinq continents actuels. Ne pouvant le résumer, je me contenterai de quelques données du XX^e siècle.

deux initiateurs : john r. mott et roland allen

John Mott (1865-1955) et Roland Allen (1869-1947) sont deux grandes figures du mouvement missionnaire contemporain, et ils ont tous deux annoncé la redécouverte du laïcat. Mais leurs points de départ sont différents. Mott, laïc, juriste de formation, méthodiste, vise plutôt la mobilisation des laïcs dans les rangs missionnaires, et l'Association des étudiants volontaires pour les missions étrangères, qu'il présida dès 1888, a recruté des milliers de missionnaires dans les universités. Mott présida la Conférence missionnaire universelle d'Edimbourg (1910), le Conseil international des missions dès sa création en 1921, ainsi que de multiples conférences œcuméniques. En 1848, il fut élu président d'honneur du Conseil œcuménique des églises, officiellement constitué. Pour Mott, les laïcs représentent des forces inemployées qu'il faut mettre au travail pour l'évangélisation du monde, et il écrivit en 1932 un livre intitulé *Liberating the Lay forces of Christianity*.

R. Allen, prêtre missionnaire anglican, veut plutôt laïciser le clergé, ou promouvoir un clergé laïque (*voluntary clergy*). Pour lui, l'organisation missionnaire étouffe et bloque l'avance missionnaire; aux temps apostoliques, selon Allen, aucun progrès du christianisme n'est dû à la mission organisée, tout s'est fait par « expansion spontanée ». Les structures ministérielles de l'Eglise sont de consolidation, non de conquête⁵. Accordant une valeur éminente aux sacrements dans la vie spirituelle, Allen trouve absurde que des chrétiens en foule soient privés massivement des sacrements, faute de prêtres en nombre suffisant : il faut changer de méthode, et peut-être de doctrine, pour que la croissance missionnaire de l'Eglise puisse être à nouveau assurée. La meilleure solution est de confier l'administration des sacrements aux laïcs – entendons-nous : il s'agit de donner à des laïcs sélectionnés le pouvoir de célébrer l'Eucharistie. Ces laïcs ordonnés constituent, selon les termes de Roland Allen, un clergé bénévole (*Voluntary clergy*) à côté du clergé professionnel (*Stipendiary clergy*)⁶.

5 / *The spontaneous expansion of the Church and the causes which hinder it*, London 1927.

6 / *The case for Voluntary clergy*, London 1930.

conférence œcuménique du christianisme pratique - oxford 1937

Les différentes branches du mouvement œcuménique, le Conseil international des missions, le mouvement Foi et constitution, le Conseil œcuménique du christianisme pratique, ont été d'abord animées par des clercs, sauf exceptions. La conférence d'Oxford (1937) a été la première à donner une place aux laïcs représentant différentes professions. Le rapport préparatoire, dans sa partie rédigée par J. H. Oldham, attribue aux laïcs un rôle essentiel dans la *Mission de l'Église dans le monde* (titre du rapport). L'Église a une triple fonction : évangélisation, service, témoignage (il s'agit du témoignage prophétique dans l'ordre politique et social). Les laïcs doivent en prendre leur part. Oldham écrit :

L'œuvre d'évangélisation n'est pas de celles que le clergé puisse accomplir seul. Il est trop peu nombreux et trop chargé de responsabilités lourdes et diverses, pour atteindre efficacement les masses qui sont en dehors de l'Église. Ceux qu'il faut gagner à la foi chrétienne n'assistent pas, en général, aux services religieux. Pour les atteindre, il faut aller les trouver là où ils habitent, où ils travaillent, où ils se récréent. C'est par des laïcs comme eux qu'ils seront gagnés, s'ils doivent l'être (Rapport préparatoire, p. 163).

Je cite ce texte parce qu'il affirme la responsabilité missionnaire immédiate, et non dérivée, des laïcs. Bien entendu, dans les fonctions de service et de témoignage, les laïcs ont leur place beaucoup plus naturellement.

Oldham a aussi dégagé un point important d'ecclésiologie, qui sera repris par la Conférence de Foi et constitution de Lund (1952) pour devenir un lieu commun de l'ecclésiologie œcuménique (Upsal 1968, rapport sur le *Saint Esprit et la catholicité de l'Église*, n. 12) : l'Église n'est pas seulement une société organisée pour le culte et la prédication de la Parole, elle est aussi communauté d'hommes et de femmes vivant dans le monde (Oldham, pp. 111 ss., p. 183); l'Église est marquée par un double mouvement de concentration et de dispersion, de rassemblement et d'envoi. Or, dans sa phase de dispersion, l'Église agit essentiellement par ses laïcs.

L'Église, comme société organisée, est en dehors du mouvement social et politique, alors que le laïcat chrétien est dans ce mouvement; et toute transformation opérée du dedans est incomparablement plus efficace que l'influence qui peut s'exercer du dehors (Oldham, p. 183).

Cette action ecclésiale ne vise pas à satisfaire des besoins religieux, mais des besoins séculiers sociaux et politiques au sens le plus large. Dans la mise en œuvre de la mission des laïcs, Oldham fait intervenir trois éléments indispensables au succès : création de « ministères laïcs » (pour l'animation et la coordination des laïcs), « action par cellules » (groupes

d'entraide et d'intervention, naissant spontanément), collaboration œcuménique internationale. Tous ces thèmes se sont réalisés à des degrés divers et gardent toute leur actualité.

Et pour terminer, je note cette mise en garde : « n'oublions jamais que notre objet est, d'abord et avant tout, le règne de Dieu, et non le laïc, parce que laïc » (Oldham, p. 186). La réforme de l'Eglise ne saurait la transformer en association culturelle ou philanthropique : « ce serait non la réforme, mais la fin de l'Eglise » (*Ibid.*, p. 197).

Malheureusement la deuxième guerre mondiale a mis en sommeil ces développements prometteurs. Il faut signaler toutefois que la mobilisation a forcé bien des communautés à suppléer efficacement à l'absence de leurs conducteurs spirituels, et que les camps de prisonniers et de réfugiés ou personnes déplacées ont connu bien souvent une intense activité des laïcs dans tous les domaines.

première assemblée du conseil œcuménique des églises - amsterdam 1948

C'est à Amsterdam que pour la première fois le thème du laïc fait l'objet d'une attention spéciale dans une conférence œcuménique; il n'est pas au centre des débats, qui portent sur « le désordre de l'homme et le dessein de Dieu », mais il apparaît dans une sous-commission, qui propose un rapport sur « l'importance des laïques dans l'Eglise ». Il n'est pas inutile de noter que le secrétaire de cette commission était le professeur Hendrik Kraemer, qui venait d'être nommé directeur de l'Institut œcuménique de Bossey, ouvert en septembre 1946 précisément pour former des animateurs œcuméniques autant parmi les laïcs que parmi les pasteurs.

Les laïcs sont partout présents; ils désirent devenir membres effectifs de l'Eglise. Il incombe désormais aux églises elles-mêmes de montrer que l'élément laïc peut jouer un rôle essentiel au service de la communauté. Mais les laïcs se rendent compte qu'ils y sont très mal préparés et que jusqu'ici on a trop peu exigé d'eux (Amsterdam 1948, rapport officiel).

Le rapport mentionne rapidement la mobilisation des laïcs pour des tâches proprement spirituelles ou ecclésiastiques, mais il insiste beaucoup sur le fait que les laïcs sont dans le monde. Ce fait a une portée considérable dans le domaine éthique et dans le domaine missionnaire.

Du point de vue éthique, les laïcs sont la présence de l'Eglise au monde; « c'est par les laïcs que la communauté chrétienne peut montrer au monde que le message biblique et l'œuvre accomplie par l'Eglise en obéissant à son Seigneur touchent les problèmes et la vie concrète de l'homme de

tous les temps, donc d'aujourd'hui aussi. C'est uniquement par le témoignage intelligent et actif des laïcs que l'Eglise peut être *présente* dans le monde moderne et en affronter les problèmes pratiques... Comment interpréter concrètement la foi chrétienne dans le domaine économique, social, politique et intellectuel? (*Ibid.*, p. 196.)

Du point de vue missionnaire, « l'élément laïc constitue pour l'Eglise une sorte de lieu de rencontre perpétuel avec le monde » : il faut en tenir compte en inventant de nouvelles méthodes d'évangélisation. Le rapport ne précise pas quelles pourraient être ces nouvelles méthodes d'évangélisation, mais on peut présumer qu'il s'agit d'une évangélisation de type apologétique et éthique plutôt que de type kérygmaticque : cette évangélisation se confond pratiquement avec la « présence au monde », avec l'exercice conscient par les laïcs chrétiens de leurs responsabilités intellectuelles, politiques et sociales.

Je note aussi une idée nouvelle qui commence à se cristalliser : les laïcs, pour être « utilisés adéquatement », doivent être formés et préparés pour cela. Cette formation des laïcs, dont les Académies évangéliques allemandes et l'Institut œcuménique de Bossey donnent l'exemple, a deux aspects, l'un de spiritualité, l'autre de réflexion éthique.

Il faut absolument donner aux laïcs des bases spirituelles solides grâce à une culture théologique et biblique approfondie, soulignant les rapports de la foi et de la vie quotidienne. Cela implique la préparation au service chrétien qui n'est rien autre que la foi transformée en actes. Privé de bases théologiques, le service chrétien peut facilement dégénérer en activisme plein de bonne volonté... Il s'agit d'une consécration totale et personnelle de tous les fidèles à Jésus Christ et à son Eglise (ibid., p. 196 ss.). L'Eglise doit discerner l'importance immense de l'orientation à donner aux laïcs il faut qu'elle cherche à comprendre la nature exacte des problèmes intellectuels, moraux et religieux qu'ils doivent affronter afin de leur enlever le sentiment d'isolement et de leur donner l'impression que leur combat est soutenu par l'expérience de tous ceux qui vivent et travaillent comme les membres d'un même corps (ibid., p. 198).

conférences œcuméniques de willingen et de lund (1952)

Deux conférences œcuméniques fort importantes ont eu lieu en été 1952, et font avancer la prise de conscience de la responsabilité missionnaire globale de l'Eglise. A l'époque, le climat est assez pessimiste : la débâcle des missions en Chine est dans tous les esprits, la guerre froide est à son apogée. Le rapport de la conférence du Conseil international des missions, tenue à Willingen (Allemagne), est publié sous le titre *Les missions sous*

*la croix*⁷. Dans cette situation de crise, il faut pour ainsi dire que les missions prennent le maquis, que le combat missionnaire s'enfouisse dans la masse, suivant les principes mêmes de la guerre révolutionnaire partout présente. Peu importe les grades, les ordinations, la différence entre clergé et laïc, tous lutteront coude à coude, pour le règne du Christ seigneur du monde et maître de l'histoire.

On perçoit sans peine l'importance des laïcs dans une telle conception de la mission de l'Eglise. En outre, le rôle des laïcs circulant et travaillant dans les pays de mission, hommes d'affaires, fonctionnaires, assistants techniques, est pour la première fois signalé positivement :

*Nous croyons que Dieu appelle l'Eglise à exprimer sa mission, non seulement par des missionnaires envoyés par des comités, mais aussi par un flux croissant de laïcs, hommes et femmes, s'en allant parcourir le monde, pour affaires, dans l'industrie, dans l'administration, avec la profonde conviction que Dieu fait appel à eux pour lui rendre témoignage dans tous les aspects de la vie. Les églises devraient saisir l'importance stratégique que peut avoir la diffusion de l'Evangile par de tels laïcs*⁸.

Il s'agit ici d'un point de vue de méthode missionnaire, où l'on se contente de prendre acte d'un processus historique. La question de fond n'est pas abordée, de savoir si l'utilisation missionnaire des flux existants de relations humaines ne risque pas de leur donner une consécration religieuse et de compromettre l'action missionnaire elle-même. Je me méfierais un peu du providentialisme latent qui affleure ici et dans d'autres déclarations de Willigen. La Mission n'est-elle pas une initiative créatrice de flux de relations nouveaux ?

Quoiqu'il en soit, cette déclaration affirme nettement que les laïcs outre-mer (étant bien entendu que l'outre-mer est un concept réversible, et nullement à sens unique Occident-tiers monde) peuvent être, s'ils le veulent, de véritables missionnaires. Il restera à trouver quelles pourront être leurs relations avec les sociétés missionnaires et les églises locales. Les années suivantes verront en fait la création d'organismes sur mesure pour ces nouveaux missionnaires (ATECO, Amitiés-tiers monde, Kerk Overzee, Christians Abroad, etc.).

Enfin la nécessité d'une préparation sérieuse et systématique de ces laïcs missionnaires est envisagée nettement, ainsi que la possibilité de créer

7 | *Missions under the cross*, Norman GOODALL, London 1953.

8 | Rapport du groupe IV sur la vocation missionnaire et la formation des missionnaires, in *Missions under the cross*, p. 211 et dans *Monde non chrétien* 23, 1952, p. 353.

9 | *Op. cit.*, pp. 17, 31 s.

10 | *Rapport de Lund*, n. 12. Voir L. VISCHER, *Foi et constitution*. Texte et documents 1910-1963, Neuchâtel 1968, p. 86.

à leur intention une sorte de tiers-ordre à la fois œcuménique et multi-racial⁹. Cette dernière possibilité, qui n'a pas été retenue dans la déclaration officielle citée plus haut, a été avancée avec chaleur par M. A. C. Warren, secrétaire général de la *Church missionary society* (Société missionnaire anglicane), et elle est liée à une stratégie plus volontariste, qui ne se contenterait pas d'utiliser les flux sociaux existants, mais oserait parfois remonter le courant, et éventuellement créerait des liaisons nouvelles.

Quant à la conférence de *Foi et constitution* à Lund, nous avons déjà fait allusion à l'ecclésiologie dynamique particulièrement favorable à une prise de conscience missionnaire globale qui s'y trouve définie : la nature de l'Eglise se situe dans le double mouvement de rassemblement et d'envoi par lequel son édification en Jésus Christ, son chef, se poursuit sans cesse¹⁰.

La mission de l'Eglise prend place tout naturellement dans la phase d'envoi, et elle concerne la communauté tout entière :

Par sa parole et son Esprit, Jésus Christ envoie son Eglise dans le monde pour être le sel de la terre et la lumière du monde... Par son Esprit, il lui donne le pouvoir de proclamer l'Evangile du salut à toutes les nations, les appelant à obéir à la volonté de Dieu dans tous les domaines de la vie politique, sociale et culturelle, et à vivre la vie du peuple unique de Dieu dans les divisions du monde, de sorte que par son témoignage, Jésus Christ est à l'œuvre parmi les hommes en qualité de Sauveur et s'assujettit toutes choses en qualité de Seigneur et de Roi du monde (Rapport de Lund, n. 15).

deuxième assemblée du conseil œcuménique des églises (évanston 1954)

A Evanston, le thème du laïcât s'épanouit totalement et reçoit un traitement digne de son importance. Une section complète a pour titre : « Les laïcs – Le chrétien dans sa vie professionnelle », et l'on y retrouve le professeur Hendrick Kraemer, cette fois comme président. Voici la définition du ministère laïc donnée par le rapport de cette section :

Clercs et laïcs forment un tout dans l'Eglise. Ils ont besoin les uns des autres s'ils veulent que l'Eglise accomplisse sa mission dans le monde... L'insistance sur le rôle des laïcs a jailli de la redécouverte de la vraie nature de l'Eglise comme peuple de Dieu. Le mot « laïc » ne doit pas être compris dans un sens négatif pour désigner les membres de l'Eglise qui ne sont pas consacrés. Quoique non complètement articulée, une compréhension plus positive du ministère laïc se répand de plus en plus. L'expression ministère des laïcs exprime le privilège qu'a l'Eglise entière de participer au ministère du Christ auprès du monde. Nous devons comprendre à nouveau les conséquences de notre baptême. De même que Christ est venu pour servir, tous les chrétiens

*doivent être des serviteurs de son dessein de salut, selon le don particulier de l'Esprit que chacun d'eux a reçu, des messagers de l'espérance révélée en Christ. Ainsi, dans la vie et le travail quotidien, les laïcs ne sont pas simplement des fragments de l'Eglise disséminés dans le monde qui se rassemblent le dimanche pour adorer, s'instruire et vivre ensemble la vie chrétienne. Les laïcs représentent l'Eglise, où qu'ils se trouvent. Ce sont les laïcs qui unissent le travail et l'adoration; ce sont eux qui comblent le fossé entre l'Eglise et le monde, ce sont eux qui manifestent en paroles et en actes la seigneurie du Christ dans un monde qui réclame une grande partie de leur temps, de leur énergie et de leur labeur. C'est en ceci – et non pas en quelque autre ordre ou quelque autre organisation – que consiste le ministère laïc. Les laïcs sont appelés à ce ministère parce qu'ils appartiennent à l'Eglise, même si beaucoup ne sont pas encore conscients de leur vocation*¹¹.

En bref : le ministère des laïcs, c'est le travail; leur vocation, c'est leur profession. Et ce ministère est en réalité celui de l'Eglise, peuple de Dieu (en grec : *laos*), auquel tout chrétien est incorporé par le baptême. Il faut sans doute contester la dérivation du mot laïc à partir du mot *laos*, peuple. Etymologiquement, le laïc (*laikos*) se définit par rapport aux personnes consacrées. Mais il est juste et important de remonter à une consécration fondamentale de tout chrétien par le baptême, qui fait de tout baptisé un serviteur du Christ. Le rapport d'Evanston résout en grande partie le problème de la sécularisation, en posant que le travail est en soi un service chrétien, un ministère; mais il reste à savoir si le service du Christ, pour un laïc, s'épuise dans le travail. Comment les laïcs seront-ils « des messagers de l'espérance révélée en Christ »? Notre rapport ne répond pas à cette question. De fait, c'est une autre section de l'Assemblée d'Evanston qui aborde ce problème, sous le titre « Evangélisation – la mission de l'Eglise auprès de ceux du dehors ». L'évangélisation, essentiellement, « c'est amener des personnes au Christ, sauveur et seigneur, afin qu'elles aient part à sa vie éternelle. C'est là le point crucial. Il faut qu'il y ait rencontre personnelle avec le Christ... Car c'est de sa relation avec Dieu en Christ que dépend la destinée éternelle de tout homme » (Evanston 1954, p. 137).

Or, cette évangélisation est la tâche de l'Eglise entière, clercs et laïcs, bien plus « dans l'Eglise, le laïc est en première ligne sur le front de l'évangélisation », les ministres consacrés leur fournissent les munitions nécessaires (*ibid.*, pp. 131; 190) :

Le laïc est le représentant du Christ dans le monde. C'est lui, membre baptisé du corps du Christ, qui mieux que personne (à son établi, à l'usine ou dans

11 / Evanston 1954, *Messages et rapports*, pp. 415 s.
12 / Introduction au rapport de la section II, p. 131.

13 / Nouvelle-Delhi, rapport de la section témoignage n. 31, p. 84; cf. Upsal 1968, rapport officiel, p. 34.
14 / Upsal, section II, chapitre 1/4, p. 29.

une conversation au coin de la rue) peut témoigner de l'amour que Dieu porte à tous les hommes, ses frères, puisque son cœur brûle de la bonne nouvelle qui a fait de lui un pécheur pardonné. Plus simplement, on pourrait dire que l'évangélisation n'infusera un sang nouveau à l'Eglise que le jour où dans le monde entier les laïcs – hommes et femmes colporteront l'Évangile comme on colporte une nouvelle à tous ses voisins »¹².

troisième et quatrième assemblées du coe (nouvelle-delhi 1961, upsal 1968)

Les grands thèmes exposés jusqu'à présent se sont maintenus sans variation importante dans les assemblées et conférences œcuméniques plus récentes. On observerait plutôt un affadissement des affirmations les plus frappantes. Et surtout, dans notre présente recherche, pour une extension du ministère missionnaire, nous ne trouvons plus beaucoup d'appui dans les rapports de la Nouvelle-Delhi et d'Upsal. La stratégie missionnaire mondiale paraît être d'éviter l'affrontement direct entre la foi et l'incroyance, tel qu'il s'incarne dans la rencontre missionnaire de l'incroyant, et de procéder plutôt par imprégnation silencieuse du monde doublée d'une intense préparation d'artillerie éthique. L'Eglise, par ses laïcs déjà présents dans le monde, est « en mesure d'*influencer dans un sens chrétien* les réponses aux questions qui se posent dans le monde de l'industrie et du commerce, de la recherche scientifique et de l'organisation sociale, et dans toutes les autres activités qui constituent la vie quotidienne »¹³. La plongée dans l'éthique sociale fascine visiblement la majorité des églises, et les place devant des exigences difficiles à concilier : lutte pour la paix, guerres révolutionnaires, défense des libertés, utilisation des centres de pouvoir, action pour le développement, soutien des personnalités nationales, etc. Vivre dans ces tensions est quelque chose de passionnant, et cette stratégie est efficace : de fait l'influence du christianisme, à découvert ou incognito, n'a peut-être jamais été aussi grande qu'en notre siècle déchristianisé.

Cependant, du point de vue théologique, on se heurte à la dialectique de la loi et de l'Évangile, de la foi et des œuvres. L'accent porté massivement sur l'éthique sociale porte nécessairement tort à l'annonce kérygmatique de l'Évangile, et déséquilibre le message chrétien, qui est d'abord Évangile, avant d'être loi. A la rigueur, on peut admettre la priorité de la loi, mais nullement comme morale autonome; au contraire, la proclamation de la loi convainc l'humanité de sa perversion, et peut amener à la conversion. Or, précisément, le thème de la conversion, caractéristique du mouvement missionnaire, est à peine effleuré, et encore avec maintes réserves morigénantes¹⁴.

Je signale deux thèmes positifs développés au cours des dernières assemblées œcuméniques. Il s'agit de l'héritage du Conseil international des

missions, repris par la division des missions et de l'évangélisation du Conseil œcuménique en 1961. Le premier thème concerne l'action commune pour la Mission, le second le rôle du laïc chrétien à l'étranger dans la mission de l'Eglise. Tous deux ont fait l'objet de rapports spéciaux et de directives intéressantes¹⁵.

2 / Nécessité de la mission de type kérygmaticque

Il est temps de reprendre notre réflexion missiologique. L'élargissement de la responsabilité missionnaire en direction du laïc, qu'il soit une nouveauté ou plus simplement une redécouverte, m'apparaît acquis de manière irréversible. Tous les chrétiens sont appelés à participer, en vertu de leur incorporation au Christ par la foi et le baptême, à la mission du Christ et de l'Eglise.

Mais il faut encore préciser cette mission du Christ et de l'Eglise, et se garder d'en faire une formule passe-partout désignant toute activité humaine et chrétienne. Pour moi, le cœur de la Mission, c'est le kérygme, l'annonce gratuite et royale de l'événement-Christ, croix et résurrection, seul accès pour chacun de nous et pour tout homme en tout temps et en tout lieu à la gloire de Dieu et à la liberté de ses enfants. Le sens même de l'aventure humaine sur cette terre est suspendu à la parole de jugement et de grâce que Dieu nous adresse explicitement en son Fils. Cela ne veut pas dire que, constatant objectivement le règne de l'absurde et du hasard (cf. Jacques Monod), nous nous réfugions en désespoir de cause sur cette Parole qui sauve le monde. Car cette Parole n'a pas attendu le monde pour le sauver (Eph. 1,4,5), mais elle nous attend, nous, serviteurs de la Parole et peuple de la Parole, pour se révéler à ceux qui l'ignorent et opérer ainsi réellement le salut dans l'histoire qu'elle mène vers sa fin.

C'est par la Parole seule, illuminée par le saint Esprit, que nous pouvons parvenir à la foi, à la communion avec Christ. La variété de ses formes et expressions ne change rien à la vertu de la Parole, mais il faut affirmer que la parole de Dieu ne dédaigne pas de s'exprimer par la parole humaine, si inadéquate, si opaque soit-elle (cf. 1 Thess. 2,13). La présence silencieuse, le dévouement le plus radical, le travail fidèle et compétent, l'engagement social et politique ne peuvent être l'alibi de l'annonce fervente et personnelle de notre unique Sauveur.

15 / Nouvelle-Dehli 1961, pp. 242-244; Upsal 1968, pp. 36 s.; voir aussi R. K. ORCHARD, *Out of every Nation. a discussion of the internationalizing of missions*, London 1962; Id., *Le témoi-*

gnage des laïcs, in *Vers une Eglise pour les autres*, Genève 1966, pp. 106-112.

16 / *La Mission relative*, *Spiritus* 43, p. 382.

pluralité des ministères missionnaires

Il y a toujours eu plusieurs types de missionnaires, et un large éventail de degrés dans l'engagement missionnaire. Et cette situation n'a pas seulement le mérite d'exister, elle est encore le signe d'une disposition et d'une institution du Seigneur, qui donne à l'Eglise et au monde des hommes toutes sortes de dons. Il n'y a pas de solution de continuité entre les laïcs et les hommes ordonnés à un ministère particulier.

J'en déduis une double conséquence : il est aussi impossible d'éliminer les ministères missionnaires particuliers que de mettre la totalité de la tâche missionnaire sur le dos des laïcs. C'est la parole de Dieu qui détermine le front missionnaire, qui crée une situation de rencontre de Jésus Christ avec celui qui ne le connaît pas; ce n'est nullement la situation du monde ou dans le monde qui crée la Mission, ou la qualité du missionnaire. Le laïc dans le monde n'est pas automatiquement sur le front de la Mission, et il n'est pas nécessairement plus exposé que le missionnaire envoyé tout exprès pour évangéliser toute une population non chrétienne. La grandeur du risque missionnaire est en proportion de l'engagement missionnaire. Sans doute, en fait, on doit reconnaître que la majorité des « missionnaires » sont occupés à des tâches pastorales, de conservation plus que de conquête. Mais il s'agit là d'un problème de stratégie plus que de théologie, et en principe, rien n'empêche l'envoi plus fréquent et plus généralisé d'équipes missionnaires spécialisées dans les tâches de première évangélisation ou de réévangélisation.

Encore faut-il que les responsables de l'envoi soient persuadés que ces tâches valent la peine d'être entreprises. S'ils ne le sont pas, et si rien n'est entrepris dans ce domaine de manière officielle, par les professionnels de la Mission, il est peu probable que les laïcs prennent sur eux ce genre de responsabilités, et osent inviter ceux du dehors à monter sur un bateau qui fait eau. Le processus de mission en chaîne, dont parlait Jacques Dournes, risque alors de se transformer en processus de démission en chaîne ¹⁶.

3 / Pour un éveil missionnaire des églises nouvelles

Or, précisément, qui sont les responsables de l'envoi? Il faut bien avouer que toute la clarté désirable ne règne pas sur ce point. Les sociétés missionnaires ont perdu le droit d'initiative au profit des églises nouvelles, alors que la pratique missionnaire la plus générale réservait d'ordinaire aux missionnaires étrangers les tâches de première évangélisation, et aux églises locales les responsabilités pastorales. Le clergé local est par priorité destiné aux chrétiens existants; il n'est que très rarement préparé à des

tâches missionnaires. Dans l'Eglise catholique, c'est le décret *Ad gentes* (20), qui admet et encourage une activité proprement missionnaire des églises particulières, et notamment des évêques et prêtres appartenant de naissance à ces églises. La tradition protestante est tout à fait semblable. Il en résulte qu'on ne sait plus très bien qui est responsable de l'envoi. Les missions n'osent plus se lancer, et les églises locales n'ont guère envie de reprendre un flambeau qui risque de leur brûler les doigts. Sans doute a-t-on lancé l'idée d'une action commune pour la Mission (dans notre contexte : commune au clergé local et au personnel missionnaire), mais l'idée même provoque une dilution des responsabilités.

Il est donc de toute première importance pour la mission mondiale de l'Eglise universelle que les nouvelles églises s'éveillent à leur responsabilité missionnaire à l'échelon international, et qu'elles prennent la responsabilité d'envoyer des missionnaires à l'étranger. Il faut de plus en plus universaliser l'entreprise missionnaire, et ne plus laisser croire qu'elle est une affaire occidentale. Déjà les assemblées conciliaires et œcuméniques présentent un visage agréablement bigarré; il est temps que l'engagement missionnaire africain et asiatique soit mis au diapason, et corresponde à cette façade. Parmi les évangélisateurs de demain, les Africains et les Malgaches, les Asiatiques et les chrétiens du Pacifique, peuvent et doivent jouer un rôle de premier plan.

Il faut ensuite que les modalités de l'action commune pour la Mission soient suffisamment précises pour que l'engagement des diverses églises participantes soit réel, et que l'on ne se contente pas de déléguer toutes les responsabilités à un comité lointain qui n'a de compte à rendre à personne.

Ainsi les problèmes habituels d'information missionnaire, de coopération missionnaire, de recrutement missionnaire se poseront aussi aux églises nouvelles. Et dans la formation des pasteurs, l'enseignement de la missiologie apparaît spécialement nécessaire pour favoriser l'éveil missionnaire de ces églises ¹⁷.

17 / Dans mon secteur, je peux donner des informations fort réjouissantes : l'Eglise unie de Madagascar, dénommée Eglise de Jésus Christ à Madagascar (FJKM), participe aux entreprises de l'Action apostolique commune (AAC) et a envoyé deux missionnaires aux équipes multiraciales permanentes à l'œuvre au Dahomey et au Poitou. Chaque année depuis quatre ans, elle envoie un pasteur ou un laïc pour faire partie des équipes multiraciales volantes en tournée d'évangélisation sous l'égide de la Société des missions évangéliques de Paris. Au Collège théologique d'Ivato, tous les futurs pasteurs reçoivent un enseignement régulier de missiologie.

18 / Cf. J. C. INGELAERE, *La « parabole » du jugement dernier* (Math. 25,31-46), in *RHPR* 50, 1970, pp. 23-60.

19 / Voir W. BIEDER, *Gottes sendung und der missionarische Auftrag der Kirche nach Matthäus, Lukas, Paulus und Johannes*, Zürich 1965, pp. 9, 10.

20 / Le pasteur Marc SPINDLER est professeur au collège théologique d'Ivato. Il est l'auteur du livre : *La Mission, combat pour le salut du monde*, Editions Delachaux et Niestlé, 1967 et d'une brochure intitulée : *Pour une théologie de l'espace*, Delachaux et Niestlé, 1968.

Mais des problèmes nouveaux se posent aussi : les missionnaires africains et asiatiques doivent-ils se contenter de suivre les sentiers battus? Quel genre de vie missionnaire, de style missionnaire, de message missionnaire leur conviendra-t-il? (Le problème de l'adaptation, lui non plus, n'est pas à sens unique). Ne faudra-t-il pas qu'ils prennent leurs distances vis-à-vis des fondations et des habitudes d'origine occidentale, et peut-être renoncer aux apparences bourgeoises et opulentes, tellement « développées » des missions actuelles? Je pose ces questions sans trop d'espoir, de peur de m'exposer à l'accusation de racisme larvé, mais enfin je les crois pertinentes.

richesse et pauvreté

« L'Évangile est annoncé aux pauvres » : l'accomplissement de ce signe messianique est partie intégrante de la Mission et surtout de l'image que l'on s'en fait. Mais pourquoi les pauvres seraient-ils inévitablement du côté des évangélisés? Pourquoi les pauvres ne deviendraient-ils pas les évangélisateurs de demain? Notre temps perçoit de façon plus aiguë que jamais le scandale de la pauvreté, de l'inégalité croissante entre les riches et les pauvres. Et jusqu'à présent, seul le communisme a misé de manière conséquente sur le dynamisme des pauvres. L'Évangile de Jésus Christ n'est-il pas un dynamisme extraordinaire que les pauvres surtout peuvent recevoir?

A mon avis, il faut cesser de privilégier l'image d'une mission riche allant au secours des païens pauvres ou des peuples pauvres en général. Pour prévenir les malentendus possibles, je précise qu'il n'est nullement dans ma pensée de suivre Raymond Cartier. Je récusé absolument le cartiérisme, qu'il soit économique ou missionnaire.

Je veux dire que les pauvres sont parfaitement aptes à la Mission et tout à fait susceptibles d'entendre l'appel de Dieu pour la Mission et d'y répondre avec efficacité. Souvenons-nous de Pierre et de Jean devant la porte du Temple de Jérusalem (Actes 3,6). Méditons sérieusement la prophétie du jugement dernier dans Matthieu (25,31-46), que l'on interprète abusivement comme un encouragement à la philanthropie, alors que l'exégèse la plus solide reconnaît dans les pauvres les chrétiens eux-mêmes, porteurs du Christ parmi les « païens » (*ethnè*)¹⁸.

La pauvreté n'est pas un obstacle au don de soi pour l'œuvre du Seigneur (cf. 2 Cor. 8,2-5). Au contraire. J'en viens à ceci : il est assez illusoire de compter sur les assistants techniques pour annoncer l'Évangile aux pauvres. Le feraient-ils, on les accuserait de vouloir acheter des conversions. Leur expatriation leur vaut de tels privilèges qu'une solidarité réelle avec

les gens qu'ils viennent développer est généralement au-dessus de leurs moyens. Il y a des saints, heureusement, mais tout le monde ne l'est pas. En revanche, si les chrétiens expatriés de l'hémisphère sud, pauvres et défavorisés, prenaient des initiatives missionnaires partout où ils se trouvent, certainement le Seigneur bénirait leur travail. Je pense par exemple aux étudiants stagiaires africains, malgaches et asiatiques en Europe ou dans des pays voisins de leur propre continent : obnubilés par le désir d'apprendre, ils ne savent pas qu'ils peuvent apporter la joie de l'Évangile à ceux qu'ils fréquentent. Et les églises locales, quand elles pensent à eux, se préoccupent de les accueillir, de leur amortir le choc de l'expatriation, de les réunir entre eux; alors qu'il faudrait aussi et surtout les mettre au travail dans l'œuvre de Dieu, les engager dans l'évangélisation. Ce serait pour eux un service envers les autres, et de surcroît un remède à leurs propres crises spirituelles. Ne peut-on pas interpréter l'envoi en mission en Matthieu (28,19) comme l'antidote contre le doute, de Matthieu (28,17)¹⁹? Il est significatif que les équipes multiraciales d'information missionnaire et d'évangélisation mises sur pied par la Société des missions évangéliques de Paris aient comporté une étudiante malgache en 1970 et encore un étudiant malgache cette année 1971.

Un laïc missionnaire tous azimuts, qui échapperait aux fascinations des flux de civilisation et aux polarisations conventionnelles, doit jouer un rôle décisif dans la mission de l'Église. Et la mise au travail des laïcs ne doit pas faire négliger l'apport missionnaire spécifique des ministres ordonnés au service de la Parole, donnés par Dieu au monde et à l'Église²⁰.

Tananarive, Marc Spindler

LA MISSION CONTEMPORAINE

dossier d'enquête

préface

Ce n'est pas la première fois que nous présentons dans Spiritus un dossier de témoignages. Mais celui que nous introduisons ici se caractérise par l'importance et l'urgence des questions qu'il aborde. Quelles seront ou quelles doivent être les grandes options de la Mission dans un avenir prochain? A côté des articles contenus dans la première partie du numéro et s'appuyant sur la théologie, l'histoire ou sur une problématique d'actualité, ces pages de témoignages apportent en complément l'écho d'expériences et traduisent les préoccupations vécues au jour le jour dans des situations déterminées.

Nous présentons ces témoignages en quatre chapitres qui font suite aux quatre questions du texte d'enquête, publié après comme élément du dossier. Plusieurs correspondants nous ont reproché dans leurs réponses d'avoir voulu trop embrasser et d'avoir été trop ambitieux dans notre recherche. Nous n'avons pas refusé de courir ce risque dont nous étions conscients. La succession des questions nous permettait, en effet, de repérer les vraies interrogations d'aujourd'hui, en partant de l'état présent du monde, du signe que donne l'Eglise, de l'attente et de la recherche d'une bonne nouvelle. Nous ne pouvions faire l'économie de cette analyse des situations actuelles, puisque notre propos était de cerner particulièrement l'importance et le caractère impérieux du dernier point: Où se situe aujourd'hui la vocation missionnaire? De quels évangélistes le monde a-t-il besoin?

Les questions prêtaient à différents types de réponses. Dans les témoignages reçus, on peut en discerner trois: 1 | la démarche sociologique (étude et relevé des faits sociaux humains); 2 | l'analyse psycho-sociologique (étude psychologique de ces faits sociaux); 3 | la réflexion théologique. Voici l'ordre des chapitres :

- 1. Tendances et faits majeurs d'un monde en évolution*
- 2. Le visage de l'Eglise*
- 3. L'attente du monde et la bonne nouvelle*
- 4. Evangélistes d'aujourd'hui et de demain*

Ce dossier soulève finalement plus de questions qu'il n'en résout. Cherchait-il d'ailleurs à proposer des solutions? Ce faisceau de témoignages – qui est loin d'être exhaustif – révèle une prise de conscience lucide de la situation de l'Eglise et du monde, chez ceux qui par leur travail et leurs diverses responsabilités, sont affrontés à l'évolution actuelle. Mais l'important est que tous, missionnaires de la base, en quelque lieu que nous soyons, nous nous sentions concernés par ces problèmes et provoqués à nous poser à nous-mêmes les vraies questions.

On trouvera donc ici en même temps qu'une certaine étape de la recherche missionnaire une invitation à réagir sur cette recherche. Car nous vivons aujourd'hui un moment de passage. Nous sommes tentés de nous enliser dans notre travail quotidien qui peut devenir à la limite une sorte d'alibi pour éviter les questions nouvelles. Or nous avons dix ans peut-être pour créer du neuf, procéder à la révision de nos méthodes, choisir les vraies priorités, préparer des structures nouvelles pour que les églises d'Afrique, d'Asie et d'Amérique latine puissent vivre et s'épanouir. Dix ans avant que ne craquent irrémédiablement les vieilles structures, comme ces vieilles outres que le vin nouveau fait éclater, tant il est fort (Luc 5,37). Les délais sont courts! La tâche ne saurait attendre! Oui! De quelles méthodes missionnaires faut-il user aujourd'hui? De quels évangelisateurs le monde a-t-il besoin?

L'équipe de Spiritus

(Ont participé à la préparation de ce dossier : R. Agneau, Cl. M. Echallier, J. Pierron, Ch. van Bunnan et J. Vandrisse.)

CORRESPONDANTS AUTEURS DE CES TÉMOIGNAGES

Marie-Claire Bitsch cssp, 43 ans, provinciale, Cameroun (1953)
Anne-Marie Gøetz sjc, 55 ans, missionnaire, Sénégal (1937)
Laurence Keenan sjc, 45 ans, conseillère générale, 22 ans en Inde
Marie-Jean Rannou sjc, 55 ans, provinciale, Madagascar (1937)
Andrée Rescanière nda, 48 ans, conseillère générale, Vénissieux (1968)
Annick Uzel cssp, 32 ans, animatrice MRJC, Guadeloupe (1967)

Michel Bonnet mep, 37 ans, vicaire, aumônier JEC, Japon (1961)
Pierre Bouchet sma, 39 ans, professeur de séminaire, Côte-d'Ivoire (1963)
Philippe Buttet cssp, 36 ans, missionnaire, Guinée-Cameroun (1965)
Jean Charbonnier mep, 39 ans, aumônier d'AC, Singapour (1960)
René Dupont mep, 42 ans, évêque, Andong, Koréa (1954)
Jacques Guillaume sma, 47 ans, curé de paroisse, Côte-d'Ivoire
Jean Hirigoyen mep, 38 ans, responsable service d'information missionnaire,
Paris
Joseph Hirtz cssp, 52 ans, supérieur provincial Paris (1970)
Joseph Le Quéré cssp, 36 ans, missionnaire, Guinée-Cameroun (1966)
Dominique Nothomb pb, 47 ans, enseignement, Rwanda (1956)
Maurice Quéguiner mep, 62 ans, supérieur général, Paris (1960)
Etienne Stirnemann cssp, 28 ans, étudiant à Strasbourg
Jean Waret mep, 37 ans, missionnaire, Japon (1962)

TEXTE DU QUESTIONNAIRE

1 / De nouveaux projets missionnaires doivent être formés en fonction de la situation du monde contemporain. Pour cela, quels faits vous apparaissent majeurs dans la situation mondiale d'aujourd'hui? Pourriez-vous à partir de votre situation particulière expliciter plus précisément ces faits sans lesquels notre diagnostic sur l'avenir du *phénomène missionnaire* risque d'être superficiel et notre réflexion coupée de la réalité? Quelle signification se dégage de ces faits? Vous permettent-ils d'indiquer vers où va le monde?

2 / Quel est le visage que présente en ce monde-là l'Eglise à laquelle vous appartenez? Comment s'y insère-t-elle effectivement et en vérité? Et vous personnellement comment ressentez-vous votre position de missionnaire?

3 / Le monde dans lequel vous vivez attend-il quelque chose de la communauté chrétienne? Si oui, en face de cette attente, quel est selon vous le sens de la Bonne Nouvelle du Christ qui fait que les chrétiens ont aujourd'hui quelque chose à dire aux non-chrétiens?

4 / A partir de là, et en croyant à la permanence du charisme missionnaire dans l'Eglise, comment vous apparaissent les différents types d'évangélistes et de missionnaires dont le monde d'aujourd'hui a besoin? Comment vous apparaissent leurs tâches et leurs fonctions? A partir de quelles insertions et de quelles formes d'engagement voyez-vous leur style de vie et leur identité (Europe, Asie, Afrique...)? Quel est en particulier l'enjeu de la condition missionnaire laïque?

1. TENDANCES ET FAITS MAJEURS D'UN MONDE EN ÉVOLUTION

A travers ce qu'ils vivent au Japon, à Singapour, aux Antilles, en Afrique ou en Europe, des missionnaires s'efforcent de déceler les faits sociaux qui provoquent aujourd'hui les bouleversements du monde. Mutations qui engendrent de nouvelles conditions de vie pour les hommes et, partant, les changements de mentalité et de comportement qui leur sont profondément liés. Ainsi les grandes découvertes scientifiques des siècles derniers – celles de la géologie et de la zoologie, par exemple, qui ont amené une vision renouvelée d'un univers en évolution, celles de l'atome et de la force nucléaire – ont-elles conduit l'homme à se situer différemment dans le monde et à rechercher une autre morale. Il en va de même des grands phénomènes historiques contemporains que sont la décolonisation, les nouveaux modes de relation entre les peuples, la croissance économique étendue à tous les pays du monde, la montée de l'Afrique et de l'Asie.

Ce sont des flashes, des prises de conscience partielles que l'on va trouver ici. Il s'en dégage cependant plusieurs lignes de force, telle l'attention portée à l'unité mondiale en devenir, causée et accrue chaque jour par les découvertes de la technique, les mass media, la croissance et l'interdépendance économiques. Il faut y ajouter l'avènement de cette nouvelle société internationale issue de la décolonisation et du changement des rapports entre les peuples, société en mouvement, pleine d'insécurité, à la recherche de nouveaux équilibres. L'affaire du pétrole, qui a constitué un des grands événements politiques et économiques de ce premier semestre de l'année 1971, en est une frappante illustration. Face à ces évolutions, comme aux tensions et aux conflits qui en sont la contre-partie, grandit le désarroi des cultures et des groupes traditionnels, aussi bien en Occident qu'en Asie et en Afrique. Sociétés et cultures apparaissent désadaptés vis-à-vis du monde moderne. A la recherche d'une nouvelle identité, comment éviteront-elles les fausses voies?

Sensibilisés à ces multiples questions internationales, les correspondants cités dans ce chapitre nous disent comment elles se sont posées à eux. Ils insistent sur le grave problème des rapports économiques entre pays riches et pays pauvres qui nécessite la recherche urgente d'une justice effective dans le partage des biens.

Jean Waret / Japon

Quelques flashes éclaireront ce que je pense de l'actuelle évolution : l'explosion démographique, qu'on observe depuis longtemps, va en s'accroissant malgré toutes les mesures régulatrices et continuera sans doute sa pression, sur les pays asiatiques en particulier. C'est ce qui cause en partie ce phénomène de mégalopolisation et d'urbanisation rapides, cette dernière destinée à s'accroître sans retour possible. Autre caractère des temps : il y a une grande mobilité géographique et sociale, voyages, déménagements, mouvements de foules se succèdent. L'homme se déplacera de plus en plus vite et plus souvent. L'avidité à jouir et à consommer paraît s'engendrer d'elle-même et, à moins de crises terribles qui bloqueraient cette avidité, elle semble lancée dans un processus naturel sans retour. Il y a aussi une augmentation du bien-être, du niveau de vie, à des rythmes différents certes, et sauf le cas de catastrophes et de guerres, on verra un enrichissement de fait pour la plupart des pays et des collectivités. L'accès des personnes à la classe moyenne, grâce au jeu des conflits sociaux ne peut qu'aller dans un sens positif. Quant aux mass media et au journalisme en particulier, ils représentent une force nouvelle. Avec le développement des techniques d'information et celui de la culture, leur pouvoir est grandissant. Il faut noter également la référence de plus en plus grande à l'opinion publique pour l'appréciation des faits ou des normes quels qu'ils soient. De grands ensembles économiques ou politiques supranationaux se constituent : Benelux, Europe, monde africain... De ce fait, la dimension internationale est perçue et vécue par des gens de plus en plus nombreux. Les jeunes, en particulier, ont une vive conscience d'appartenance à une communauté humaine internationale autant que nationale. Mais il se produit également une prise de conscience des difficultés créées par le progrès : comment le « digérer » harmonieusement ? Ainsi le développement industriel provoque une urbanisation tellement enchevêtrée que la détérioration de la ville semble difficile à éviter. Des problèmes nouveaux surgissent : trafic, pollution, bruit, compression, habitat, communications, bureaucratisation, etc. Le progrès crée des reculs, d'où un sentiment d'impuissance, humble ou révolté selon les cas. Il s'en suit une perception de plus en plus relativisée de ce que l'on appelle le progrès scientifique, technique, social, politique.

Il y a plus encore : un des faits majeurs de la situation actuelle, telle que je la ressens vue du Japon et vécue au Japon, est ce sentiment d'insécurité quasi perpétuelle, avec des hauts et des bas, par la prolongation de nombreux conflits de tous ordres, sociaux, politiques, idéologiques, plus ou moins profonds, et sans solutions. Conflits qui sont immédiatement connus et qui s'enchevêtrent de plus en plus.

vue d'un pays industrialisé

Michel Bonnet / Japon

Ce qui frappe le plus dans les dix dernières années, c'est le bouleversement des conditions de vie et, à travers lui, les transformations de mentalités :

1. Les *conditions de vie* n'ont pas simplement évolué, mais elles ont changé.

On peut noter cela autour de trois facteurs principaux :

a / les communications : des voies ferrées aux trains de plus en plus rapides, des autoroutes et des voitures chaque année plus nombreuses, des liaisons maritimes renouvelées par les hydro-glisseurs, l'apparition d'un réseau intérieur, les îles reliées entre elles par des ponts, voilà ce que j'ai sous les yeux dans l'ensemble du Japon. Voyager et déménager deviennent des réalités normales de la vie quotidienne japonaise. Par ailleurs, à l'intérieur de la même ville, c'est le même phénomène : lignes d'autobus et taxis pullulent, les voitures ne se comptent plus. On travaille à plus de vingt kilomètres de son lieu d'habitation, on prend ses loisirs dans un autre endroit, on va au marché dans un quatrième, etc.

b / l'information : l'expansion de la télévision, les nouveaux procédés ultra-rapides d'impression de journaux, l'utilisation quasi permanente du téléphone ont bouleversé l'information, non seulement à un niveau quantitatif, mais « essentiellement ». Le lien entre l'image, le son et le mouvement crée dans l'information un relief qui transforme la façon dont les individus reçoivent les nouvelles. Et la rapidité des transmissions fait que, de plus en plus, l'information est simultanée à l'événement.

c / la planification : non seulement les cerveaux électroniques ont fait leur apparition, mais ils ne sont plus, depuis deux ou trois ans, le privilège des géants de l'industrie et de la finance. 1970 a vu sortir sur le marché des « ordinateurs » à usage domestique et familial. La moitié des jouets nouveaux sont du type « ordinateur ». On est plongé dans un univers qui s'organise et dans un temps qui se planifie. Enfin la rapidité des ordinateurs permet pratiquement de supprimer l'intervalle de temps entre l'événement et sa répercussion sur un projet. Il est difficile d'échapper aux mailles du filet. Voici un fait vécu il y a quelques jours : je rencontre Toru, monteur électricien dans une grosse usine de radars, et lui propose un rendez-vous pour parler tranquillement. Il sort de sa poche un genre de règle à calculer en plastique et me dit : « D'accord, mais pas avant un mois ! »

2. Les *mentalités* sont profondément atteintes par ces changements matériels et, par voie de conséquence, les relations des personnes entre elles. Ici aussi, trois points me semblent caractéristiques :

a / La mobilité : dans la recherche du bonheur personnel ou familial, comme dans la construction du monde, les facteurs de mobilité deviennent un élément fondamental dont on ne peut pas ne pas tenir compte. Chez les

jeunes, cette mobilité n'est plus considérée comme un handicap mais comme une valeur, ou tout au moins tend à le devenir. Plus profondément, les critères spirituels eux-mêmes prennent du poids dans la mesure où ils sont « mobiles », c'est-à-dire perçus comme relatifs. Attention, il ne s'agit pas d'une relativité qui serait fonction du sentiment des individus ou de la mode, mais d'une relativité venant du fait qu'on intègre en permanence dans ses mobiles spirituels, l'apport des événements actuels. Un engagement lui aussi va s'exprimer de plus en plus en termes « évolutifs », pour permettre cette mobilité nécessaire à qui veut coller à l'histoire d'aujourd'hui.

b / La rencontre : voir nos routes se croiser, passer un moment ensemble, se découvrir engagé dans un même projet, travailler d'une façon ou d'une autre à une œuvre commune, voilà un des besoins actuels les plus impérieux et que je résume sous le mot « rencontre », fort différent du mot « dialogue ». La permanence de l'information, l'augmentation des communications font qu'on a moins besoin de parler, de dialoguer pour partager. Je suis étonné que cette évolution du « dialogue » à la « rencontre » – au moins chez les jeunes où elle est flagrante – soit si peu saisie et surtout si peu perçue comme un approfondissement spirituel, comme une valeur.

c / L'angoisse : les bouleversements du monde actuel, avec l'apparition d'une planification quasi totale, surtout au niveau des régimes politiques et des systèmes économiques, donnent l'impression – qui est souvent une réalité – que l'on devient esclave ou machine.

Si les Japonais souffrent moins « physiquement » depuis dix ans, il est évident que dans leur cœur, c'est le contraire. L'inquiétude, l'angoisse grandissent, les interrogations sont plus personnelles et spirituelles, les appels à la lumière de plus en plus pressants. Au train où l'on va, on est porté à penser que seule, une cassure, une révolution peut ouvrir les portes d'un univers nouveau.

laboratoire d'une asie nouvelle

Jean Charbonnier / Singapour

J'ai vécu ces dix dernières années au milieu de ce peuple composé des grandes races de l'Asie : Chinois (75 %), Indiens (8 %), Malais (13 %). Lieu d'échanges économiques et culturels entre l'Est et l'Ouest, jeune nation socialiste, au développement industriel extrêmement rapide, terrain de rencontre entre les grandes religions bouddhiste, hindoue, islamique et chrétienne, Singapour peut être considérée comme un laboratoire où s'expérimente une Asie nouvelle.

en quête d'une identité

Annick Uzel / Guadeloupe

Aux Antilles françaises, dans un contexte socio-politique assez complexe, je signalerai comme faits majeurs de l'évolution : l'importance prise par la société de consommation, la croissance démographique continue, la très grande dépendance économique ainsi que l'hypertrophie du secteur tertiaire. A noter enfin le manque de débouchés pour les jeunes, qui engendre une menace permanente de violence. Quelle conclusion tirer de ces observations? Je pense que, aux Antilles, l'envahissement des produits de l'importation économique et socio-culturelle (en particulier dans le domaine de la scolarisation) n'a pas été sans entraîner un rapide changement de mentalité. Dans cette situation de « receveur », les Antilles souffrent d'un manque de personnalité et d'unité qui nuit à l'esprit d'initiative et de créativité. Mais elles n'ont pas de lien entre elles et la départementalisation ne favorise pas cette recherche d'unité... Que penser de l'avenir du monde? Il semble que l'on s'achemine vers des blocs économiques qui s'unissent : Amérique latine, pays du pétrole... Il faudra bien en venir à la reconnaissance des individualités ethniques. L'Antillais, par exemple, souffre d'une trop grande assimilation à la France.

Etienne Stirnemann / Strasbourg

Ce qui m'a le plus frappé lors d'un séjour à Tunis, c'est l'échange de plus en plus envahissant entre les peuples. Bien des pays du tiers monde sont couverts par les livres et par les idées européennes. Il est vrai que cet échange ne va souvent que dans un sens. Est-ce colonialisme intellectuel?

la crise d'un passage

Marie-Claire Bitsch / Cameroun

En tant qu'éducatrice enseignante, je remarque que, à travers les études, parents et enfants cherchent avant tout une bonne situation, une possibilité de trouver un mari riche, d'avoir de la main-d'œuvre pour le travail manuel... Il semble que l'on soit très peu porté vers l'épanouissement personnel et le service du pays. En ville, les lois et les coutumes traditionnelles issues de la religion naturelle sont de moins en moins respectées. Dans les brousses et à la campagne, le nombre de jeunes va en diminuant. Le dur travail qui rapporte peu ne les attire pas. Pour faire fortune, pour avoir la *dolce vita*, il faut aller en ville. D'où le chômage, la malhonnêteté, la prostitution et tout ce qui s'en suit. En Amérique et en Europe, on sent, surtout parmi la jeunesse, la déception, le dégoût de cette société de consommation, ce qui indique que l'on désire autre chose. Ce que l'on cherche, semble-t-il, c'est la vie, la justice, l'amour. En Afrique, l'on n'a pas encore acquis ce stade : les jeunes ont encore trop soif de richesse et de puissance...

l'homme aliéné par sa création

Pierre Bouchet / Côte-d'Ivoire

Un fait majeur qui s'impose dans l'analyse du monde contemporain, c'est bien celui d'une importante mutation, véritable crise culturelle. Les progrès rapides et importants des sciences physiques, biologiques et humaines ainsi que le développement spectaculaire de la technique, constituent les éléments déterminants de cette crise. En effet, la mentalité issue des progrès scientifiques et techniques explique les phénomènes de désacralisation et de sécularisation qui sévissent actuellement, phénomènes rapides et irréversibles. De plus en plus, l'homme du XX^e siècle demande à la science et non à la religion, l'explication de l'univers : le monde est désacralisé. De même l'homme d'aujourd'hui compte beaucoup plus sur la technique que sur des pratiques religieuses pour libérer l'humanité.

Ce mouvement de sécularisation est d'ailleurs en lien avec la désacralisation du monde. Mais l'homme qui n'attend plus sa réussite et son bonheur d'un secours divin découvre que la technique dont il espérait le salut est devenue une nouvelle cause d'aliénation. Ce constat d'échec engendre une angoisse qui s'exprime dans les multiples formes de contestation de notre société moderne. L'urbanisation croissante et le développement des moyens de communication (rapidité des déplacements, télévision, radio, presse) contribuent pour leur part à accroître l'intensité et l'étendue de la crise. Cette importante mutation, caractéristique des sociétés qui ont atteint un haut niveau de vie et de technique, ne semble pas concerner les pays en voie de développement, et par conséquent, intéresse-t-elle les missionnaires ? Il est cependant bien évident que les pays dits de mission, imprégnés de mentalité religieuse, s'ouvrent à la culture scientifique et au progrès technique. D'autre part, il faudrait être aveugle pour ne pas remarquer dans ces pays l'importance croissante du phénomène d'urbanisation et l'invasion des moyens de communication. Si donc l'analyse de la crise de culture des pays techniquement évolués est exacte, on voit difficilement comment les mêmes moyens ne produiraient pas les mêmes effets. D'ailleurs la désaffection générale des élites à l'égard de l'Eglise, mise en relief par l'assemblée plénière de la conférence épiscopale de l'Afrique de l'Ouest en février 1970, semble bien être le prodrome de cette crise. L'évolution de la mentalité des jeunes en cours des études secondaires est également significative et ne peut échapper au missionnaire, aumônier de collèges et de lycées. Enfin, il faudrait mentionner comme fait marquant dans la situation mondiale d'aujourd'hui, la solidarité des pays en voie d'évolution qui les aide à se constituer en maints domaines.

Maurice Quéguiner / responsable d'institut

Le monde est sujet à une vaste mutation des réflexes, des mentalités, des cultures, des structures et de leur fonctionnement. On va vers un huma-

nisme totalement autonome d'où le transcendant est exclu et où toutes les valeurs sont créées par l'homme et non proposées, encore moins imposées, de l'extérieur, c'est-à-dire par Dieu. Inconsciente ou voulue, seulement pratique ou encore doctrinaire, il est évident que cette tentative d'élimination de Dieu ne va pas sans réaction, sans opposition et sans refus radical de la part des religions, et particulièrement de l'Église, qui, au nom de Dieu, témoigne du Christ, fils de Dieu, pour un homme toujours nouveau et une société toujours nouvelle. D'ailleurs, parmi ceux qui rejettent toute foi dans le transcendant, plusieurs s'interrogent sur la valeur même de l'existence humaine et sa motivation, soit qu'il s'agisse du destin individuel de chacun, soit qu'il s'agisse du sens ultime de l'humanité et du monde : le néant est-il la fin de chacun et de tous? Le hasard est-il un substitut adéquat pour Dieu?

Quoi qu'il en soit des débats doctrinaux et des choix métaphysiques, on est frappé par le rejet pratique ou au moins par la mise en cause des valeurs et structures traditionnelles. En général, on constate : une *dépréciation* – qui va jusqu'au mépris – de la vie humaine, des droits de l'homme (et des minorités), de la justice sociale, de la morale tout court; une *chosification* du corps humain, de la sexualité, avec, en conséquence, une exaltation de l'érotisme divorcé de la vie psychologique, morale et religieuse; une *oblitération du sens du péché* : la notion et le sens du bien général, de sa priorité à l'égard du bien particulier s'atténuent énormément. Cela est manifesté par l'affaiblissement de l'état et des organismes internationaux comme gardiens et promoteurs du bien général, – par la puissance croissante des *lobbies*, des groupes particuliers : féodalités syndicales, patronales, nationales et internationales, trusts, – par l'exaspération croissante des minorités ethniques, religieuses, raciales. On est témoin d'une chute du monde dans la division, les conflits, les guerres; – enfin les sociétés et les groupes sont gérés, orientés par des techniciens, souvent au service de puissances plus ou moins cachées. Ils sont conditionnés, manipulés, par les mass media. De plus en plus, on constate un phénomène de refus, de rejet du « système » de la Société telle qu'elle est, ou telle qu'on la voit, avec des projets, des tentatives d'en reconstruire une autre. Mais sur quelles bases? En tout cas, le refus de l'état de choses actuel se manifeste de trois manières : *l'évasion*, par l'érotisme, la drogue, l'éloignement de la « civilisation », le retour au primitif (imaginaire) des hippies, par exemple; *la violence*, le besoin de tout casser, à n'importe quel prix, pour édifier à nouveau, on ne sait sur quelles fondations, mais évidemment au profit des casseurs; *le réformisme*, sous des formes multiples d'engagement.

la montée des jeunes

Michel Bonnet / Japon

La situation des jeunes vis-à-vis des adultes n'est plus celle des autres générations. Le pourcentage des jeunes va en augmentant dans la population, surtout en Asie peut-être, où il représente parfois des chiffres astronomiques : qu'on pense à la place des jeunes dans les Philippines, par exemple, ou encore à leur nombre dans la catastrophe du Pakistan, en novembre dernier. Dans beaucoup de pays, l'élévation du niveau de vie, les progrès de l'alphabétisation et de la scolarisation ont accéléré la maturité des jeunes. L'avancée de la puberté est un fait médicalement constaté. Enfin les moyens de communication sociale leur permettent de découvrir le monde et leur place dans ce monde. Ils se sentent par là, plus solidaires des jeunes de partout. Et le monde lui aussi a changé, il n'est plus du tout celui dans lequel a grandi la génération précédente. Avec ces jeunes, nous entrons vraiment tous dans un univers nouveau.

aspiration vers le socialisme

Laurence Keenan / Inde

Il y a en Inde, dans le domaine politique, un mouvement ferme vers le socialisme. Tous les partis, excepté bien sûr, les deux partis communistes, dénoncent le communisme marxiste, mais ils voient que la solution à la misère de la multitude est dans le socialisme. L'année dernière, quatorze des plus grandes banques ont été nationalisées, cette année, les bourses des anciens Rajahs ont été supprimées. Beaucoup pensent que les écoles seront nationalisées dans un avenir pas très éloigné.

prise de conscience des problèmes du tiers monde

Albert Alazard / Madagascar

Le fait qui me frappe le plus dans la situation actuelle, c'est la répartition des richesses du monde : les 20 % de l'humanité qui possèdent les 80 % des richesses du monde sont la majorité de la planète.

Jacques Guillaume / Côte-d'Ivoire

a / Partage inégal. Le monde semble se diviser ainsi : d'une part, des pays au revenu national croissant rapidement (Amérique du Nord, Australie, Japon et aussi Libye, Koweït, Afrique du Sud), puis des pays au revenu

régulier, tels que les pays européens, U.R.S.S. et satellites – et d'autre part, les peuples pauvres à croissance trop lente pour pouvoir décoller et s'assurer un rattrapage sérieux dans le monde technique : il faut nommer ici presque tout le continent sud-américain, africain, l'Inde, l'Indonésie, et spécialement la Chine (mention à part pour ce pays unique).

b / Démographie galopante. Elle est inversement proportionnelle à la croissance économique des pays pauvres, d'où le déséquilibre mondial croissant, avec pour conséquence, l'enrichissement des pays riches et l'appauvrissement des plus pauvres avec les énormes problèmes de la faim, du chômage, du logement...

c / Armement mondial croissant. Toutes les nations du monde réarment, les plus riches étant les mieux armées. Les crédits militaires mondiaux étaient de 120 milliards de dollars en 1962, ils sont de plus de 200 milliards en 1970. Il faut faire mention spéciale de l'armement A.B.C. Les laboratoires de la mort ont le pouvoir d'exterminer toute forme de vie sur terre. Notons seulement le nombre approximatif de bombes atomiques de 30 MG : les U.S.A. en ont 30.000 et l'U.R.S.S. 25.000 sans parler de la Chine et de la ridicule force de frappe française.

d / Aide au tiers monde décroissante. Un seul chiffre qui concerne la France : elle donnait en 1962, 1,76 % de son revenu national. En 1970, elle a donné certainement moins de 1 %!

Le déséquilibre mondial établi sur les aspects généraux qu'on vient de signaler, a provoqué l'élargissement d'un fossé dont les bords s'écartent inexorablement au point que les peuples riches se replient sur leurs privilèges et rejettent avec obstination les appels des pays pauvres. La conférence de New Delhi en a été un exemple. Si, en fait, on jette quelques miettes pour étouffer les cris, tout porte à croire cependant que les nations riches sont d'accord pour augmenter leurs avantages et les défendre par une puissance apocalyptique des plus monstrueuses. Il en découle chez les pauvres la prise de conscience d'un immense désespoir. Un homme qui naît et qui vit avec, sous les yeux, le spectre de la famine, de la guerre atomique, du chômage, n'a qu'une seule échappée possible : desserrer l'étau de la mort par la révolution violente.

Par vocation et en réalité, nous sommes du côté des derniers. Nous prêchons la justice et l'amour dans la liberté universelle et nous déplorons notre incapacité à freiner la poussée universelle de la violence : violence des nantis, garantie par un armement démentiel, violence des pauvres fondée sur une peur sans espoir. Car dans une alternative aussi dramatique, tout devient possible, y compris le déclenchement d'une guerre atomique mondiale, déclarée par ceux qui n'ont rien à perdre. Si la juste répartition des richesses du monde ne peut s'établir en temps de « paix »... (guerre en Asie, en Orient) les peuples opprimés devront la faire par la lutte armée. De plus les scissions opérées dans les vieux pays d'Occident apparaissent

déjà dans les jeunes nations : on assiste à la naissance d'une caste privilégiée, riche, peu nombreuse, sans souci de la promotion et de la dignité de la masse, dévorant égoïstement ses avantages à pleines dents et prêt à les conserver par la force. En face d'elle, les masses rurales, peu évoluées, entrées dans une civilisation non assimilée, rongée par l'exode croissant et disposant d'un pouvoir d'achat sans cesse dévalué. Jusqu'ici les paysans n'ont pas pris encore conscience de ces injustices, ils croupissent dans la résignation (fatalisme musulman) et sont jugulés par la politique des partis uniques.

Joseph Hirtz / responsable d'institut

Je me limiterai à souligner un seul aspect dans le monde actuel, mais il me paraît capital : la division progressive de l'humanité en deux blocs, les pays riches et les pays pauvres. Le *fossé économique* se creuse rapidement entre ces deux zones mondiales. Les uns deviennent de plus en plus riches et doublent leur production en des temps records, les autres ont du mal à démarrer ou restent stagnants. L'écart existant au point de départ, au lieu de se combler, se creuse de plus en plus. On prévoit aux U.S.A. pour l'an 2000, un revenu par personne de plus de 10.000 \$ alors que celui de l'Inde ne sera que de 270 \$ par personne. Ces pays pauvres, tendus vers le progrès et qui se débattent dans des problèmes souvent insolubles, prennent conscience de l'hypocrisie ou du moins de l'ambiguïté de l'aide que les pays riches leur apportent. Ils finissent par s'apercevoir que, en partie, c'est en exploitant pour des rétributions dérisoires, leurs matières premières ou leur pétrole, et en utilisant une partie de leur main-d'œuvre, que les pays riches s'enrichissent si vite. Aussi, avec l'écart économique, un *fossé psychologique* de méfiance, sinon d'hostilité, se creuse. Personne ne pourra empêcher les pays du tiers monde d'accentuer leur solidarité pour s'opposer ensemble aux injustices dont ils sont victimes. La situation dans les années à venir risque de devenir explosive. La bataille autour du pétrole n'en est qu'un prélude. Un *fossé démographique* vient s'ajouter aux deux précédents. Il rend plus aigus encore tous les problèmes dont on vient de parler. D'un côté, l'explosion démographique se poursuit malgré toutes les campagnes anticonceptionnelles. De l'autre les chiffres de population restent à peu près stationnaires. Avant la fin du siècle, sur sept milliards d'hommes, près de cinq milliards se trouveront en Afrique et en Asie. Or, c'est dans ces pays pauvres, dans ce bloc de l'humanité que se situe pour nous la Mission. Croire que nous pourrions demain, malgré cette prise de conscience et cette évolution profonde, continuer la Mission dans les formes et l'esprit d'hier et d'aujourd'hui, est une lourde erreur.

Jean Hirigoyen / chargé d'information

La situation mondiale me paraît se caractériser par la *prise de conscience de l'état de violence et d'injustice* qui pèse sur l'immense majorité des hommes, tant au niveau des individus qu'à l'échelle des nations. La disprop-

portion entre la poignée de ceux qui détiennent le pouvoir (culturel, économique, moral, politique) et la grande masse des laissés pour compte, a existé à d'autres époques et de façon plus cruciale qu'aujourd'hui, mais elle n'était pas connue. C'est la connaissance de ces disproportions qui commence à modifier la conscience des hommes en rendant intolérable l'état de frustration dans lequel se trouve confinée l'immense masse des peuples. Nous voyons naître et s'exprimer en notre époque un profond désir de libération. La domination de l'argent et du profit qui caractérise les pays développés entraîne une telle exploitation de l'homme par l'homme que l'apparente réussite des nations riches ne se réalise qu'au prix de la déshumanisation des personnes. D'où ce désir de libération qui ne peut aller qu'en s'amplifiant et qui touchera les millions de misérables, aujourd'hui encore trop sous-alimentés ou sous-équipés pour réagir, hantés qu'ils sont par l'impérieuse nécessité de répondre au jour le jour à leurs besoins les plus vitaux.

l'apport des jeunes

Michel Bonnet / Japon

Le tiers monde existait, mais ce qui est nouveau, c'est la prise de conscience qui est faite de son existence, non pas d'une existence en soi, mais dans ce sens qu'elle nous concerne et nous remet en cause, au plan national comme au plan individuel. Les adultes commencent à dire : « Il faut faire quelque chose pour le tiers monde ». Mais les jeunes vont beaucoup plus loin et disent : « Il faut faire quelque chose *ensemble avec* le tiers monde ! » Il semble que depuis un an ou deux, et surtout chez les jeunes, on découvre qu'il y a une relation essentielle entre le tiers monde et les pauvres, les opprimés, bref toutes les victimes de son propre pays. Il est possible que ce sentiment soit plus fort chez les jeunes Asiatiques que chez les jeunes Européens (je ne parle pas de l'Afrique ou de l'Amérique que je ne connais pas). Si ce courant va en augmentant – et vraisemblablement cela doit se produire – il représentera, surtout à l'intérieur des systèmes capitalistes, une force révolutionnaire de tout premier ordre.

pour quel homme?

Pierre Bouchet / Côte-d'Ivoire

Cette crise localisée aujourd'hui, universelle demain, que signifie-t-elle? Certains esprits chagrins n'hésitent pas à la considérer comme le prélude de l'agonie de notre monde. Mais ceux pour qui le fait de l'évolution universelle s'impose, considèrent la mutation actuelle comme une crise de croissance, douloureuse certes, mais pleine d'espérance. Le processus de mutation est suffisamment avancé pour qu'il soit possible, sans vouloir

jouer au prophète, de dégager quelques orientations qui se dessinent déjà. Tout d'abord les phénomènes de désacralisation et de sécularisation deviendront de plus en plus généraux et irréversibles. La mort de Dieu, somme des ignorances, des peurs et des rêves de l'homme, est proche. La religion sécurisante, système d'utilisation de Dieu pour répondre à un besoin ou résoudre un problème, est en voie de disparition. L'homme luttera pour se libérer de toutes les aliénations et cherchera son salut parfois dans des voies aberrantes, mais aussi dans la réalisation de communautés à échelle humaine où chacun se sent libre et reconnu.

Jean Waret / Japon

Par suite d'une culture offerte à tous, de l'importance des mass media, des sciences humaines, de l'opinion publique, de la plus grande mobilité ou de l'urbanisation, on peut supposer qu'on va se trouver dans l'avenir, en présence d'une tendance générale, déjà perceptible, à relativiser de plus en plus la valeur de certains absolus, de certaines normes, de certaines coutumes, habitudes, soit religieuses, soit claniques, soit de groupe... C'est ici qu'il faut amener, je pense, une des choses que l'on ressent et que l'on ressentira peut-être le plus : le vide spirituel éprouvé par des hommes de plus en plus nombreux. Car ce besoin de jouir que crée la société de consommation est, à la limite, profondément égoïste et l'homme s'aperçoit déjà qu'il est peut-être repu, gavé, béat, mais qu'il est « vide » et homme « incomplet ».

Ceci explique en partie le succès de beaucoup de sectes ou religions nouvelles (le Japon en est un exemple). On s'est sécularisé par rapport aux religions traditionnelles qui n'ont pas satisfait ou qui ont pesé sur l'homme, mais on recherche aussi d'autres voies pour satisfaire ses instincts intérieurs plus ou moins religieux. Ce phénomène de nouvelles religions ou nouvelles sectes n'ira-t-il pas en se développant? Ceci d'autant plus que l'homme écrasé par la pression démographique ou la force des mass media, veut satisfaire son besoin de communiquer avec d'autres, mais dans des groupes de dimension humaine, c'est-à-dire plutôt petits. On assiste déjà à la création spontanée de petites communautés, de petites églises, de liturgie de groupes, de dynamique de groupes, etc. Il n'est pas dit que cette tendance n'ira pas en s'accroissant.

2. LE VISAGE DE L'ÉGLISE DANS LE MONDE D'AUJOURD'HUI

Dans les témoignages qu'on va lire, le visage de l'Eglise est loin d'être fardé. A première lecture, on pourrait même dire qu'il est vu dans une lumière trop crue. Mais sous les dehors d'une critique qui s'exprime ici sans ménagements, on mesurera la portée réelle des exemples cités, et finalement, l'espoir en la venue d'un authentique aggiornamento. L'enjeu de l'avenir chrétien dans le monde d'aujourd'hui n'est pas une mince affaire. Il ne faut pas, sous couleur de respect et de fidélité, se cacher les uns aux autres ce qu'il peut y avoir de lacune, de retard ou de faiblesse dans nos modes traditionnels d'évangélisation. Quand le royaume de Dieu est lui-même en question, on n'a qu'un devoir : celui d'être lucide et courageux. Signaler ce qui fait obstacle, afin de mieux baliser les pistes, poursuivre la recherche en vue d'un témoignage qui soit toujours plus digne de Jésus Christ, voilà ce qui est fidélité à l'Eglise et à sa mission.

1 | L'Eglise est-elle en prise sur le monde des hommes?

Michel Bonnet | Japon

Il ne s'agit pas de juger ici l'Eglise en soi, mais de la regarder en se plaçant du point de vue missionnaire. Cela signifie deux attitudes : tout d'abord, il faut juger non à partir de ses critères à elle, mais à partir des critères du monde dans lequel elle se trouve. Ensuite, il faut essayer de la regarder du dehors, de la regarder avec les yeux des non-chrétiens et cela implique, au moins ici au Japon, de la juger sur des actes et non sur des paroles.

L'Eglise n'est pas l'Eglise des jeunes. Je suis plongé dans le monde des jeunes depuis sept ans, et ceux que je rencontre me disent souvent : « L'Eglise ne nous prend pas au sérieux. Comment être missionnaire auprès de nos camarades? On a honte ». Il y a des mouvements de jeunes, mais on ne les favorise pas, on n'écoute ni leurs dirigeants, ni leurs aumôniers. Quand les jeunes, chrétiens ou non-chrétiens, parlent de l'Eglise, c'est pour la qualifier de « dure », « froide », « sans ambiance », « vieux jeu », « autoritaire ». Quant aux valeurs de ce monde moderne dont vivent les jeunes, en particulier la « mobilité », le sens de la « rencontre », c'est tout juste si elles ne sont pas regardées d'un mauvais œil. Et que dire des enfants? On peut

se demander ici si l'Eglise respecte au moins ce minimum vital qu'est la Déclaration des droits de l'enfant des Nations Unies !

L'Eglise n'est pas l'Eglise des pauvres. Tout d'abord qu'il soit clairement dit que ce n'est pas parce qu'on fait des quêtes – pratique ici fort répandue – que nous deviendrons l'Eglise des pauvres. Nous sommes en Asie, dans un continent où il y a tant de misères, dans un pays – le Japon – vitale ment lié au tiers monde par son passé et, dans le présent, par ses structures économiques et politiques, et cependant, l'église du Japon, dans la pratique comme dans son enseignement, reste muette à ce sujet. Evidemment si elle s'affichait ici aussi violemment anti-capitaliste que anti-communiste, cela lui attirerait quelques ennuis ! Par rapport aux pauvres du Japon même, c'est à peu près pareil. Paroisses et mouvements sont bien trop installés et organisés, la liturgie est trop compliquée, la catéchèse trop intellectuelle, pour que les pauvres y trouvent leur place. L'Eglise surtout ne partage pas la vie des pauvres, en particulier au niveau de l'insécurité et de l'entraide. Quand on voit, par exemple, les relations des diocèses et des prêtres entre eux, des congrégations missionnaires ou religieuses, des paroisses entre elles, on mesure combien on est loin de cette entraide vécue par les pauvres. L'église du Japon voudrait certainement imiter le Bon Samaritain et aider les pauvres, mais elle n'ose pas encore, comme le Christ, se faire pauvre avec eux.

Albert Alazard / Madagascar

L'Eglise à laquelle j'appartiens a le visage des riches. Seuls, les pauvres peuvent l'évangéliser et m'évangéliser. J'ai beau « en baver » dans ma brousse de la côte est malgache, je serai toujours un riche, un possédant, au regard des paysans malgaches. Si j'ai besoin d'argent, je n'ai qu'à écrire en France, si je suis malade, la société des Missions étrangères de Paris me prend en charge... Il faut reconnaître que, dans ses structures – et bien qu'il y ait des évêques malgaches –, l'Eglise reste occidentale à Madagascar.

au service du monde?

Joseph Hirtz / responsable d'institut

Le grand scandale du XIX^e siècle, selon Pie XI, c'est que l'Eglise a perdu la classe ouvrière. Elle n'a pas su être suffisamment présente au côté des pauvres dans le combat qui se déroulait alors. Et les efforts actuels pour corriger l'erreur ne sont guère payants, parce qu'ils viennent un siècle trop tard. L'Eglise missionnaire, elle, malgré les appels et les interventions courageuses de Paul VI, risque de commettre la même erreur, de prendre le même retard dans le combat pour la justice, qui oppose non plus des classes d'une même société entre elles, mais les nations riches aux nations pauvres... et de perdre le tiers monde, malgré l'immense espoir qu'il met

encore en elle. En effet, si nous regardons l'Eglise chez nous aujourd'hui, en Europe, la voyons-nous réellement sensibilisée à ce problème, capital pour l'évolution du monde et de la mission? Cherche-t-elle à s'insérer effectivement et en vérité dans ce drame où se joue, non seulement l'avenir de la Mission, mais son propre avenir? Ne s'obstine-t-elle pas trop souvent à *se battre pour des causes dépassées* ou à *se débattre dans des problèmes internes mineurs*? Vis-à-vis du tiers monde, ne se donne-t-elle pas trop facilement bonne conscience en envoyant quelques miettes tombées de sa table de riche?... Alors qu'il faudrait sensibiliser l'opinion publique et s'engager lucidement et courageusement, à la suite de Paul VI, en faveur « des peuples de la faim qui interpellent aujourd'hui, d'une façon dramatique, les peuples de l'opulence » (*Populorum progressio*, 3). Sur place, dans le tiers monde, l'Eglise est-elle davantage, par son clergé autochtone, ses laïcs, ses missionnaires étrangers, attentive au drame qui se joue ou qui se prépare? Là aussi, saurons-nous avoir suffisamment de clairvoyance pour réviser notre apostolat missionnaire, renouveler notre mentalité, notre esprit et déterminer les véritables urgences de notre apostolat?

église et libération des hommes

Jean Hirigoyen / chargé d'information missionnaire

Il serait faux de dire que, les chrétiens sont absents de l'effort, du combat de ceux qui luttent pour la libération des hommes et qui construisent la société qu'ils espèrent. Mais force nous est de dire et de reconnaître que l'Eglise n'est plus depuis longtemps le lieu où se réunissent les pauvres, c'est-à-dire, les exploités, les opprimés. Depuis ses origines, l'Eglise s'est employée à porter secours aux plus pauvres, tant par ses activités caritatives que par l'enseignement et l'éducation, mais elle n'a pu maintenir et développer « ses œuvres », qu'en pactisant avec les puissants et les riches, prenant du même coup elle-même, figure de puissance. C'est le marxisme qui a cristallisé le plus grand espoir de libération qui ait jamais traversé l'humanité. Une certaine impatience gagne aujourd'hui les chrétiens engagés dans le combat de libération des hommes. Pour ceux qui découvrent maintenant les dimensions de la lutte, après des années de vie en vase clos, où le terme à atteindre faisait trop oublier le chemin à parcourir, l'urgence de l'action à accomplir prime sur toute autre considération. Rejoindre les hommes dans leurs aspirations les plus profondes, justice, bonheur, paix, fraternité, partager leurs luttes et leur espoir pour construire le corps du Christ au cœur de l'humanité, telle me paraît être la forme d'engagement qui donnera, à l'Eglise missionnaire de demain, son vrai visage de servante des hommes.

2 / Trop lente dans son évolution, gênée par ses structures, l'Eglise ne manque-t-elle pas « d'adaptabilité » ?

Michel Bonnet / Japon

L'Eglise s'est-elle laissée toucher par le bouleversement des conditions de vie au Japon? Non. Il suffit de demeurer un peu de temps ici pour s'en rendre compte. Quelques faits, à titre d'exemple : malgré la transformation incroyable des communications, l'organisation de l'Eglise reste rigoureusement la même. Qu'une autoroute ultra-rapide et qu'un super-express relie à 200 kilomètres-heure toutes les 20 minutes, les villes de Tokyo, Yokohama, Nagoya et Osaka, cela n'a pas changé le style de relations de ces diocèses. Que le même bouleversement soit en train de s'étendre à travers tout le pays laisse indifférents évêques, prêtres et laïcs. De même, l'information a fait un bond prodigieux en avant, mais l'Eglise reste incapable d'une prédication et d'une catéchèse qui s'adapte à l'événement. Elle semble hypnotisée par le passé, bien joli quand elle ne reste pas les yeux figés sur des textes complètement déphasés. Quant aux moyens de planification dont disposent les Japonais, ils sont boudés par l'Eglise. On est éffaré de voir la réorganisation présente du secrétariat national catholique où on réalise en 1971 ce qu'il aurait fallu faire à la fin de la guerre : 25 ans de retard! Bien sûr, il y a eu en novembre dernier Manille et les 22 résolutions votées par l'assemblée des évêques d'Asie. A quelques jours près, les mêmes évêques ont voté, cinq ans plus tôt, *Gaudium et spes*, *Ad Gentes* et d'autres... Les résolutions de Manille seront-elles un peu plus prises au sérieux que les textes conciliaires? Comme pour Vatican II, *les hommes attendent non des textes, mais des actes.*

Annick Uzel / Guadeloupe

Dans le monde antillais, l'Eglise apparaît trop liée à l'ordre établi, attachée au service d'une institution avant de l'être à celui des personnes. Etouffée par ses structures et sa conception de la Mission, elle semble souvent à côté des problèmes des personnes et des réalités sociales. Les jeunes n'y trouvent pas leur place et ils perçoivent l'Eglise à travers le prêtre dont l'âge moyen est supérieur à 50 ans. L'Eglise semble concerner ceux qui rejettent la lutte, choisissant une vie bien confortable. Il y a beaucoup trop d'« anti- » : anti-communistes, anti-planning familial...

Marie-Claire Bitsch / Cameroun

J'ai l'impression que pour les catholiques, la religion est surtout une affaire de lois et de commandements qui, dans la vie quotidienne, ne tiennent pas une grande place. Par l'action des prêtres et des laïcs (A.C.) l'Eglise essaie de s'ingérer dans ce monde, mais les problèmes de la grande ville échappent pour une grande partie à cette action, le nombre de prêtres

autochtones, les missionnaires religieux et laïcs, les chrétiens vraiment convaincus, étant trop restreint. L'Eglise? que fait-elle en réalité pour les chômeurs, les filles-mères, les ouvriers des ports?

Marie-Jean Rannou / Madagascar

Le visage de l'Eglise est ici respectable et respecté. Certes le Malgache a encore, en général, le sens du sacré, le respect de Dieu, des prêtres, des pasteurs. Il croit à l'autorité et manifeste également de l'estime et de la considération pour les catholiques. Jusqu'à ces dernières années, le visage présenté par l'Eglise était plutôt paternaliste et moralisateur. Prêtres et religieuses sont dévoués jusqu'à l'extrême, mais le peuple chrétien reste docile, un peu passif dans son ensemble, très fidèle dans la pratique religieuse... L'Eglise fait encore, aux yeux de beaucoup, figure de riche avec ses bâtiments pour le culte ou l'enseignement, et précisément on la trouve trop préoccupée de collecter l'argent pour l'évêque ou pour les diverses constructions. Disons cependant que cette image de riche tend actuellement à s'estomper. Elle semble – du moins en certains de ses membres – insuffisamment ouverte aux problèmes des gens. Mais il est vrai aussi qu'on a constamment recours à quelques autres, dans les cas difficiles, parce qu'on les sait secourables et compréhensifs... Jusqu'à ces dernières années, et depuis l'indépendance, il y avait un « quant à soi » des évêques des Hauts-Plateaux. Cela diminue aussi et dans les conférences épiscopales, on étudie les problèmes à l'échelle du pays. Le travail est plus efficace, plus actif...

une « vieille » religion

Jean Waret / Japon

Que pense le monde de l'Eglise? C'est impossible à ramasser en quelques phrases, mais je rappellerai quelques lieux communs qui se répètent en général sur l'Eglise au Japon. Ce sont des préjugés ou des vues simplistes, mais que j'ai trop souvent entendu exprimer : L'Eglise, dit-on, est une puissance, une organisation « occidentale », dont les finances, les structures les ordres, le personnel, viennent d'Europe, d'Amérique, de Rome... Elle est évidemment une « vieille » religion et n'est pas perçue, tant s'en faut, comme une force moderne dans le monde. Si elle « semble » être développée dans les pays de vieille chrétienté (à quasi 100 %), au Japon, elle apparaît comme une très faible minorité, un peu insignifiante, pas très dynamique. On la perçoit encore comme une société au style rigide, sévère, lourde de prescriptions et d'obligations moralisantes. D'autre part, son enseignement, son histoire, les événements qu'elle vit dans les différentes régions du monde, font d'elle un tout complexe, un peu bizarre, souvent plein de contradictions, parfois naïf. Ainsi la naissance virginale du Christ, l'affaire Galilée, les croisades lancées par les pays chrétiens, l'histoire des miracles de la Bible

ou de Lourdes, certains folklores catholiques des Philippines ou d'Amérique du Sud, les scandales d'ici ou de là, sont autant d'exemples de cette complexité. On ne voit pas très bien non plus, en quoi elle se différencie des autres dénominations chrétiennes. Mais enfin, en général, l'Eglise est tout de même respectée et ses membres aussi. Beaucoup observent que les chrétiens ont plus de consistance, en tant qu'homme, que beaucoup de Japonais non chrétiens. Et l'on admet généralement que l'éducation qu'elle donne dans ses écoles est une bonne éducation, très utile aux enfants...

Maurice Quéguiner / responsable d'institut

On peut signaler que l'une des caractéristiques de l'Eglise en pays de mission est un certain « cléricisme », entendu comme prépondérance du clergé dans les affaires de la communauté chrétienne. Cela s'explique par diverses raisons au nombre desquelles je mettrai la position millénaire du chef et particulièrement du prêtre, quel que soit son nom dans les sociétés traditionnelles. La déférence est une attitude incorporée dans les réflexes, les mentalités, les cultures. Ont joué encore leur rôle : la situation particulière, comme clerc, du missionnaire et du prêtre dans des communautés souvent illettrées, la position d'animateur et de leader qu'ils ont dû et doivent souvent assumer comme promoteurs de l'alphabétisation, de l'éducation à tous les degrés et en particulier de l'éducation de base (agriculture, médecine élémentaire...), enfin la transposition en pays de mission, souvent sous-développés, du style de vie et de *leadership* habituels dans le passé aux sociétés chrétiennes d'Europe.

Les missionnaires partis des anciennes chrétientés depuis la dernière guerre mondiale, et plus précisément depuis le concile, de même les jeunes prêtres, religieuses et religieux autochtones formés en Europe ou en Amérique durant la même période, se sont efforcés d'abolir le cléricisme par une « conscientisation » des chrétiens quant à leur rôle dans la communauté. Cette orientation a été facilitée du fait que l'état et les instances locales ont de plus en plus pris à leur charge les fonctions laissées autrefois aux religieux par la carence antérieure : écoles, dispensaires, hôpitaux, foyers sociaux... Inutile de signaler toutefois que dans un nombre incalculable de situations, les agences privées sont seules en mesure d'intervenir. L'expansion de l'éducation, du syndicalisme, du « coopérationnisme », particulièrement mais pas exclusivement dans les milieux urbains, a ouvert de nouvelles perspectives et développé l'exercice du *leadership* parmi les laïcs. La conscience politique, le désir de partage du pouvoir et des responsabilités dans la cité se généralisent : l'obéissance passive dans les communautés chrétiennes n'est plus de mise. La participation au culte, facilitée par l'usage des langues nationales, la collaboration avec le clergé dans la catéchèse et l'action catholique sont en progrès. Le « fidèle » devient et désire devenir de plus en plus membre à part entière de la communauté ecclésiale comme de la société civile.

3 / *L'Eglise en crise de croissance*

Pierre Bouchet / Côte-d'Ivoire

La crise que traverse l'Eglise est tout à fait normale : c'est une crise de croissance, liée au phénomène universel d'évolution. Face à la désacralisation, l'Eglise est contrainte à purifier l'expression de sa foi, ce qui coïncide pour beaucoup avec la purification du langage, tant il est vrai que la parole de Dieu est souvent prisonnière du langage sur Dieu. Mais lorsque dans une conscience chrétienne, la parole de Dieu est totalement réduite au langage sur Dieu, il faut s'attendre à ce qu'une profonde mutation culturelle fasse « perdre » la foi.

Un langage nouveau se cherche, avec toute la prudence nécessaire, au dire des uns, avec une intolérable lenteur, selon d'autres. Le phénomène de sécularisation fait prendre conscience à l'Eglise du poids de « gangue religieuse » qui s'est agglutinée à la Bonne Nouvelle du salut de l'homme en Jésus Christ. Il conduit à simplifier les rites, à réduire les interdits, ce qui ne manque pas de produire un sentiment d'insécurité chez de nombreux chrétiens. En même temps, l'Eglise se compromet de façon plus systématique avec les pauvres et les opprimés dans la lutte pour la libération de l'homme. Mais en dissociant la parole de Dieu d'un langage sur Dieu hérité de l'ancien univers religieux, en décapant la croûte de « religion » qui la défigure, l'Eglise redécouvre la vraie vie qui s'exprime dans un retour aux impératifs évangéliques, comme en témoignent ces communautés nouvelles, ces « fraternités » qui se réclament d'un Evangile sans compromis.

Mais ce visage d'une Eglise en profonde mutation ne se rencontre que dans les pays où la crise de civilisation est effective, et plus spécialement au sein des communautés les plus engagées dans le processus d'évolution. Les jeunes Eglises gardent un visage traditionnel. Cependant avec le développement des moyens de communication, une certaine osmose se manifeste déjà, provoquant d'ailleurs des réactions d'auto-défense : « Il ne faut pas importer en Afrique les problèmes d'Europe », déclare-t-on. « A chaque communauté de cuire son pain ». Oui, mais si la profonde mutation qui aujourd'hui bouleverse les anciennes Eglises est liée nécessairement à une crise de civilisation, on ne pourra éviter que, dans un avenir plus ou moins proche, les jeunes Eglises ne soient affrontées à de graves problèmes. Faut-il attendre qu'elles soient déchirées par la crise de civilisation qui ne manquera pas de les atteindre, pour donner à ces communautés chrétiennes un visage plus évangélique, moins institutionnel, moins « religieux » ? Il serait d'autant plus urgent d'entreprendre cette profonde mutation que, nourris de la théologie post-tridentine, qui insiste sur l'Eglise comme institution, nous avons peut-être orienté nos efforts trop unilatéralement sur la « plantation » de l'Eglise. L'institution ecclé-

siale est en place, les pratiques religieuses se portent bien, mais le levain de l'Évangile a-t-il pénétré dans la pâte de la société africaine? La désaffection générale des élites à l'égard de l'Église devrait nous provoquer, de même que l'ambiguïté des pratiques religieuses qui, pour beaucoup, constituent l'essentiel d'une « religion » catholique sécurisante, d'aspect plus évolué que l'animisme, mais en fait aussi païenne.

Jean Waret / Japon

De façon générale, trois tendances ou forces, sont perceptibles ici dans l'Église, et c'est aussi, semble-t-il, la façon dont l'Église serait perçue par beaucoup d'hommes, même extérieurs à elle. Elle est *porteuse d'une volonté d'aggiornamento* – elle est *en crise* – elle est *en perte de vitesse*, surtout dans les pays de vieille chrétienté. Ces trois faits sont d'ailleurs intimement corrélatifs, d'une inter-corrélation de cause à effet : l'aggiornamento en cours cause la crise. La crise justifie la nécessité d'aggiornamento. La remise en question déconcerte, la crise décourage, d'où perte de vitesse. La perte de vitesse suscite une volonté d'aggiornamento. Par suite, l'Église est très relativisée et cesse d'apparaître comme une grande force mondiale. Elle est de plus en plus minoritaire, sociologiquement parlant. Le Pape ou le concile ont beau envoyer des messages au monde, ou parler *urbi et orbi*, c'est une illusion oratoire.

Vu au Japon en particulier, cet aspect imperceptible de la force de l'Église est très ressenti. C'est le point de vue de la plupart des pays d'Asie, d'ailleurs, ce qui représente plus de la moitié de l'humanité. Vu de l'intérieur de l'Église – ce qui est mon cas comme missionnaire appartenant à cette Église que je perçois comme très vivante, parce que je suis dedans – il faut reconnaître ces trois réalités : volonté d'aggiornamento, crise, perte de vitesse. Et cela, c'est pour le bon motif. A travers toutes ces expériences, l'évolution de l'Église est indéniable. Mais son rythme ne peut pas suivre celui du monde. Ceci me paraît être une donnée de l'histoire qu'on retrouve à tous les siècles. Autrement dit, le monde, la société profane prend une initiative qui provoque l'Église... Et après coup, après une prise de conscience interne qui lui vient de ses éléments les plus progressistes, l'Église commence à réagir et s'emploie – avec du temps – à se réajuster. En boutade, on pourrait dire qu'elle a la répartie lente! Donnons un exemple : des besoins d'aggiornamento se sont fait sentir en 1958-1959. Beaucoup d'instituts en sont encore en 1970 à essayer de réajuster leurs façons de voir et de faire et tiennent leurs assemblées générales d'après Vatican II. Mais plus de dix ans ont passé, et évidemment le monde a terriblement tourné depuis. En particulier, l'homme a atteint la lune, la révolution étudiante a fait son apparition, la contestation aussi...

problèmes de présence et de méthodes

Jacques Guillaume / Côte-d'Ivoire

En Afrique, l'Eglise s'appuie principalement sur les masses rurales, illettrées et peu évoluées. Elle y compte déjà beaucoup de chrétiens, elle doit donc rester très attentive à tous leurs appels, car c'est avec eux que se fera l'avenir. Elle doit entreprendre tout ce qui promeut le développement, cherchant à animer des formateurs à tous les échelons, sans chercher à prendre leur place. Qu'elle ne se complaise pas trop dans le domaine scolaire, car elle prépare un avenir bouché : les pays pauvres ont besoin de bras animés de cerveaux et non de cerveaux sans bras. Qu'elle cesse donc de contribuer au diplôme-fétiche, sans débouchés. Reste le problème urbain : à part les citadins dont les problèmes sont identiques aux nôtres, ici, il y a les déracinés en nombre croissant. Ce sont les transhumants. Ils vont des champs à la ville et de la ville aux champs, à la façon de certains paysans français. Mais ceux-ci ont deux points fixes, les autres n'en ont aucun. Ils se fixeront là où ils auront « gagné la chance ». Que peut-on faire avec eux, à part le baptême ?

En fait, nous sommes encore au temps de la pré-évangélisation. Nos baptêmes sont sûrement porteurs de salut, mais d'un salut personnel, non historique. L'Eglise court le risque de continuer à convertir en surface. (Le marxisme a conscience de répondre aux appels des masses, mais la conscientisation de celles-ci n'est pas encore mûre.) On a voulu christianiser, non pas en interrogeant ou en instaurant un dialogue, mais en important des analyses et des méthodes élaborées en Occident et qui n'avaient pas eu le temps de se décanter nulle part. Malgré des réussites remarquables et durables, il faut reconnaître que l'échec de l'action de masse est réel et qu'il est ressenti douloureusement.

Marie-Claire Bitsch / Cameroun

L'Eglise, c'est-à-dire le clergé africain et les chrétiens de la région où je travaille ont du mal à se débarrasser de l'influence occidentale. Devenir prêtre, religieuse est souvent l'occasion de monter plus haut dans l'échelle sociale. En outre, les difficultés de races empêchent souvent un travail en profondeur.

Anne-Marie Goetz / Sénégal

Le drame de l'Eglise au Sénégal, c'est qu'elle a un visage *impersonnel*. Ce qui la caractérise, c'est un certain « suivisme ». L'évangélisation n'a pas été une incarnation dans la vie réelle, on n'a pas pénétré l'ontologie des Noirs. Les Blancs ont eu une initiative qui est restée superficielle et qui a causé le rejet des traditions. Il en résulte une volonté actuelle chez l'homme noir, de balayer la civilisation occidentale par fidélité à lui-même. Paul VI a dit : « Vous devez avoir un christianisme africain ». C'est une

ligne de force, il faut en effet dégager ce caractère chrétien africain. Tant que le christianisme ne sera pas l'expression de l'âme africaine, il ne l'atteindra pas. L'abbé Sock nous a demandé d'aider l'Eglise à prendre un visage africain, mais il n'a pas dit comment.

L'Eglise du Sénégal n'a donc pas un visage africain, c'est un fait. Mais il lui est difficile de s'africaniser. En premier lieu, disons que des courants viennent d'Europe par le personnel missionnaire – même si les évêques africains ont refusé de faire ingurgiter au tiers monde les problèmes des évêques européens. Ensuite, dans le concret, qu'a l'Eglise du Sénégal? Des sermons en langue nationale, des chants religieux, une adaptation de l'art? Mais les prêtres sénégalais sont minoritaires et ce n'est pas payant d'être minoritaire, il en résulte des gauchissements. « Nous sommes conditionnés, disent-ils, nous nous présentons dans notre Eglise en parents pauvres, forts pour mimer les autres. Il n'y a rien de pire qu'un déraciné. Il nous faut nous identifier à nous-mêmes et assumer notre identité ». Tout cela fait que séminaristes, prêtres et même chrétiens contestent l'action missionnaire. Le drame, c'est enfin que l'on ne peut pas compter pour cela sur l'élite sénégalaise : les Africains eux-mêmes résistent, ils ont du mal à accepter le chant religieux en langue nationale, les instruments africains, l'art africain. Le colonialisme les a trop marqués, c'est pourquoi il y a tension.

Mais en deuxième volet, il faut voir ce qu'il y a de positif. Certains africains prennent conscience de la négritude et l'Eglise aussi, car elle veut être en équation avec elle-même. Elle mise sur sa condition africaine, elle l'accepte. Pour cela, elle cherche dans les coutumes et les traditions ce qui est pierre d'attente de l'Evangile. Elle rejoint l'effort de développement du gouvernement et veut que son action cadre avec les orientations qu'il donne. Mais sa poursuite de la promotion humaine s'articule avec l'évangélisation. L'ardente charité du Christ bouscule ici les chrétiens, comme tout homme de bonne volonté, pour travailler à l'humanisation dans le sens le plus large. Or, nous sommes dans un contexte d'analphabétisme. Tout homme a le droit de sortir de cet état, sinon comment s'étonner qu'il soit un révolutionnaire en puissance? L'église du Sénégal met donc au service du pays ses écoles, ses œuvres caritatives aux formes variées, fidèle en cela à sa constante motivation : Dieu veut le bien de *tout homme et tout le bien* de l'homme. Mais elle n'occupe plus la même position, elle est devenue « l'Eglise au service de... »

4 | Comment le missionnaire ressent-il son insertion?

Annick Uzel | Guadeloupe

Actuellement, en tant que religieuse, je vois encore une chance aux Antilles : les gens acceptent de nous rencontrer. Il nous faut donc porter l'effort

sur *l'éducation de la personne* à travers l'évangélisation sous toutes ses formes, et sur *la formation à la vie sociale*.

Jean Waret | Japon

Comme missionnaire, voici à peu près comment je ressens la présence de l'Eglise et la mienne dans ce Japon moderne : l'Eglise est fortement équipée, structurée, organisée, mais elle est loin de rayonner en proportion des moyens engagés. Elle a les cadres, les moyens correspondants à un christianisme du XX^e siècle, alors qu'elle n'en est qu'aux premiers siècles de son évangélisation. A mon avis, elle devrait avoir davantage le style d'une Eglise type « Actes des Apôtres » que d'une Eglise romano-latine du XX^e siècle. C'est en ce sens que le missionnaire lui-même peut se ressentir comme non-intégré dans une Eglise elle-même peu intégrée à la phase de son histoire dans le milieu japonais. Le missionnaire s'aperçoit qu'on le regarde sans mépris, mais avec beaucoup de réserves, pour plusieurs raisons : il est étranger, il n'a pas une vie de famille normale, il n'est pas productif, utile à la société, il n'a pas de fonction sociale, sauf peut-être celle d'être directeur en titre d'une école infantine ou professeur de français dans tel lycée. Néanmoins, les rapports avec les chrétiens ou les catéchumènes, généralement dans le cadre d'une communauté peu nombreuse où les gens se connaissent assez entre eux, sont très sympathiques, familiers simples. C'est surtout à l'égard des non-chrétiens que je ressens la difficulté de présenter une image de l'Eglise qui ne soit ni trop bizarre, ni trop fermée, mais bien plutôt naturellement accueillante. Il en va de même pour l'image de la communauté, du prêtre. Il est vrai que la communauté en tant que telle n'est pas suffisamment ouverte aux non-chrétiens.

Pierre Bouchet | Côte-d'Ivoire

Le missionnaire ne peut faire abstraction de sa culture qui le met en prise directe avec la crise de civilisation du pays natal. A moins que l'on s'impose une diète intellectuelle rigoureuse et que l'on vive en marge du monde pendant ses congés, on ne pourra éviter une remise en question personnelle plus ou moins radicale. Les phénomènes de désacralisation et de sécularisation seront vécus avec d'autant plus d'intensité que ce missionnaire est ouvert à la culture scientifique. On imagine sans peine combien il lui sera de plus en plus difficile de se situer par rapport à une Eglise-institution qui, en mission, s'implante et s'enracine dans la mentalité « religieuse » de type sacré dont le caractère éphémère lui apparaît évident. La crise d'identité sera d'autant plus grande qu'il cherche à communier aussi intimement que possible à la mentalité du peuple qu'il veut évangéliser. Apôtre de Jésus Christ, envoyé pour que naisse l'Eglise au sein d'un milieu humain dont il veut partager les conditions de vie, il aura parfois le sentiment d'être employé comme professeur de religion et ministre d'un culte ritualiste.

Jacques Guillaume / Côte-d'Ivoire

Le missionnaire ressent nécessairement bien des déchirements. Jadis il parlait à un monde structuré, monolithique, hiérarchisé. Aujourd'hui, le moindre village suit le mouvement : 1968 a eu ses répercussions dans maints pays. Il doit être présent sur tous les chantiers, là où le monde se construit. Il se demande alors comment rejoindre les non-chrétiens et ce qu'il a à leur dire.

René Dupont / Corée

Les missionnaires semblent avoir plus besoin qu'autrefois d'un équilibre et d'une joie apostolique fondée dans leur ministère, sur place. Et la conception d'une mission-échange ne correspondrait-elle pas à cette nécessité? En effet, les missionnaires sont plus démunis qu'autrefois par rapport à leurs bases. Autrefois, le missionnaire traditionnel était soutenu dans son pays d'origine, admiré, reconnu comme faisant un travail valable. Et cela lui donnait du courage dans les moments difficiles. Maintenant la conviction de la nécessité de la mission à l'extérieur et la reconnaissance de sa valeur restent encore, en Occident, le fait des gens d'un certain âge, mais dans l'opinion publique, on semble beaucoup plus sceptique. Quand il rentre chez lui pour un temps de repos, le missionnaire n'est plus guère entouré ou mis en vedette. On est assez indifférent envers lui, on lui laisse parfois entendre clairement qu'on n'a rien à apprendre de lui, on sourit même complaisamment parce qu'il n'est pas au courant des nouveautés, parce que ses histoires font figure de folklore. Même si l'admiration traditionnelle était en partie factice, il reste que le missionnaire est maintenant désesparé. Or, il a éminemment besoin d'équilibre. Dans le contexte de certains pays d'origine où les difficultés des prêtres sont considérables, il arrive que, littéralement, le missionnaire ne sache plus à qui parler. Il lui faut donc trouver son équilibre, sa paix et son enthousiasme dans son ministère même, dans son travail même, sur place.

recherche d'attitudes significatives

Anne-Marie Goetz / Sénégal

La position du missionnaire est inconfortable, dit-on. Pour moi, elle est passionnante, elle est recherche continuelle, pauvreté absolue, désinstallation sans cesse à renouveler. Elle est souci de faire réaliser par les autres ce que je ressens profondément. Elle est fraternité dans la recherche avec tous ceux qui se penchent sur les problèmes : prêtres, docteurs... européens comme africains. Je trouve seulement que chez nous, religieuses, il n'y a pas assez cet esprit de recherche. Trop prises par leurs propres interrogations, trop fermées sur leurs activités, les sœurs n'ont peut-être pas assez réalisé l'urgence du problème.

Albert Alazard / Madagascar

Ma position de missionnaire? Je la ressens très précaire, en ce sens que, malgré moi, je reste le témoin de cet Occident qui ne veut pas partager et exploite de façon éhontée les pays du tiers monde. D'autre part, je suis pleinement comblé car ce peuple qui ne possède rien m'enrichit tous les jours de la richesse des pauvres.

Joseph Le Quéré / Cameroun

Je dirai d'abord un mot de cette Eglise dans laquelle je suis inséré : au Sud-Cameroun, elle se caractérise par le grand nombre de baptisés. Plus de 90 % si l'on met à part les quelques petites tribus dispersées du diocèse de Bafia. Il faut noter la fragilité de ces grandes communautés de chrétiens. Mgr Zoa les appelle souvent « communautés catéchuménales ». On a adopté bon nombre de rites et de coutumes, mais l'Évangile ne semble pas avoir pénétré en profondeur. Ce qui apparaîtrait avoir manqué le plus, c'est la constitution d'un laïcat actif. Un parallèle loyal entre les responsabilités du « curé » et celles assurées par les laïcs nous amènerait à de sévères constatations sur notre cléricisme inconscient. La dimension missionnaire fait également défaut, même dans le clergé. Il est curieux de constater que après 50 ans d'évangélisation, deux prêtres du Sud-Cameroun seulement sont devenus apôtres de leurs frères du Nord.

Dans cette Eglise où presque tous sont baptisés, avons-nous encore une place? Une certaine presse missionnaire nous invite à partir pour aller aux païens. On aime à parler de « première évangélisation », de « désengagement ». Ces deux mots gagneraient à être regardés de près. Il est évident que le missionnaire ne doit s'installer nulle part. Il est non moins évident qu'il ne peut quitter la communauté dont il est à l'origine qu'après avoir posé un fondement solide et organisé une communauté responsable, capable par elle-même de discipline et de croissance. Il n'est nullement besoin qu'une grande masse soit baptisée pour qu'on puisse se désengager, mais la petite communauté vivante doit nécessairement exister. 90 % d'une population donnée peut être baptisée, mais si elle n'est pas organisée, si elle est sans dynamisme et sans apôtres, ce n'est pas le moment de désert. La théorie est facile... mais comment agir? Car il n'est guère glorieux de chômer sur place en assurant un culte au peuple docile et en attendant que les évêques trouvent une solution au problème numérique du clergé. Je crois que nous touchons là à ce qui fait le drame de nombreux missionnaires : impression de faire du « sur place », voire d'être inutile. Pour ma part, je trouve regrettable que trop de missionnaires aient démissionné de leur fonction véritable qui est l'annonce de Jésus Christ pour se réfugier de façon trop unilatérale dans le développement. On a oublié ce pour quoi on a été envoyé.

3. L'ATTENTE DU MONDE ET LA BONNE NOUVELLE DU CHRIST

La communauté chrétienne se sait porteuse et signe d'une bonne nouvelle. Et c'est le rôle de la prédication et du témoignage missionnaires de faire qu'aucun point de la terre n'ignore les promesses de Dieu annonçant une nouvelle création dans la puissance de la Résurrection. Le théologien hollandais Hoehendijk disait naguère que « la Mission n'accomplit aujourd'hui son service que lorsqu'elle inocule aux hommes le virus de l'espérance ». Le chapitre précédent nous a montré que la communauté chrétienne ne donne pas toujours ce signe à cause de la pesanteur de ses institutions, de sa nostalgie d'un monde révolu. Mais il y a plus. Entre le signe qui est donné et celui qui est perçu par les autres, il y a souvent un grand décalage.

Aussi est-il bon que dans ce chapitre, nous écoutions, pour la partager et pour l'assumer, l'attente du monde. Exprimée sous des formes diverses selon les continents et selon le degré d'ouverture des peuples au message du Christ, cette attente n'en est pas moins, en tous lieux, manifeste : les hommes vivent, tendus vers un salut, en quête d'une espérance. Ils sont à la recherche d'une bonne nouvelle.

La Parole du Christ est cette bonne nouvelle attendue par les hommes. Trouver, pour la traduire, un langage vivant qui soit perçu par le cœur autant que par l'esprit, laisser éclater un style de vie chrétienne simple, à la portée des pauvres et des petits, voilà l'effort qui doit animer aujourd'hui les évangélistes.

1 | Le point de vue de l'Asie

Michel Bonnet | Japon

Je ne pense pas que le monde japonais attende, consciemment, quelque chose de la communauté chrétienne : elle a montré par trop de signes qu'elle était incapable d'aider les hommes à faire face aux problèmes d'aujourd'hui. Et pourtant, plus que jamais, les appels des non-chrétiens sont des cris vers la Bonne Nouvelle du Christ. Cette nouvelle, c'est d'abord l'annonce de la valeur incommensurable de toute personne humaine, quelles que

soient sa race, sa religion, sa situation sociale, ses opinions politiques, et au-delà de toutes les réalisations matérielles de la science. C'est encore que Dieu aime les petits, les opprimés, les pauvres, les pécheurs, et qu'ils seront les premiers à participer au festin du Royaume, c'est qu'il existe une route sûre vers le bonheur, à savoir la lutte pour la justice et pour la paix. Mais tant que l'Eglise restera au Japon et en Asie, « un îlot de richesse au milieu d'un océan de misères », tant qu'elle sera étrangère, soit parce qu'elle est d'un autre pays, soit parce qu'elle est d'une autre époque, cette Bonne Nouvelle, les Japonais ne pourront pas l'entendre.

Jean Waret / Japon

Le monde japonais dans lequel je me trouve est à ce point indifférent par rapport au christianisme qu'il ne me paraît pas exagéré de dire que, subjectivement, il n'attend rien de la communauté chrétienne. Objectivement, c'est autre chose, bien sûr. Le vide ou le déséquilibre spirituel, et par conséquent, un certain besoin spirituel des Japonais, devrait pouvoir s'épanouir dans un christianisme simple. Il y a certaines conditions qui feraient que cette démarche soit possible, au moins du côté de l'Eglise et de la façon dont elle se présente.

Jean Charbonnier / Singapour

L'actualité de notre foi chrétienne dans un tel milieu est à mesurer au rythme rapide des mutations sociales qui libèrent les personnes tout en leur posant de multiples questions sur l'avenir. Je voudrais mentionner plus particulièrement deux catégories de personnes auprès desquelles j'ai cru entendre un appel plus pressant à l'évangélisation :

a / *les jeunes à la recherche d'un idéal.* Ces jeunes qui composent plus de la moitié de la population, sont animés d'un désir profond de construire une société fondée sur des valeurs humaines solides. Leur éducation secondaire les conduit généralement à rejeter les cadres traditionnels non raisonnés d'une éthique morale et sociale. Cet esprit nouveau qui fait bon marché de l'autoïté ouvre un fossé profond entre eux et la génération précédente. Ils sont à la recherche d'une amitié compréhensive et d'un guide moral souple. Grâce à sa tradition éducatrice, l'Eglise est généralement accueillante à la foule des jeunes. Groupes catholiques et protestants leur offrent des occasions libératrices d'amitié, d'échanges et de joie. Le cours d'éthique prévu dans toutes les écoles, a été mis à profit par les enseignants catholiques. Une franciscaine a mis au point un programme de formation humaine *Focus on Man*, largement fondé sur des valeurs chrétiennes implicites. Beaucoup de jeunes engagent leur avenir sur le choix plus radical de la foi en Jésus Christ. Une enquête sur le catéchuménat et le baptême révèle que plus des 2/3 des baptêmes d'adultes se situent dans le groupe d'âge de 15 à 25 ans.

b / *un nouveau style de vie familiale.* Les jeunes foyers doivent faire face également à de nombreux problèmes nouveaux dus aux transformations

profondes de la grande famille traditionnelle vers des unités plus élémentaires, analogues à nos familles d'Occident. Cette mutation est due à la fois à un changement des idées et à des modifications de l'écologie. Les jeunes femmes sont maintenant instruites et souvent elles travaillent. Elles sont peu disposées à confier aux grands-parents l'éducation de leurs enfants et à suivre servilement la volonté de leur belle-mère. Par ailleurs, l'Etat poursuit une politique très efficace de construction d'appartements à bon marché : 150.000 appartements, en dix ans, ont permis de reloger près de la moitié de la population. Les nouveaux locaux de une, deux ou trois pièces sont destinés à des familles réduites. Des milliers de familles sont alors affrontées aux problèmes multiples soulevés par la vie dans les grands ensembles : amour conjugal, unité du foyer, contrôle des naissances, éducation des enfants, respect mutuel, entraide dans le quartier et participation à la vie communautaire. Ici encore, les églises chrétiennes bénéficient d'une expérience et de principes fondamentaux qui peuvent rendre les plus grands services aux foyers : groupes familiaux, centres de services sociaux, formation communautaire, ont été développés ces dernières années, par les églises catholique et protestante.

Ces deux cas particuliers des jeunes et des foyers suffisent à indiquer en quel sens l'Eglise peut répondre à l'attente des hommes de ce pays. Dans une société pleinement autonome et cultivée, elle n'a pas à entreprendre elle-même l'œuvre du développement économique et social. Son rôle est de *conférer un sens à ce développement*. La vision chrétienne du changement social est d'abord attention aux événements quotidiens, puis jugement critique sur ces situations au nom d'une espérance exigeante qui grandit les personnes et leur permet de relativiser succès ou échecs avec un certain humour. Jugement qui selon l'Evangile n'est pas seulement discernement de la lumière et des ténèbres mais précipitation de la venue de celui qui apporte la vraie justice et la vraie paix.

2 / Aux Antilles

Annick Uzel / Guadeloupe

Inconsciemment le monde attend une communauté qui serait la sienne, où il aurait sa place parce qu'il aurait bâti lui-même « la maison ». Ce ne serait plus quelque chose d'importé, extérieur à lui, « l'affaire de l'abbé X ». Je pense que c'est là une des raisons du succès des sectes. Le sens de la Bonne Nouvelle, c'est la transformation de ce monde désespéré, par un esprit de fraternité, d'amour, de justice sociale. Il faut aider notre peuple à découvrir la nécessité d'un travail commun, désintéressé, dans le but de réaliser une véritable union et la responsabilité qu'entraîne pour nous la beauté de notre pays.

3 / L'attente du Christ à Madagascar et en Afrique

Albert Alazard / Madagascar

Le gouvernement malgache est favorable au christianisme à cause de sa morale. Le monde de brousse dans lequel je vis, voit le christianisme comme une promotion sociale et souvent économique, car les chrétiens sont plus entreprenants que les autres, sous l'influence des conseils du père ou de la religieuse... S'il y a un message que la communauté chrétienne apporte, c'est celui de la *délivrance*: délivrance de la peur, des tabous. Mais s'il y a un message que la communauté chrétienne doit recevoir, c'est celui du *partage*. De fait, dans les villages traditionnels, tout est partagé : bois, riz, maisons. Mais c'est par peur que l'on partage : si je ne donne pas, on ne me donnera pas ou je serai exclu de la communauté. Bien sûr, au plan économique, ça n'encourage personne à produire plus que les autres. N'y a-t-il pas là une valeur positive que l'Évangile doit « transformer », au sens où l'on transforme un essai en rugby?

Joseph Le Quéré / Cameroun

Ce qui me frappe le plus dans ce pays, c'est la faim de la parole de Dieu. A la question d'un animateur missionnaire, de passage en Afrique, qui demandait : « Qu'attendez-vous du missionnaire qui arrive chez vous? », un catéchiste répondit : « Vous connaissez bien la parole de Dieu, alors apprenez-nous à la connaître aussi bien que vous. Car moi, je n'ai qu'un regret, c'est d'être limité par ma petite instruction ».

Marie-Claire Bitsch / Cameroun

Le monde dans lequel je vis demande à la communauté chrétienne de travailler pour le développement de la région, plus exactement pour le bonheur de l'individu, bonheur compris dans le sens de soulagement, d'instruction, d'enrichissement spirituel et matériel. Là où l'homme cherche, souffre, travaille, lutte pour une situation meilleure, les chrétiens doivent vivre la Bonne Nouvelle de la justice, du partage, de l'espérance, aspects de l'amour. Ils doivent être le levain qui fait monter l'ensemble, le sel qui donne le goût du vrai bonheur, de la vraie richesse. A mon avis un milieu qui doit nous sembler extrêmement important à atteindre, si nous voulons vraiment le partage et le dialogue, est celui des étudiants, lieu de la recherche. Les esprits y sont avides de découvrir : ils cherchent la vérité. Même si toutes leurs manifestations nous font croire le contraire, les jeunes ne sont pas encore *seated*. Mais si les enseignants veulent que le message du Christ passe, ils seront obligés de le vivre les premiers et entièrement. Car la jeunesse ne croit plus aux belles devises des adultes et les Africains ne marchent plus sur commande.

Anne-Marie Goetz / Sénégal

Une réponse hâtive serait : les non-chrétiens n'attendent rien des chrétiens et n'ont rien à en attendre. Et il ne faut pas toujours penser que les chré-

tiens ont quelque chose à dire aux non-chrétiens, peut-être que, à leur tour, ceux-ci ont aussi quelque chose à dire aux chrétiens. Au Sénégal, il y a 80 % de musulmans, 15 % d'animistes et 5 % de chrétiens. Cette majorité de non-chrétiens attend sans doute de la part des chrétiens un témoignage de prière et de fraternité. Ils attendent bien plus les services que peuvent leur procurer les communautés chrétiennes par leurs œuvres d'enseignement et de bienfaisance. Ils veulent utiliser nos services. En fait ils les apprécient de plus en plus, mais ne supportent pas que ce soit pour eux une aliénation ou qu'il y ait une quelconque obligation de reconnaissance, encore moins de conversion ! Ils veulent recevoir librement et selon les normes de leurs traditions et de leurs propres intérêts. Ce qui les préoccupe le plus, c'est le développement économique, c'est leur promotion humaine, sociale, intellectuelle. Tout cela est ressenti très fort par les analphabètes, par les femmes. C'est pourquoi ils viennent à nous.

En face de ces besoins, notre premier souci doit être de découvrir ce que pourrait être une « proposition de la foi » pour les Africains, pour des gens vivant dans un pays sous-développé et affrontés à tous les problèmes que cela suppose. Peut-être faut-il apprendre aux chrétiens à voir les traces de l'Esprit saint dans l'élan de l'humanité vers les grandes valeurs qui font son bonheur et sa dignité. Chaque fois qu'un chrétien rencontre un non-chrétien qui fait la paix autour de lui et qui la vit, discerne-t-il l'Esprit saint agissant dans le cœur de tout homme ? Peut-être ne lui sera-t-il pas possible de révéler à ce frère la présence de l'Esprit, mais il pourra s'associer avec lui pour répandre la paix. Une telle perspective peut transformer notre relation au monde non chrétien. Il ne s'agit pas de moraliser ou de catéchiser intempestivement, ni de vouloir amener l'autre, par des pressions qui ne respecteraient pas sa liberté, dans l'Eglise. Il s'agit d'abord de se laisser éclairer, par la présence dans un frère, d'un amour de la paix, plus grand que le nôtre peut-être, et de travailler avec lui. Et si enfin, la grâce nous en est faite, nous lui dirons peut-être un jour, quelle source nous reconnaissons, en lui et en nous, à cet amour de la paix.

Pierre Bouchet / Côte-d'Ivoire

L'implantation de l'Eglise progresse en Afrique, mais nombre de « convertis » ne se sont-ils pas tournés essentiellement vers une nouvelle « religion », la religion des Blancs, parce qu'elle leur apportait la sécurité jadis donnée par l'animisme ? La « conversion » introduit dans un nouvel univers religieux avec ses rites, ses interdits, qui souvent d'ailleurs devront s'accommoder de la survivance des anciennes pratiques. Alors, peut-on parler d'une « conversion » au Christ ? C'est une étape, diront certains ! Il semble qu'à notre époque, elle soit une voie sans issue, car le progrès rapide de la désacralisation qui tend à devenir un phénomène universel laisse prévoir que cette piste « religieuse » deviendra impraticable, avant que soit atteint le terme du cheminement qui est la rencontre personnelle

avec le Christ. Certaines « pierres d'attente » ne sont que des pierres d'achoppement sur la route qui conduit au Christ. A côté de ceux qui attendent de la religion catholique un système d'utilisation de Dieu pour répondre à leurs besoins et résoudre leurs problèmes, une religion sécurisante permettant de limiter les dégâts dans cette vallée de larmes, tout en assurant le bonheur pour l'éternité, il existe un monde de plus en plus important qui s'intéresse de moins en moins à cette Eglise pourvoyeuse de religion. Et, fait significatif, ce sont ceux que l'on appelle les évolués, qui cherchent ailleurs la solution de leurs problèmes et la réalisation de leur bonheur.

L'Eglise n'a-t-elle donc rien à dire aux non-chrétiens encore imprégnés de mentalité religieuse ou déjà en marche vers une mutation culturelle? La Bonne Nouvelle du salut en Jésus Christ correspond plus que jamais à une attente creusée au cœur de l'homme. Mais si l'Eglise veut être entendue, elle doit se situer résolument en avant d'un monde en évolution et non s'essouffler à vouloir toujours le rattraper. Ce monde désacralisé à qui la science dévoile le comment de l'univers, ce monde sécularisé qui attend de la technique santé et bonheur sur terre, reste toujours sans réponse en face du pourquoi de l'existence et ne peut échapper à l'angoisse d'une aliénation qui semble liée à sa condition malgré tous les progrès. En réponse à cette attente, l'Eglise doit retrouver toute la saveur et la force de l'Evangile. et proclamer au monde le salut de l'homme par l'Esprit d'amour révélé en Jésus Christ. L'homme est un être inachevé qui ne cesse de tendre vers son achèvement. Créé pour aller vers le Christ, il n'est pas encore parvenu vers lui. La rédemption est cette évolution créatrice par laquelle Dieu amène l'homme à sa plénitude en lui communiquant son Esprit qui tend à réaliser la communauté universelle, la « fraternité ». L'homme doit consentir à cette création progressive, en être l'artisan. L'Eglise n'a-t-elle pas été définie comme mystère de communion par Vatican II (*Lumen gentium*), communion entre les hommes, sacrement de la communion avec Dieu? « Dieu est amour, et celui qui demeure dans l'amour, demeure en Dieu et Dieu demeure en lui » (Jean 1, 4-6), « Dieu est Lumière, celui qui aime son frère, demeure dans la lumière » (1 Jean 1, 5-11).

en guise de conclusion

Jean Hirigoyen / chargé d'information missionnaire

Le monde ne croit que ce qu'il voit. Quelle audience peut-il accorder à l'annonce de la libération en Jésus Christ de tous les hommes, à la présentation de l'Eglise comme étant le Christ vivant au sein du monde qui se construit, tant que les chrétiens se situeront massivement en dehors des luttes et des espoirs des hommes? Comment reconnaître Dieu et son Esprit au travail dans l'histoire, tant que les chrétiens continueront à se tenir en marge du grand mouvement de libération des hommes? Quand le Concile

proclame que « les espoirs des hommes de ce temps, surtout des plus pauvres, sont aussi les espoirs des disciples du Christ (*Gaudium et spes*), cela signifie que les chrétiens ont à s'engager pour que cesse la domination du profit et de l'argent sur le travail, l'exploitation de l'homme par l'homme, la guerre, les tortures, l'ignorance et la misère. Le monde non chrétien reconnaîtra que l'Eglise a quelque chose à lui dire lorsque les chrétiens seront les premiers artisans de la paix et de la justice. Mais ce que les non-chrétiens ne peuvent pas attendre et ce qui doit donc leur être révélé, c'est que leurs luttes s'inscrivent dans un projet de Dieu sur l'humanité, que leurs espoirs constituent le « corps » de l'espérance chrétienne, celle de la véritable libération en Jésus Christ. Pour le croyant, l'âpreté du combat ne peut jamais conduire au désespoir car il sait par sa foi que, même au plus profond de l'échec, il lui reste un recours ultime et décisif, le Christ, véritable libérateur des hommes et cette certitude suffit pour qu'il consacre toute son énergie et sa capacité d'espérance à la construction d'un monde meilleur.

4. ÉVANGÉLISATEURS D'AUJOURD'HUI ET DE DEMAIN

priorités et méthodes missionnaires

L'analyse et la réflexion sur la situation du monde et de l'Eglise, qui ont fait l'objet des chapitres précédents, ont, en fait, servi de préalables à la partie essentielle de l'enquête: quel type d'évangélistes souhaitez-vous pour les hommes d'aujourd'hui et pour ceux de demain?

Faut-il, abandonnant les institutions, passer à de nouvelles tâches, chercher d'autres modes de présence, adopter un style de vie différent de celui du passé? On ne peut en décider qu'en vue d'une efficacité plus grande de la mission d'évangélisation. Des orientations se dessinent, marquées par le souci d'une proximité et d'un service des hommes qui soient plus fraternels. Qu'il s'agisse du rapport avec les communautés d'accueil ou d'origine ou avec les autres ouvriers de l'Evangile, la Mission se veut humble, sans frontières, tendue de plus en plus vers le partage de vie qui permettra à tous les peuples de s'ouvrir à la parole du Christ.

1 | Aspects nouveaux de la Mission

Jean Charbonnier | Singapour

Face à la société mondiale en évolution rapide, convient-il de parler de « projets missionnaires »? L'Eglise est située au cœur d'un monde tissé de relations économiques et culturelles de plus en plus serrées grâce à la trame orbitaire des moyens audio-visuels. Il serait préférable de parler d'« un » projet missionnaire de l'Eglise, en chargeant le mot « projet » de tout le sens prophétique qu'on lui confère dans ce monde en mutation. « Des » projets missionnaires risqueraient de nous égarer dans les dédales de la stratégie d'un progrès de l'Eglise quantitatif et géographique. Un seul projet missionnaire, au contraire, appartient à l'essence de l'Eglise porteuse du message eschatologique de lumière et de vie. Les points d'application en sont d'ordre qualitatif. Ils tendent à faire de l'Eglise universelle et locale un « signe parmi les nations », un signe c'est-à-dire la révélation d'un sens porteur d'espérance.

la conversion de l'occident chrétien

Albert Alazard / Madagascar

Les chrétiens d'Occident doivent partager leurs richesses pour être heureux et en paix avec leur conscience et avec les autres. Mais pour cela il faut qu'ils soient *évangélisés*, s'ils peuvent encore l'être. Il faudrait que tout chrétien occidental puisse comprendre le message de Paul VI à l'O.N.U. en 1968, à savoir qu'un impôt international soit levé sur les nations riches correspondant à 1 % de leur produit national brut et qu'il soit distribué sous forme d'investissements par un organisme international tel que l'O.N.U. sans contrepartie politique ou économique. L'évangélisation du tiers monde est conditionnée à long terme par la *conversion* effective des chrétiens d'Occident qui s'encroûtent de plus en plus dans leurs richesses. La conscience individuelle de ces chrétiens devrait pouvoir infléchir une action internationale en faveur du partage. Le scandale qui naît de l'inégalité consentie retarde l'évangélisation des pauvres et à long terme elle la compromet. Il n'est que de regarder les chrétiens « à l'européenne » que l'on trouve parmi les élites des pays pauvres : le christianisme est assimilé, pour eux, à un certain style de vie, mais ne change en rien leur façon de vivre. Au moment où les communications sont internationales, le phénomène missionnaire doit lui-même atteindre cette dimension, c'est-à-dire que l'évangélisation doit être internationale. Moi, missionnaire à Madagascar, je suis évangélisé par ceux que j'évangélise. De quel droit alors, les chrétiens occidentaux refuseraient-ils de l'être par le tiers monde en partageant avec lui leurs richesses? « Malheur aux riches », dit toujours le Christ. L'évangélisation du monde passe par le « partage ». Sans l'évangélisation de l'Occident, le monde court à la catastrophe.

René Dupont / Corée

Si le mouvement missionnaire n'est qu'à sens unique : mouvement des pays dits chrétiens vers les pays dits non chrétiens, j'ai bien peur qu'il soit sans issue apparente ou tout au moins se heurte à des difficultés grandissantes. Le monde semble aller dans le sens d'échanges nombreux dans tous les domaines et effectués, au moins en théorie, sur un pied d'égalité. Alors, au plan missionnaire, dans toute la mesure où le pays « missionné » n'enverra pas, lui aussi, des missionnaires ailleurs, c'est-à-dire dans la mesure où la Mission ne sera pas un échange, tous les complexes de nationalisme vis-à-vis de l'« étranger », d'infériorité envers « ceux qui donnent », la supériorité dans la maîtrise de la langue ou dans le fonds culturel, la connaturalité dans le sang, la peau... tout cela risque fort de jouer contre la Mission!

Joseph Hirtz / responsable d'institut

Si notre analyse de la situation est exacte, le sort de la Mission se joue tout autant aujourd'hui dans les pays riches que sur place dans le tiers

monde. L'attitude des chrétiens des pays riches est déterminante pour l'avenir de la Mission. Si la mentalité ne change pas, si les pays riches continuent à s'enrichir en exploitant pour des prix dérisoires les matières premières des pays pauvres, si on n'arrive pas à une véritable « coopération », à un partage effectif, la Mission sera très vite compromise sur place. Les missionnaires, comme aussi les coopérateurs, risquent d'être obligés de plier bagages. Il ne faudrait pas prendre trop à la légère les récentes menaces du président Boumédiène sur ce point. Elles ne sont sans doute que le prélude des tensions qui risquent de s'établir entre les pays riches et les pays pauvres dans les prochaines années.

Trouver, rassembler, former dans nos pays riches, des chrétiens sensibilisés aux vrais problèmes du tiers monde, prêts à s'engager pour transformer la mentalité et mobiliser l'opinion publique, capables d'agir sur les structures économiques : c'est là une des premières urgences de la Mission d'aujourd'hui. Il reste à créer tout un réseau de relations et d'interférences entre les « missionnaires de l'intérieur » et ces équipes de missionnaires travaillant dans le tiers monde. Il reste surtout à créer et à répandre un dynamisme et un enthousiasme capables de mobiliser toutes les bonnes volontés, et elles sont nombreuses, au service de la Mission de demain.

L'éclatement des vieilles institutions

Michel Bonnet / Japon

Le missionnaire ne peut plus être quelqu'un au service d'une institution ecclésiastique et de son implantation. Il doit être au service de l'Évangile auprès des non-chrétiens. Pour cela il faut qu'il entre le plus totalement possible dans la réalité humaine nouvelle à laquelle il a été envoyé, mais ici, attention ! S'habiller, manger, boire, vivre comme les gens du pays, ou même se faire naturaliser, tout cela est insuffisant, et s'il n'y a que cela, c'est du folklore, même si on y laisse sa peau. S'incarner aujourd'hui – autrefois, aussi sans doute – c'est *s'engager dans une Histoire*. Partout les hommes luttent pour un salaire vital, pour l'éducation de leurs enfants, quand ce n'est pas pour la justice, la paix, la liberté, le droit de vivre : on ne peut plus se permettre de rester sur la touche, avec comme seul souci de marquer les points. C'est pourquoi je crois que la participation au développement du tiers monde n'est pas de l'ordre de la charité, mais d'abord de l'ordre de l'incarnation exigée par la Mission. Je crois aussi que plus on ira, plus cet engagement dans l'histoire des hommes aura une dimension politique, dimension essentielle à tout acte humain plénier. Il faut bien se dire qu'avec la montée des régimes totalitaires, socialistes ou capitalistes, et la lutte que demande la justice, les missionnaires vont créer des ennuis aux institutions ecclésiastiques!... On le voit déjà en maints endroits.

On a confondu jusqu'à maintenant être missionnaire et être au service de l'institution-église dans le pays où l'on était envoyé. Si être missionnaire, c'est d'abord être au service de la proclamation du Royaume (et attention : « Le Royaume, on ne saurait dire : le voici, le voilà! » Luc 17,19) et se faire l'écho des appels de l'Esprit dans un peuple (« l'Esprit souffle où il veut ») si surtout être missionnaire, c'est porter la Bonne Nouvelle aux pauvres, alors les missionnaires doivent se sentir mal à l'aise dans l'Eglise du Japon! En lisant dans les Informations catholiques internationales (15.9.70) l'interview du P. Dalle, j'ai été frappé de la convergence des questions posées aux missionnaires des Andes et à ceux du Japon, alors que ce sont deux secteurs humains si différents : oui, nous aussi, au Japon, allons-nous nous mettre « à écouter, à observer, à apprendre, à sentir l'âme japonaise », l'âme des Japonais de 1971? cela va de soi! J'hésiterai à dire que nous en prenons le chemin. Reconnaissons quand même que, à l'heure actuelle, il est difficile à un prêtre ou à une religieuse de vivre cet engagement. Et l'église du Japon – l'Eglise en Asie – ne semble pas, dans un avenir proche, vouloir aplanir ces difficultés. Les instituts missionnaires ont là une responsabilité à assumer pour pousser leurs membres vers cet engagement et pour aider les laïcs qui s'y sentent appelés.

Jean Hirigoyen / chargé d'information missionnaire

Face à cette situation, les jeunes d'aujourd'hui qui intègrent le sacerdoce dans leur projet de vie missionnaire, redoutent de se voir enfermés dans les limites d'un travail, non seulement de pastoration, mais d'administration qui accapare le temps et les énergies de bien des missionnaires sur le terrain. Pour eux, la Mission exige aujourd'hui *un style d'engagement pleinement humain*, une réelle compétence professionnelle et un partage de la vie des gens qui rende témoignage de la solidarité des chrétiens avec les plus pauvres. Réaliser avec eux leur propre libération devient une expression et un témoignage de la foi, et la manière de vivre le mystère du Christ et de l'Eglise. Les jeunes générations y sont particulièrement sensibles. Elles veulent s'engager dans cette voie, non sans quelque outrance parfois, et nous voyons naître aujourd'hui, en particulier dans nos vieilles chrétiétés, de nouvelles cellules d'Eglise apparemment très éloignées de l'Eglise traditionnelle, mais rassemblant des chrétiens – prêtres et laïcs – solidaires du combat pour la libération des hommes.

Est-ce à dire qu'il s'agit là du nouveau visage de la Mission de demain? Dans la mesure où c'est la réalité qui détermine l'action, la grande majorité des hommes, parce qu'opprimés, avilis, ne pourront reconnaître Dieu si l'Evangile de libération qu'on leur annonce, ne s'inscrit pas dans des faits concrets, des engagements courageux des chrétiens eux-mêmes. Un tel examen de conscience laisse présager, en Asie comme ailleurs, des changements importants dans l'activité missionnaire de demain. Il s'agira, plus que jamais, de *prendre la défense de l'homme*, ce qui signifie s'attaquer

aux racines du mal dont il souffre aujourd'hui. Pour cela, il faut croire que toute valeur humaine a déjà un contenu évangélique, même si nous ne sommes pas toujours capables de l'exprimer. La collaboration des chrétiens avec tous les hommes de bonne volonté pour instaurer plus de justice dans le monde, ouvre des perspectives nouvelles, entraînant l'abandon d'un certain sectarisme d'Eglise qui s'est exprimé à coups d'interdits et de condamnations.

Pourtant une grande inconnue demeure sur les types d'évangélistes et de missionnaires dont le monde a besoin. Le missionnaire parti sans esprit de retour est déjà un anachronisme à l'heure où s'intensifient les échanges entre les nations, entre les églises. Mais à la grande patience de ces hommes et de ces femmes qui ont consacré tant d'années de leur vie à l'étude des langues, de l'histoire et des réalités sociologiques de leur pays d'apostolat, se substituent aujourd'hui des « coopérants » de plus en plus nombreux et compétents, qui s'engagent pour quelques années au service des pays en voie de développement. Si l'Afrique francophone est relativement bien desservie, l'immense Asie attend toujours. Pour l'église de France, la coopération missionnaire ne peut se réduire à la générosité, voire à l'efficacité « d'un coup de main » en faveur des peuples dont l'approche est facilitée par le fait qu'ils parlent la même langue que nous. En ce domaine l'Asie a des exigences sévères et sans échappatoires. En effet, quiconque veut partager la vie et le destin d'un peuple asiatique quel qu'il soit, ne peut faire l'économie des années indispensables à une pénétration dans la culture, la psychologie, les langues, les religions, etc. Quels que soient les types d'insertion et les formes d'engagements, qu'il s'agisse de prêtres, de religieuses ou de laïcs, on ne peut raisonnablement calculer qu'en décennies. Cela fait peur! Bien peu, aujourd'hui, veulent s'y risquer. De ce point de vue, l'avenir missionnaire en Asie se pose sous le signe d'un grand point d'interrogation.

pour des structures et des activités nouvelles

Pierre Bouchet / Côte-d'Ivoire

L'évolution de l'Eglise dans un monde en mutation ne peut épargner la Mission. Sans contester systématiquement les structures traditionnelles, il faut reconnaître qu'elles ne correspondent plus à toutes les exigences de la Mission. Il est tout aussi évident que les nouvelles structures qui se cherchent n'épuiseront pas la richesse du mystère de communion des hommes entre eux et avec Dieu. Aujourd'hui comme hier, le missionnaire doit proclamer le mystère du salut en Jésus Christ. Ce sera demain sa raison d'être comme aujourd'hui, mais pour que son message soit significatif, il devra utiliser un langage nouveau dont les principaux éléments ont été mis en lumière par le dernier concile. Envoyé pour évangéliser, le mission-

naire devra être avant tout sacrement de la présence et de la rencontre du Christ en même temps que signe révélateur du mystère annoncé.

Si un missionnaire isolé peut implanter des structures d'Eglise, instruire et aider les convertis qui s'intègrent dans ces structures, on voit difficilement comment il pourra, seul, être un signe lisible et compréhensible du mystère de communion en milieu non chrétien. Il semble que les évangélistes seront de moins en moins des individus isolés, mais des groupes – peu importe d'ailleurs l'étiquette : communauté, équipe, fraternité – profondément unis dans une vie évangélique sans compromis. La communauté apostolique est, en effet, le sacrement de la présence du Christ : « Quand deux ou trois sont réunis en mon nom, dit Jésus, je suis au milieu d'eux » (Matth. 18,20). Ces petits groupes, véritables cellules d'Eglise, mystère de communion, seront greffés dans la profondeur du tissu humain des divers milieux de ville ou de brousse. L'insertion profonde dans le milieu que l'on veut évangéliser, est une condition nécessaire pour la rencontre personnelle du non-chrétien avec Jésus Christ. Le partage aussi total que possible de la condition des hommes à évangéliser est une exigence de cette insertion. Médiatrice de la présence et de la rencontre du Christ en milieu non chrétien, la communauté apostolique devra également être signe révélateur du mystère du salut. L'engagement effectif dans la lutte pour la libération des pauvres et des opprimés sera à notre époque, le langage le plus significatif du mystère du salut.

Joseph Hirtz / responsable d'institut

Le travail missionnaire sur place, dans les années à venir, risque de devenir de plus en plus difficile et complexe. Mais quels que soient les situations et le travail à accomplir, il faudra que ces missionnaires, prêtres, religieux ou laïcs, vivent une *communauté de destin*, sans réticence et sans compromission, avec les peuples auxquels ils veulent apporter la Bonne Nouvelle. Qu'ils donnent le *témoignage d'un esprit de service* totalement dépouillé. Enfin, qu'ils cherchent à *insérer le Christ et son Evangile* dans l'effort de développement entrepris afin de promouvoir le développement intégral de l'homme et de tous les hommes.

Jean Charbonnier / Singapour

J'insisterai pour souligner le principe que le missionnaire d'aujourd'hui doit s'insérer pleinement dans la vie d'une église locale, qu'il soit de passage ou qu'il y demeure. Bien qu'il puisse remplir un certain rôle critique, cette critique ne doit s'exercer que de façon constructive et positive et beaucoup plus en action qu'en parole. C'est alors qu'il se présentera comme un initiateur dans des domaines de la vie ecclésiale qui n'ont pas encore été mis en valeur. Ouvert à tous les appels de la grâce, il découvre les potentialités d'un groupe linguistique jusque-là négligé, il inaugure des modes de formation nouveaux, il entreprend l'animation chrétienne d'un grand

ensemble... Bien loin de se réserver un domaine où pourrait s'épanouir son essence missionnaire, l'évangéliste étranger ne doit rien faire sans y associer à brève ou lointaine échéance les prêtres ou laïcs locaux. Quelle que soit l'ampleur du travail apostolique qu'il entreprend, il doit prévoir dès les premières étapes comment sera assuré son remplacement par un homme du pays. Ce travail d'assistance discrète dans un pays de culture étrangère fait la difficulté de l'entreprise missionnaire et exige des conditions de formation permanente souples et abondamment offertes. La formation renouvelée du missionnaire vise d'ailleurs moins à lui fournir de nouvelles capacités techniques qu'à retremper ses racines dans le terreau original de son charisme propre.

Les retours en France plus fréquents ouvrent d'ailleurs les yeux du missionnaire sur un aspect de sa vocation de plus en plus actuel : faire éclater les particularismes français, ouvrir la conscience de ses compatriotes aux besoins du monde, les éclairer sur la portée internationale de leurs décisions économiques, rendre les Français plus attentifs aux prêtres et aux laïcs venus du tiers monde et résidant temporairement en France. Ces derniers sont d'ailleurs beaucoup plus nombreux que les missionnaires français en activité dans les pays étrangers.

Albert Alazard / Madagascar

L'évangélisation doit être engagée dans tous les secteurs de la vie de ses semblables : politique, syndical, économique, familial... Tout chrétien doit être évangéliste, en tout pays. Le missionnaire laïc, dans le tiers monde, doit accepter de faire un travail qu'à égalité de diplôme avec lui un Malgache ou un Africain ne veut pas faire. En tout cas, il ne doit pas prendre la place de l'un d'eux. Ce n'est pas toujours le cas, si l'on regarde la majorité des coopérants.

Jean Waret / Japon

L'évangéliste, qu'il soit missionnaire, prêtre local, catéchiste, et la communauté en tant que telle, doit avoir, en plus d'un statut dans l'Eglise, un statut et un rôle social, une utilité sociale dans la société japonaise profane. Il faut, par exemple, être prêtre et professeur de lycée ou directeur de dispensaire, être catéchiste et avoir une vie professionnelle, être membre de la communauté chrétienne et remplir sa charge, à fond, dans la société. A l'heure actuelle, cette organisation de la vie ecclésiale paraît indispensable.

Annick Uzel / Guadeloupe

Les évangélistes et les missionnaires doivent s'insérer dans la masse, se « séculariser », dans le sens d'incarnation et non pas dans le sens d'absence de consécration, afin de pouvoir être présents partout. Par exemple, une assistante sociale de prison ne peut plus être une religieuse « traditionnelle », elle doit adopter un style de vie tout autre, au besoin

avoir un logement où elle vivra seule, quatre ou cinq jours par semaine. De toutes manières, quelle que soit la forme de présence missionnaire, et quel que soit le type de l'évangéliste, il faudra toujours viser à l'éducation de l'homme, l'éveiller à ses responsabilités, au besoin en « se mouillant » avec lui, l'aider à être de plus en plus libre, cheminer avec lui à la découverte du Christ, pour finalement se préparer avec lui à rencontrer Dieu.

Andrée Rescanière / responsable d'institut

Le missionnaire doit être celui qui cherche comment s'insérer dans un peuple, comment former des communautés chrétiennes. En fait, il s'agit moins de choses à faire que d'esprit à créer. Il faut avoir le sens de l'histoire et de la relativité des choses. Ce que l'on fait aujourd'hui devra peut-être se reviser demain. L'Évangile et le mystère chrétien sont « à dire », au travers de ce que l'on vit, et des relations que l'on a. Mais une pédagogie valable en Côte-d'Ivoire ne l'est peut-être pas au Niger. C'est pourquoi, les instituts peuvent de moins en moins donner des lignes directrices. La pastorale doit être pensée dans les diocèses et de plus, il faut un respect des charismes personnels. Dans cette pastorale, le missionnaire apportera – parce qu'il appartient à une autre église – ce sens de la relativité et par là de l'universel. La mission statique n'est plus possible, le changement est devenu une nécessité, une valeur du temps présent. Il ne faut pas avoir peur d'être inquiété, bousculé, critiqué dans ses choix.

2 / Tâches et méthodes essentielles

annonce de la parole comme au temps de Jésus et des apôtres

Philippe Buttet / Cameroun

La spécialité du missionnaire? Il est porteur de la parole de Dieu. L'enseignement de l'Évangile, c'est son affaire. Sur le terrain apostolique, il prend souvent d'autres virages, je pense surtout là au développement. Et pourtant il est persuadé que son premier travail est d'annoncer la Parole. Le Christ le dit dans l'Évangile et Paul aussi, dans la 1^{re} aux Corinthiens : « Le Christ ne m'envoie pas baptiser, il m'envoie annoncer la Bonne Nouvelle ». Or, que constatons-nous aujourd'hui? Depuis bientôt trois ans que je suis à Bafia, j'ai vu passer ou séjourner plus d'une dizaine de prêtres dont le premier travail, c'est l'agriculture, l'élevage, la coopérative, le journalisme, la photographie, voire même le tourisme! Nos justifications? Il faut bien vivre! Il faut développer et pratiquer les dernières encycliques. Et c'est vrai. Mais il devient nécessaire aussi de nous interroger sur les objectifs de notre vocation première qui devraient occuper la majeure partie de notre temps. En fait, nous constatons aujourd'hui l'existence de deux types de missionnaires : le premier est le missionnaire sacramentaliste et statisticien. Il faut « sauver » et « inscrire » au registre. Ce type devient rare.

Le deuxième est le développeur. Il faut donner à manger avant de prêcher. Types de plus en plus nombreux. Il y aurait un troisième type : l'évangéliste et le serviteur. C'est celui qui vient « changer » la religion. Ce type est actuellement « en recherche ».

Or, le danger qui nous guette, c'est le deuxième type. Nous sommes tous conscients de la nécessité urgente du développement du tiers monde, nous sommes tous convaincus que l'Eglise est concernée. Et dans l'Eglise, il y a une quantité de charismes et parmi eux, une grande diversité. Mais il semble que certains charismes deviennent des modes qui obligent. Dites-moi : si le prêtre n'annonce pas la Parole, ou seulement dans de rares circonstances, qui le fera? Le catéchiste? Le laïc? On échange les compétences : celui qui devrait enseigner la Parole travaille de ses mains pendant que le laïc, bien plus compétent que lui pour nombre d'activités professionnelles, est bombardé catéchiste. Laissons faire les organismes de développement qui ont des compétences et ne mettons pas l'étiquette « catholique » sur des *caterpillars* ! Quant au troisième type, il n'est pas à inventer. Faisons un retour en arrière. Paul à Corinthe se présente lui-même. Son titre : faire savoir Jésus Christ. Nous, apôtres, nous ne sommes que cela : des ministres de Dieu. Notre premier travail c'est d'évangéliser, c'est-à-dire écouter et parler. Ecouter qui? Dieu et la Tradition vivante et puis les gens à qui l'on s'adresse. Il faudrait dire aux gens ce qu'ils ne peuvent se dire à eux-mêmes : leurs aspirations profondes. Et en même temps il faut être serviteur, brancher les gens sur le Christ et construire, comme un bon architecte, un plan d'évangélisation. Ce type de missionnaire peut se réaliser, je pense, dans une communauté de travail, avec des animateurs de pastorale. Cette communauté doit être ouverte aux religieuses, aux laïcs, aux catéchistes surtout. Il n'est pas nécessaire de partager la vie commune, ce qui est souvent difficile entre Noirs et Blancs.

Joseph Le Quéré / Cameroun

Le missionnaire est par définition qualifié pour l'Evangile. Il semble que trop rougissent de leur titre d'apôtre et éprouvent le besoin d'un titre universitaire ou d'une qualification professionnelle pour évacuer les complexes. Peut-être aussi le métier à lui tout seul est-il trop dur! Notre insertion, nous la trouverons à partir de cette faim de la Parole dont j'ai déjà parlé. Ce qui me paraît le plus essentiel pour le missionnaire, c'est de former autour de lui un groupe d'apôtres. Il doit prétendre être ce que fut Jésus au milieu des siens. Dès le début de sa prédication, le Christ s'entoure des Douze qui le suivent partout où il va pour être témoins et recevoir la signification de ce qui demeurerait mystérieux pour les foules. Seul, ce travail est difficile, voire impossible. Pour ma part, c'est en équipe que nous avons travaillé avec un groupe de catéchistes depuis deux ans. Ce qui fait ma joie, c'est que ces hommes, libres et capables de choix, creusent avec assiduité la parole de Dieu et la prennent au sérieux.

le christ, révélateur de l'homme

Jacques Guillaume / Côte-d'Ivoire

L'annonce de l'Évangile demeure et demeurera la première tâche du missionnaire. Depuis peu, on a tellement foncé dans le sens du développement qu'on risque de fausser le sens de la démarche. Mais qu'on n'accuse pas le missionnaire d'être contre ! Quel est celui d'entre nous qui n'a pas tout essayé pour lutter contre la misère, l'ignorance, la nudité, la maladie, la faim ? Pour nous, chrétiens, le développement intégral de tout homme passe par la connaissance de la personne de Jésus Christ. S'il demeure tout un ensemble de priorités vitales qu'un pasteur ne peut pas éviter, il reste que son devoir est d'ordre spirituel et non temporel. Chaque chrétien a un ministère spécifique et inaliénable. Le missionnaire est là pour le lui montrer et le lui rappeler. Mais la tentation du temporel est vivace et le cléralisme latent. On a tendance à se prendre facilement au sérieux dans des matières où l'on est sans compétences, d'autant plus que l'Africain ne passe pas vite à l'action. Si, dans un passé récent, le missionnaire était l'homme à faire n'importe quoi, n'importe où, désormais il aura mieux à faire que d'acclimater une sélection de maïs hybride ou une race de poulets. D'ailleurs les cadres qualifiés sont de plus en plus nombreux. Les chrétiens et les non-chrétiens attendent du missionnaire un engagement d'ordre spirituel, même s'ils ne le lui demandent jamais. Révéler Jésus Christ à quelqu'un, c'est finalement dans la foi, lui révéler sa propre identité : elle ne viendra pas du dehors, mais elle procède du dedans. C'est là une différence capitale entre marxisme et christianisme. Il ne convient pas d'opposer évangélisation et développement car les deux vont de pair. Bref, si l'évangélisation prône absolument le développement, dans son principe, elle lui reste concomitante dans son exercice.

Avec les baptisés, le missionnaire devra saisir les occasions du dialogue vrai avec tous, de préférence avec les non-possédants, manœuvres, chômeurs. Qu'il provoque au dialogue les privilégiés pour les aider à dénoncer leur péché. Qu'il soit à l'œuvre sur la place du marché plutôt qu'à son bureau d'école, qu'il soit présent dans les secteurs-clé, là où on lutte contre la misère, auprès des marginaux (malades, chômeurs, prostituées, prisonniers). Qu'il s'efforce de créer des centres de loisirs, de culture, parce qu'il sait que ses amis ont soif de savoir. Qu'il soit présent au monde du travail par le sien propre, si cela est nécessaire à sa subsistance. Un tel engagement est par ailleurs délicat, car les chrétiens doivent contribuer à son entretien et aussi parce que son ministère lui laisse peu de temps disponible. Le missionnaire reste toujours en dépendance des pauvres dans le style des Béatitudes. Toute forme de vrai dialogue doit déboucher sur l'annonce de Jésus. *L'homme a besoin de se révéler en Lui comme dans un bain révélateur.* L'homme s'extrait renouvelé de la présence en lui, consciente ou non, de son divin modèle. Je crois que l'Africain a besoin de trouver un

vrai ami, celui en qui il va réussir, se comprendre. Il cherche à savoir ce que Dieu a dit en Jésus. J'ai souvent été saisi par ce besoin de connaissance et de confiance. Là, il y aurait à faire un inventaire sérieux parce que, nous autres, nous ne savons pas quoi dire. Nous nous égarons vite car nous sommes trompés par tout ce que nous avons reçu de nos traditions, coutumes, par notre éducation, notre façon de vivre. Or, l'Africain est une terre neuve, il veut connaître Jésus, se mettre à son école sans surveillant ni répétiteur, le regarder dans une vision qui lui soit propre, suivre son modèle à sa manière, même si, à l'extérieur, la conversion ne s'exprime pas. Ne lui donnons pas de pain dénaturé, faisons un dialogue franc, amical, constructif.

P' « annonce » est le fait de tous

Michel Bonnet / Japon

Nous sommes missionnaires pour annoncer la Bonne Nouvelle du Christ, cela implique à un moment ou à un autre *une parole dite*. L'engagement dans l'humain participe à la vie du Christ à Nazareth, mais la distinction entre vie cachée et vie publique au niveau du Christ, n'est pas bonne pour le missionnaire, si on conclut, comme c'est l'habitude, à deux temps dans l'évangélisation : celui de l'engagement avec primat de l'action et du silence, et celui de la prédication qui serait le domaine de la parole pure. Jésus lui-même fut prophète en paroles et en actes et dans toute vie normale, il y a une imbrication, un mélange, on dirait un va-et-vient, entre les actes et les paroles. Je ne crois pas à un déroulement quasi rectiligne de l'évangélisation qui fait qu'à partir d'un certain seuil ce serait le stade de la parole. Donc pas de spécialisation à outrance, ni dans le temps ni dans les individus. Je refuse ces équipes (pas imaginaires du tout!) où il y a le missionnaire qui travaille, celui qui catéchise, celui qui organise les fruits des deux premiers... Tout missionnaire doit annoncer l'Évangile en actes et en paroles. Ici, aussi, je me refuse à croire que le prêtre a quelque chose de plus que le laïc pour annoncer la Parole aux non-chrétiens. Tout missionnaire, qu'il soit laïc (marié ou non), prêtre, religieux ou religieuse, a le droit, le pouvoir et le devoir d'annoncer l'Évangile.

pour une pastorale nouvelle, quelques pistes concrètes

Marie-Claire Bitsch / Cameroun

Notre tâche est d'être présent partout : dans le monde des intellectuels pour chercher avec eux une vérité plus entière, dans le monde des ouvriers pour mieux découvrir l'importance du travail dans la construction d'un nouvel univers, là où les gens souffrent, qu'ils soient malades, prisonniers...

pour essayer d'apporter un certain soulagement et faire comprendre le sens profond de la souffrance. On n'oubliera pas les endroits de débauche : ports, lieux de divertissements, selon l'exemple qu'a donné saint Paul. Surtout il faut aider la jeunesse qui balance entre deux civilisations si différentes, qui a beaucoup de difficultés et qui est très attirée par le matérialisme. Si le missionnaire est simple, facile à aborder, accueillant aux riches et aux pauvres, les gens viendront vers lui et il ira vers les gens. Il n'aura pas besoin de chercher un mode de vie « adapté » ! S'engager avec le Christ pour la vie, voilà ce que je juge important. La façon de réaliser cela ? Pas besoin de s'en tracasser : l'Esprit souffle où il veut. Suivons simplement ce souffle et ne forçons pas.

Jean Waret / Japon

Le contenu du message doit être très simplifié. Etant donné qu'on a à faire aux premières générations du christianisme, il faut se contenter de ne présenter que le cœur, l'essentiel. Cela suppose que l'on se dépouille soi-même de tout l'*apparatus* romano-latin que les différents catéchismes, les habitudes et les structures nous imposent. L'important est de s'en tenir surtout aux données de la foi, sans trop s'enfoncer dans les questions morales. Au fond, la morale locale, telle qu'elle est présentée dans le code civil, n'est pas si différente de la morale dite chrétienne. Elle en découle même d'une certaine façon. De plus la dimension du groupe dans lequel et par lequel doit se faire l'évangélisation doit être plutôt petite (une certaine paraît un optimum). Dans ces petites communautés, sans églises construites ou structurées comme cela existe dans nos paroisses latines, le rôle d'animateur est confié à quelqu'un ayant, pour une période plus ou moins longue, peut-être définitive aussi, le rôle du sacerdoce ministériel. Il peut être marié et avoir une vie professionnelle ou semi-professionnelle. C'est la communauté, avec l'évêque, qui juge et qui choisit. Il reste que cet animateur peut avoir recours à l'assistance d'autres membres de la communauté, tels que diacres, catéchistes, militants, pour des charges plus ou moins ministérielles ou des tâches de bienfaisance. De toute façon, cette communauté doit avoir un type familial, avec un style d'entraide, de naturel, d'amitié qui peut être évangélique.

Sur une échelle plus large, pour soutenir la formation de ceux qui sont engagés dans le rôle d'animateur de ces petites communautés, il y a l'évêque. Il peut se faire aider de prêtres « réservés », plus longtemps formés et éventuellement plus disponibles par le célibat. Ceux-ci se consacreront particulièrement à « l'animation des animateurs », prêtres de petites communautés, militants laïcs, catéchistes... Une telle action sera menée dans le cadre d'une structure géographique plus large. Ainsi, on pourrait avoir dans une grande ville de 100.000 habitants et de 600 chrétiens une dizaine de petites communautés et un seul centre pour toute la ville, centre qui assure non seulement la formation des chefs de communautés, mais

aussi le rassemblement en certaines circonstances, fêtes, sessions, retraites, de ces mêmes communautés.

J'ajoute que dans les perspectives indiquées, j'envisagerais les notes suivantes : pas de liaison absolue entre sacerdoce et célibat et possibilité d'un sacerdoce ministériel *ad tempus*, ou même du sacerdoce d'une femme ou d'un couple marié. Le choix et la formation de prêtres plus spécialisés ainsi que de leurs collaborateurs, diacres, catéchistes, seraient pensés par l'évêque et par la communauté. Le financement doit être envisagé d'abord et surtout à partir de l'effort de la communauté elle-même. J'ajoute enfin certaines observations :

a / le catéchuménat est œuvre de toute la communauté et non du seul prêtre ou catéchiste;

b / la sacramentalisation est centrée sur le baptême dans le cadre du catéchuménat et sur l'Eucharistie. Le pardon des péchés qui pourrait ne pas comporter l'acte matériel de l'aveu mais la simple reconnaissance du fait d'être pécheur, pourrait être intégré à l'avant-messe;

c / le rythme sacramentel serait le suivant : le baptême – et la confirmation par le prêtre – serait donné à Pâques. L'Eucharistie aurait lieu lors de l'assemblée liturgique habituelle comportant comme on l'a dit le pardon des péchés. Cette assemblée se réunirait le dimanche ou à un autre rythme pas forcément hebdomadaire;

d / le transfert du sacerdoce ministériel est l'unique sacrement réservé à l'évêque. Les autres sacrements, moins sûrs théologiquement, sont de toute façon, circonstanciels.

Il y aurait certainement d'autres éléments de la prospective missionnaire pour les années 1970-2000. Ce que je propose n'est qu'une petite pierre dans un grand édifice, mais c'est le signe de l'espérance missionnaire d'une Eglise que je crois jeune dans son cœur, même si elle paraît sans hardiesse dans son extérieur.

exigences spirituelles

Marie-Claire Bitsch / Cameroun

Le monde d'aujourd'hui a besoin, peut-être plus encore que celui d'hier, de vrais témoins. Il faut qu'il y ait des hommes et des femmes convaincus de la valeur du message évangélique, profondément attachés au Christ et détachés des biens passagers : c'est le sens du célibat choisi librement. Par leur dévouement, ils doivent montrer que vivre vaut la peine et que c'est dans cette vie que commence le bonheur évangélique. Des hommes qui savent écouter, collaborer avec ceux pour qui ils sont venus, qui respectent les traditions de chaque peuple, voilà ce dont le monde a besoin. Loin de briser ce qui est faible par une attitude de supériorité ou d'autorité,

ils aideront à faire grandir la vie. Ils seront souvent obligés de ralentir au lieu de foncer et de suivre leurs propres idées.

Maurice Quéguiner / responsable d'institut

Plus que jamais il faut au missionnaire une foi solidement enracinée, éclairée, dont il puisse rendre compte en signes, paroles et actes compréhensibles pour tous – une assurance inébranlable dans la nécessité de l'évangélisation sous toutes ses formes, qu'elle soit témoignage, kérygme, catéchèse, organisation – un esprit de prière qui permette à Dieu d'actualiser à travers lui son action créatrice et rédemptrice. Pour s'identifier à tout ce qu'il y a d'humainement et spirituellement valable chez les non-chrétiens, il faut une sympathie généreuse et gratuite, et si l'on veut inventer les signes déchiffrables, porteurs de vérité et de vie divine, on ne peut se passer d'imagination créatrice. Le respect des autres requiert, à l'égard des anciens chrétiens comme des non-chrétiens, une patience à toute épreuve qui s'adapte à la lenteur des cheminements de la grâce. Une pédagogie évangélique n'est-elle pas conditionnée par le facteur temps? Le missionnaire doit encore se souvenir que la Mission vise surtout les hommes en tant (et de la manière) qu'ils comprennent et vivent leur foi aujourd'hui, plutôt qu'une petite élite intellectuelle qui donne une adhésion de pure forme à des systèmes traditionnels, surtout écrits. Il importe d'aborder les religions vivantes et les idéologies non d'une façon fragmentaire, mais chacune d'une manière globale, en tant que système et milieu de vie, explication et facteur de destinée pour ceux qui croient effectivement en elle.

Dominique Nothomb / Rwanda

A mon avis, l'évangéliste de demain devra réaliser ce que l'Évangile et saint Paul voudraient qu'il soit. Plus j'avance, plus je suis convaincu que l'essentiel sera toujours le même, demain comme hier, à savoir : 1 / une foi à toute épreuve et tout ce que cela comporte et engendre; 2 / les qualités humaines de cœur qui sont en l'homme les fruits de l'Esprit : bonté, douceur, affabilité, respect de l'homme, joie paisible, patience et calme, égalité de l'accueil, attention aux autres. Avec cela on a déjà un bon missionnaire! Il suffit d'y ajouter quelques petites choses : une certaine compétence humaine en tel ou tel domaine. Non, j'ajouterais encore : l'amour du ministère de la Parole, prédication ou conversation fraternelle. Et tout le reste que l'Évangile demande : pauvreté, par exemple, sens de la prière, renoncement à soi, etc. Tout cela évidemment rempli de l'amour personnel envers Jésus Christ, de la docilité à l'Esprit saint. Demain, aujourd'hui et hier, c'était et cela reste l'essentiel. Dans un texte que j'ai envoyé à l'Echo mensuel de la société Pères Blancs, je réagis contre une réduction de la vocation missionnaire à celle de « lien entre les Églises ». On voudrait que la conception de la vocation missionnaire évolue dans cette direction. Je préfère le mot « évangéliste »...

pluriformité de la condition missionnaire / l'enjeu du laïc

Michel Bonnet / Japon

Je crois fermement qu'être chrétien c'est être missionnaire dans le milieu où l'on se trouve, mais je crois aussi fermement qu'il existe un charisme missionnaire qui pousse certains vers un milieu nouveau pour eux. C'est sur cette deuxième sorte de missionnaire que porte ma réflexion. Au cours de mon séjour en France, j'ai fait une constatation amusante. Quand quelqu'un dit : « Je suis missionnaire », si c'est un homme, on pense automatiquement qu'il est prêtre, si c'est une femme, qu'elle est religieuse. Eh bien! je trouve cela anormal. Cessons de coller l'étiquette « laïc » au mot « missionnaire »! Le contraire, oui, pour marquer qu'il s'agit d'une exception : missionnaire-prêtre, missionnaire-religieuse. Mais sans doute faudra-t-il que la diminution des vocations sacerdotales et religieuses continue encore longtemps avant que, psychologiquement et numériquement, les laïcs soient les premiers dans la pensée missionnaire de l'Eglise. Par ailleurs, quand je dis laïc, je pense évidemment à une famille, un père, une mère et des enfants car c'est la situation normale de tout chrétien. Il faut croire et dire que le charisme missionnaire n'est pas réservé à des célibataires mais qu'il est donné à des familles. J'insiste parce que dans une famille, il y a normalement des enfants. Or je trouve que les revues et les instituts missionnaires donnent trop l'impression que le charisme missionnaire est réservé aux adultes!

Pierre Bouchet / Côte-d'Ivoire

Quel est l'enjeu de la condition missionnaire laïque dans les perspectives nouvelles? Certains demanderaient plus volontiers : quelle sera la place du prêtre? Ces questions sont révélatrices d'une mentalité qui identifie les deux termes : missionnaire et prêtre (la situation des frères dans les instituts missionnaires est significative à ce sujet) et qui enferme le sacerdoce dans l'enseignement religieux et le cultuel. La cellule d'Eglise en situation missionnaire sera composée de chrétiens laïcs ou religieux, célibataires ou mariés. L'un d'eux sera ordonné au service de la communauté, ce qui ne le dispense pas évidemment d'un engagement effectif dans la lutte pour le développement intégral de l'homme. Le service de la Parole dont le prêtre ne peut se dispenser serait-il dénaturé lorsque cette Parole s'exprime en termes d'action, lorsqu'elle « s'incarne »? Quand Dieu voulut donner aux hommes la Bonne Nouvelle du salut, son Verbe se fit chair! Communauté de quelques chrétiens vivant les absolus évangéliques au cœur de la condition humaine des non-chrétiens, engagés dans la lutte pour la véritable libération, par la force de l'action de l'Esprit, des plus pauvres dont ils partagent l'existence, tel est, semble-t-il le visage de l'évangélisation dont le monde d'aujourd'hui a besoin.

Maurice Quéguiner / responsable d'institut

La Mission, en tant que témoignage de vie, évangélisation, est appelée à devenir de plus en plus, une œuvre de missionnaires laïcs, autochtones et étrangers :

a / autochtones avant étrangers, car il est normal que l'Eglise locale soit missionnaire selon la dimension universelle, dans sa réalité de peuple de Dieu, dans sa globalité, dans la totale diversité de ses membres. Autochtones avant étrangers encore parce que les conditions politiques (visas, libertés, etc.), sociales (questions d'appartenance et d'intégration), économiques (travail, loisirs, éducation des enfants), n'embarrassent pas les autochtones autant que les étrangers. Ils n'ont pas à se situer à l'intérieur de leur société, mais à vivre et à faire parler leur christianisme à l'intérieur et de l'intérieur de leur situation;

b / étrangers toutefois, parce que les laïcs étrangers sont eux aussi favorisés de la vocation missionnaire spécifique qui est d'aller aux zones non chrétiennes en sortant s'il le faut, de sa zone culturelle propre. Les laïcs étrangers peuvent aborder des milieux inaccessibles ou difficilement accessibles à tous autres missionnaires : prêtres étrangers et autochtones, laïcs autochtones;

c / autochtones ou étrangers, les missionnaires laïcs sont appelés à agir en étant ce qu'ils doivent être, en révélant ce qu'ils vivent, soit comme individus, soit comme groupes ou membres de groupes, soit enfin comme familles. Ce dernier point demanderait une étude spéciale. Il me semble avoir été négligé jusqu'ici, alors qu'il est essentiel. La vie d'une famille missionnaire doit porter, comme telle un témoignage irremplaçable. On devrait comparer dans la perspective de la condition missionnaire laïque, la propagation de l'islam à celle de la foi chrétienne... De plus on ne peut ni on ne doit considérer les laïcs missionnaires comme membres juxtaposés, plus ou moins insérés dans la communauté locale. Il importe donc d'envisager, au sein des milieux non chrétiens, la création de cellules missionnaires composées de prêtres, de familles, ou individus, autochtones ou étrangers. Il est évident que l'implantation de telles cellules, leur animation, ne peuvent être téleguidées de loin et qu'elles doivent jouir de certaines franchises propres au temps de l'évangélisation. La préparation des prêtres et des laïcs missionnaires à un rôle d'animation dans ce contexte doit être particulièrement soignée.

postface

L'analyse des situations missionnaires qui nous a été présentée dans ce dossier revêt non seulement la précision du vécu, mais aussi une certaine ampleur du fait de la diversité des auteurs et des territoires. Il n'en reste pas moins qu'elle garde un caractère d' « impression » et d' « intuition » qui en fait les limites. Aussi ce bilan critique ne prétend-il pas être exhaustif. La recherche est à poursuivre, et d'autant plus que, sans tarder, les pasteurs des églises locales, les instituts missionnaires, les Fidei donum, les permanents des mouvements d'Action catholique vont être acculés à des choix. Dans cette perspective, tout en tenant compte des limites indiquées ci-dessus, peut-être nous sera-t-il permis, en guise de conclusion, d'ajouter nos propres réflexions et un essai de prospective pour les années qui viennent.

1. Pour renouveler la vigueur de notre foi et nourrir une spiritualité missionnaire vivante et joyeuse, il nous paraît important d'assumer pleinement, dans les profondeurs de notre être, la période de changement que nous vivons. Les hommes se situent dans une histoire qui évolue et au sein de laquelle Dieu ne cesse d'entraîner son Peuple à se dépasser lui-même, d'exode en exode, pour qu'il demeure fidèle à sa mission. Aussi y a-t-il une nécessité continue de conversion, non seulement pour les individus mais aussi pour les institutions et les groupes, et un réajustement permanent à opérer dans cette marche du peuple de Dieu. Plus que quiconque, le missionnaire devrait pouvoir adopter comme sienne cette attitude de dépouillement et de liberté, lui qui fait sans cesse l'expérience de la relativité de toute culture, de toute histoire et des structures existantes. Nous sommes invités à renouveler en nous l'esprit de conversion qui est en définitive un esprit de jeunesse. Mais il y faut une solide confiance en l'Esprit de Dieu, toujours créateur et qui est à l'œuvre avec nous aujourd'hui.

2. Dans la phase nouvelle de l'histoire du monde où nous entrons, il semble vital d'approfondir le sens de la Bonne Nouvelle que nous avons pour mission d'annoncer. « L'Évangile est une force de Dieu pour tout croyant » (Rom. 1,10). Quelle est cette force de salut qui transforme notre vie? C'est la force de l'espérance que renouvelle constamment dans l'Esprit une foi vivante au Christ. Nous croyons « au Dieu de l'espérance » (Rom. 15,13). Dans la

perspective d'un monde en changement, sous le choc futur, l'Évangile livre un message d'espérance. Car la foi chrétienne nous oriente vers l'avenir, dans l'attente et la préparation actives d'un monde nouveau. Aussi la responsabilité de toute communauté chrétienne est-elle de fortifier l'espérance qui est en elle (cf. 1 Pierre 3,15) et dont elle doit rendre compte devant les hommes.

3. Plusieurs correspondants de ce cahier mettent en relief le caractère mondial de la Mission actuelle et le fait que le témoignage chrétien en Afrique et en Asie, comme en Amérique latine, passe aussi par la conversion de l'Occident. La société internationale devient en effet chaque jour une réalité plus concrète du fait des nombreux liens d'interdépendance qui lient entre elles les nations. La « géographie humaine » du monde se modifie. Dans la perception qu'elle en fait, la Mission est constamment amenée à se réajuster dans son mouvement. En 1964, la conférence œcuménique de Mexico avait lancé elle-même une expression qui a eu depuis une certaine fortune: « La Mission dans les six continents ». Cette expression voulait souligner que tous les hommes et tous les peuples sont constamment sous le jugement de l'Évangile. Cela signifie qu'aujourd'hui la Mission doit viser davantage le domaine des relations internationales, celui de la politique, de l'économie, des mass média, et de l'opinion. Par le rappel de la fraternité qui lie les hommes entre eux, par le témoignage d'une espérance qui leur est commune, par l'insistance à manifester les exigences morales d'une société internationale, enfin par l'engagement concret dans ces divers secteurs, la Mission chrétienne a un rôle vital à jouer au sein des peuples et des cultures.

4. Dans la préface de ce dossier, nous avons déjà souligné l'urgence des tâches à réaliser dans les dix ans qui viennent. Dans dix ans quel sera en effet le nombre des missionnaires classiques? Le vieillissement du personnel actuel et le petit nombre de la relève qui se prépare, semblent conduire à une voie sans issue. Les cadres des nouvelles églises nées de la Mission catholique (surtout au niveau des prêtres) demeurent presque partout très insuffisants. Et ce n'est pas la méthode actuelle de choix et de formation qui y remédiera avant longtemps (cf. les articles de J. Comblin et de J. Dournes dans le numéro 44 de Spiritus). Face à cet état de choses, il n'y a qu'une voie de sortie: réviser notre méthode missionnaire, choisir les priorités. Ainsi pourra se faire le passage des années qui viennent et l'on pourra espérer qu'en 1980, les nouvelles églises jouiront d'une plus grande autonomie et auront pris complètement en main leur propre destin, comme cela est le but de la Mission. Les recherches et les expériences en cours comme le récent renouvellement ecclésiologique, indiquent les plus importantes parmi ces priorités. Ce sont la formation des catéchistes, l'imposition des mains à des adultes, mariés ou célibataires, choisis parmi les leaders naturels des communautés de base, villages, quartiers, groupes sociaux, et la construction rapide de ces communautés. Il s'agit au fond, d'en revenir à la méthode souple de saint Paul, telle qu'elle est rapportée dans les Actes des Apôtres. Par cette concentration,

en temps et en moyens, sur des priorités à réaliser, le départ des missionnaires coïncidera avec l'avènement à l'âge adulte des nouvelles églises. Ce travail a de quoi enthousiasmer tous ceux qui veulent que l'action missionnaire réussisse, et désirent renouveler leur espérance et agir en serviteurs intelligents et efficaces, tout en demeurant dans l'humilité de leur état.

5. Dans les pages qui précèdent, nous trouvons un certain nombre d'éléments de prospective sur l'avenir de la condition missionnaire. Ces prévisions mettent l'action sur deux aspects complémentaires: 1 | le missionnaire de demain devra s'incarner et s'engager de plus en plus dans l'histoire des hommes pour participer à leur développement et à leur libération. Cette vocation l'amènera à se faire solidaire des opprimés, à être présent dans tous les milieux où se prépare l'avenir du monde, à rejoindre les marginaux. Cette condition missionnaire se vivra à travers une compétence professionnelle et un rôle social. Cela amènera souvent le missionnaire à quitter les institutions ecclésiastiques présentes (que ce soit une congrégation, une société, une paroisse ou le clergé en tant qu'état) dans l'impossibilité où il sera de réaliser son appel à travers elles. En cela, il ne fera que répéter ce qu'ont réalisé les pionniers de l'histoire missionnaire de tous les temps: sortir des chemins battus pour créer du nouveau; 2 | plusieurs autres témoignages de ce cahier insistent beaucoup sur le fait que l'annonce d'une parole « à dire » demeure la fonction principale du missionnaire. Le témoignage doit s'accompagner, un jour ou l'autre, de la parole qui en éclaire la source, tel Jésus de Nazareth qui, après les trente années de vie ordinaire au milieu de ses contemporains, leur annonce le Royaume à venir et fonde la communauté des disciples. Ces deux aspects sont inséparables, unis qu'ils sont par un même mouvement dialectique, mais l'un ou l'autre prévaut selon les rythmes et les temps du dessein de Dieu sur l'histoire des hommes et des peuples.

6. En soulevant beaucoup de questions, ce dossier prouve à sa manière que nous entrons dans une époque où les problèmes à résoudre seront nombreux. Or aucune solution n'est donnée toute faite, et aucune décision ne pourra être prise par des missionnaires en chambre. Ce sont les groupes engagés dans l'action qui auront à les prendre après analyse lucide et sérieuse de la situation. Mais pour que ce travail puisse être mené à bien, il faut accepter de se mettre en « formation permanente », ce qui fait peur à un certain nombre, car la formation permanente met en question de fausses sécurités et fait éclater de vieux schèmes théologiques. Elle incite à être moins « consommateur » de formules et de recettes que « créateur » de nouvelles expressions de la foi chrétienne. C'est pourquoi la recherche et la formation permanente menées sous des formes diverses nous apparaissent comme une des voies principales permettant de suivre l'évolution, de retrouver du souffle et de pouvoir participer joyeusement à l'actuel mouvement de transformation et de création. Peut-être les témoignages de ce dossier vous en auront-ils donné le goût ! Nous le souhaitons vivement.

L'équipe de Spiritus

ÉVANGÉLISER... QU'EST-CE A DIRE ?

thème de recollection

Les réflexions qui vont suivre paraîtront à certains saugrenues... Elles remettent en question des conceptions qui ont pour elles vingt siècles d'histoire, l'exemple de tant de saints et de martyrs, l'appui d'une longue tradition théologique concernant la foi, le salut, la Mission, l'Eglise, etc. Elles appellent à réviser des notions familières : évangélisation, pré-évangélisation, apostolat de « simple présence »... Elles relativisent l'ordre sacramental, au moins tel que nous sommes habitués à le concevoir. Mais le temps présent n'est-il point celui des remises en question? Alors, je vous les livre, comme miennes, après huit ans d'Afghanistan, de vie « profane » (?!) en milieu presque exclusivement musulman, comme simple « excitant » de vos réflexions personnelles...

écoute de Dieu

Matthieu 4,23; 7,29; 13,1-51; Marc 5,26-29; Luc 17,20,21; 1 Corinthiens 9,19-23.

introduction à la prière

« Il parcourait la Galilée, enseignant dans leurs synagogues, proclamant la Bonne Nouvelle du Royaume... » (Matth. 4,23). Suit le « Discours évangélique », commençant par les Béatitudes... « A partir de ce moment Jésus se mit à prêcher et à dire : repentez-vous, car le Royaume des cieux est tout proche » (4,17). Evangéliser, annoncer la « Bonne Nouvelle », c'est proclamer la proximité du Royaume, et demander en conséquence une « conversion », qui n'est point changement de religion mais un retournement du cœur, une révolution de la manière de vivre, de se comporter à l'égard de Dieu et des autres, de *tous* les autres, à commencer par ceux qui, au nom de la religion, étaient exclus (samaritains, pécheurs, publicains, etc.). Chacune des paraboles du royaume de Dieu est à méditer, et la parole étonnante que rapporte Luc : « La venue du royaume de Dieu ne se laisse pas observer, et on ne saurait dire : le voici! le voilà! car, sachez-le, le royaume de Dieu est parmi vous ». Parole d'or pour l'évangéliste des temps modernes! Un changement de religion se laisse observer.

Les baptêmes et les communions se laissent compter, la « plantation de l'Eglise » se laisse décrire. Correspondent-ils toujours à la présence, à l'extension du Royaume?... On a bien des raisons d'en douter. Bien des baptisés sont de purs pharisiens ou de purs païens; par contre, je connais des musulmans qui sont pénétrés de l'esprit évangélique, qui en transfigurent leur islam comme les Apôtres en ont transfiguré leur judaïsme... Tout le reste n'est venu qu'après et demeure d'une importance relative, prise de conscience, signe d'une réalité vécue, l'important étant cette réalité, que l'évangéliste a très précisément pour rôle de faire advenir. Mettre un certain levain, semer une certaine graine, imperceptible, dans le cœur d'un homme, dans un groupe humain, qu'il soit athée, musulman, indou, païen, chrétien (eh oui!), que l'Esprit fera travailler, lever, selon des voies qui nous échappent, pour aboutir à des résultats qu'il nous est impossible d'imaginer parce que la pâte, parce que la terre ne sont pas les nôtres, telle est je pense notre tâche. Peu importe les façons de l'accomplir, qui ne se laissent enfermer dans aucune de nos « catégories » (question de vocation, de temps et de lieu). Seule condition indispensable : communier intimement avec le Christ et aussi intimement avec les hommes, se perdre en Lui et se perdre en eux.

révision de vie

1. Ma vie personnelle, notre vie communautaire, sont-elles conformes à l'esprit du Royaume (sermon sur la montagne), étant en elles-mêmes une annonce de la Bonne Nouvelle? 2. N'ai-je pas pris, consciemment ou inconsciemment pour but, d'établir des communautés chrétiennes à l'image de celles de « chez nous », quitte à ce que l'esprit évangélique vienne « après » pour les animer? 3. Ai-je visé d'abord les résultats visibles, tangibles, plutôt que l'esprit évangélique dans les groupes humains, quels qu'ils soient, qui m'entourent?

écoute de dieu

Luc 10,29-37; Jean 4,21-24; 8,1-11; 13,34,35; 1 Jean 2,3-11; 3,11-24; 4, 7-21.

introduction à la prière

Dans l'optique de Jean, le royaume de Dieu, c'est la vie éternelle, ou encore la marche dans la lumière. La possède celui qui garde les commandements de Jésus, qui tous se résument dans celui de l'amour fraternel, sans exclusion et sans limite. Ce dernier est le signe de notre amour de Dieu qui lui-même est amour. Deux passages de la 1^{re} épître de Jean sont capitaux pour notre propos : « Dieu, personne ne l'a jamais contemplé. Si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous, en

nous son amour est accompli ». – « Dieu est amour; celui qui demeure dans l'amour demeure en Dieu et Dieu demeure en lui. » L'envoi du Sauveur, son sacrifice sont la preuve suprême de l'amour.

C'est dire qu'évangéliser, c'est révéler l'amour de Dieu et susciter l'amour au cœur des hommes, l'amour de Dieu et l'amour des hommes étant indissolublement liés, surtout depuis l'incarnation. Ceci exige d'abord que tout dans notre vie, personnelle et communautaire, soit transfiguré par l'amour. Sans quoi nos plus belles paroles seront du blablabla. On n'a jamais fini de tirer profit du chapitre 13 de la 1^{re} épître aux Corinthiens! Sans quoi aussi, nos activités les plus utiles apparemment risquent fort d'être absolument stériles. Par contre animées par l'amour, nos paroles les plus banales, nos gestes les plus insignifiants, nos activités les plus profanes, tout deviendra sacré, tout rayonnera la lumière. Evangéliser, ce sera communiquer l'Amour, comme par contagion. Là encore, cela n'entraînera pas forcément l'abandon des cadres religieux existants, mais leur dépassement, leur transfiguration de l'intérieur. Comme je comprends mon ami le P. Deleury prêchant la *bhakti* * dans les temples indous! mais suscitant aussi rencontres, fraternisation, travail en commun au service des plus pauvres, entre indous, musulmans et chrétiens... Mettre l'amour au cœur de toutes les réalités, de toutes les communautés humaines qui s'acharment à dresser les barrières (à commencer par les « religions »!). Et si nous avons le bonheur de voir naître une communauté chrétienne (pas forcément de baptisés, ce qui viendra peut-être, ultérieurement, après une certaine « prise de conscience » suscitée par l'Esprit), que ce soit celle de ceux qui s'aiment : « A ceci tous vous reconnaîtront pour mes disciples, à cet amour que vous aurez les uns pour les autres ».

révision de vie

1. Dans ma vie, dans mon comportement à l'égard de tous, sans exception, l'amour est-il la norme suprême, un amour « ni de mots, ni de langue, mais en actes et en vérité » (1 Jean 3,18), avec toutes les qualités que nous décrit Paul dans la 1^{re} aux Corinthiens? 2. Est-ce que je travaille à susciter l'amour parmi tous ceux qui m'entourent, entre personnes, entre groupes humains, et comment? Au service des plus pauvres, dans la ligne du « lavement des pieds »? 3. N'ai-je pas considéré les non-chrétiens qui m'entourent comme des gens « de l'extérieur », qu'il s'agit d'abord d'agréger à une communauté chrétienne existante au lieu de travailler à susciter parmi eux d'authentiques communautés évangéliques animées par l'Amour?

Afghanistan, Serge de Beaurecueil op

* La *bhakti* est une des voies spirituelles de l'indouisme, dévotion aimante à l'égard d'une manifestation sensible de Dieu (*Krishna*, manifestation de *Vichnou* par exemple).

LE PROCHAIN SYNODE

prêtres d'hier, d'aujourd'hui et de demain

Le prochain synode romain d'octobre compte à son ordre du jour deux sujets de grande importance : 1 / le sacerdoce ministériel; 2 / la justice et la paix dans le monde. Ce sont également deux questions qui sont aujourd'hui au cœur de la Mission, et les pages du dossier d'enquête de ce cahier les ont abordées l'une et l'autre à différentes reprises, à preuve qu'elles sont aussi la préoccupation des jeunes églises et des missionnaires. Disons simplement quelques mots au sujet de la première de ces questions : le sacerdoce ministériel.

Le secrétariat du synode a fait parvenir aux évêques un document préparatoire et à leur tour les évêques l'ont mis en circulation. Il s'agit d'un instrument de travail et les propositions qui y sont formulées n'ont de valeur qu'indicatives. Ce sont les présentateurs du texte qui le disent. Mais ce document préparatoire, tel qu'il est, revêt pourtant un enjeu assez grand, car il traduit déjà les orientations que prend la préparation de ce synode. Or, à sa lecture ce document apparaît extrêmement décevant. Ecrit dans un langage abstrait et général, il considère le sacerdoce comme une sorte d'en-soi, dans la ligne d'un clergé conçu comme une catégorie à part du peuple de Dieu. Le concile Vatican II avait pourtant posé les fondements d'une autre façon, en commençant par parler du peuple de Dieu et des communautés chrétiennes, qui ont besoin pour vivre et croître de pasteurs. D'autre part, ce texte apparaît étrangement peu missionnaire dans son développement et dans son argumentation. Il reste quasi insensible aux appels au courage inspirés par la foi qui montent de presque partout pour demander d'autres méthodes de choix et de formation des prêtres, dans le sens d'une diversification des voies d'accès au sacerdoce. Par ailleurs quand le document envisage l'ordination d'hommes mariés c'est pour souligner le danger d'illusions et de facilité qu'une telle mesure peut présenter. Curieuse argumentation au moment où on insiste tant sur la responsabilité des laïcs! Dans cette question du sacerdoce ministériel, il y va pourtant de l'avenir des églises, des anciennes comme des nouvelles. Quelques faits.

Pour Paris et la région parisienne par exemple le nombre de prêtres en fonction diminue de façon rapide d'année en année. Leur âge moyen ne cesse de s'accroître. Prenons ainsi quelques exemples cités par *Quartier*

latin (journal des paroisses Saint-Séverin-Saint-Nicolas) : « Dans une paroisse du 8^e arrondissement, voici les dates de naissance du curé, des anciens curés et des vicaires : 1905, 1873, 1907, 1902, 1911, 1915, 1904. Je passe à une paroisse du 15^e arrondissement : 1908, 1910, 1913, 1912, 1901, 1927, 1904, 1938. Pour la paroisse Saint-Séverin-Saint-Nicolas : 1921, 1910, 1930, 1884, 1898, 1931, 1897. Je livre ces nombres à la méditation des gens qui ont une responsabilité dans une entreprise privée ou dans un service public » (Jean Chanelet dans *Prêtres d'autrefois, prêtres de demain*, avril 1971 n. 107). Mais le problème revêt une urgence tout aussi grande, sinon plus, pour l'Asie, et surtout l'Afrique et l'Amérique latine. La Mission piétine et risque de s'enliser par la faute d'un système uniforme d'où le pluralisme pastoral est absent. Et les nouvelles églises risquent de s'étouffer ou tout au moins de manquer d'originalité, faute de ministres issus de leur propre peuple. N'est-ce pas cela qui caractérise la situation en Amérique latine jusqu'à nos jours?

Le document fait preuve aussi d'une conception étroite de la tradition, quand il en vient à parler des relations entre le sacerdoce et le célibat. Car il s'agit d'une tradition latine qui n'était pas celle des premiers siècles de l'Eglise et qui ne tient pas compte de la tradition orthodoxe ni de celle des églises réformées. Beaucoup d'études historiques permettent aujourd'hui de peser le poids des arguments dans ce domaine. Un petit ouvrage récent qui a le mérite de la clarté et de la sobriété : *Etat de vie et rôle du prêtre*, de Michel Dortel-Claudot, Centurion 1971, nous en donne un bon aperçu. Nous y voyons que l'Eglise a connu une grande variété de disciplines sur cette question des relations entre sacerdoce et célibat. Ainsi l'obligation faite au prêtre marié dans l'*église latine* de ne plus cohabiter avec son épouse légitime, date seulement de la fin du XI^e siècle (p. 44). Quant à la loi du célibat ecclésiastique (défense à un homme marié d'être ordonné prêtre), elle remonte en droit au code de droit canonique de 1917, dans la pratique, elle remonte au XII^e siècle. La vision de l'histoire relative, s'il en est besoin, la valeur absolue attachée à la tradition récente sur ce point. Ordonnant des adultes célibataires et d'autres ayant charge de famille, l'Eglise ne sera pas infidèle à la tradition. Elle retrouvera au contraire un plus grand équilibre humain et surtout cette mesure lui per-

mettra de sortir de l'impasse actuelle pour remplir sa mission. Du prochain synode, nous attendons dans ce domaine des décisions franches et claires. L'enjeu en est trop grand pour la Mission.

Mais il faudra pour cela que la hiérarchie domine sa peur et que les évêques fassent preuve de courage et de lucidité pastorale, comme plusieurs en ont déjà montré la voie. Il faudra aussi que Rome, où demeurent encore nombre de docteurs de la loi ancienne, accepte de se décentrer d'elle-même, ne juge pas les problèmes à sa seule mesure, écoute les autres et fasse confiance aux pasteurs responsables dispersés par la terre et qu'habite aussi l'Esprit des Apôtres. Nous espérons aussi que les responsables d'instituts missionnaires délégués au synode s'engageront avec ardeur dans ce débat. Ne portent-ils pas eux aussi la responsabilité de la Mission? Dans cette question, n'y va-t-il pas finalement de la vitalité de l'Eglise et de la force du témoignage évangélique dans le monde d'aujourd'hui? Aux défis doivent répondre les mesures adéquates, à la peur et à la crainte, le courage et la foi.

Robert Agneau et Denis Pryn

THÉOLOGIE DE LA RÉVOLUTION

une étude récente de Joseph Comblin

Nous sommes heureux de présenter à nos lecteurs le livre * de Joseph Comblin, collaborateur de la revue *Spiritus*. Le titre de cet ouvrage : *Théologie de la révolution* peut surprendre : s'agit-il, pour se mettre au diapason de l'actualité, de « récupérer » la révolution en essayant de baptiser le mot, ou de se donner bonne conscience en essayant de justifier des attitudes révolutionnaires de fait? Dès les premières pages du livre on s'aperçoit que la théologie y est bien à sa place, et que loin d'être malmenée pour les besoins d'une thèse, elle trouve dans le thème proposé, celui de la révolution, un terrain d'investigations qui lui est plus familier qu'on ne le pense.

Rappelons tout d'abord que Joseph Comblin, qui est né en 1923, est docteur en théologie de l'université de Louvain. Après avoir exercé un ministère pastoral à Bruxelles puis dans la région de Saô-Paulo, l'auteur a été professeur durant trois ans à la faculté de théologie de Santiago du Chili. Il est actuellement rattaché au séminaire régional et à l'institut de théologie de Récife. Ses ouvrages antérieurs les plus connus sont *Théologie de la paix* et *Théologie de la ville*. Joseph Comblin a pu vivre sur place l'évolution des mentalités qui a conduit les chrétiens d'Amérique du Sud de l'idée de développement à celle de libération et de révolution. L'Amérique latine a ceci de particulier qu'elle est une des rares régions du monde où ce sont des chrétiens qui vivent une situation de sous-développement. Comment les plus éclairés d'entre eux vont-ils lutter contre l'injustice tout en référant leur action à l'Évangile : on sent que la position historique de ce problème a inspiré toutes les observations et les réflexions de Joseph Comblin.

Dans les années 50 le terme développement était sur toutes les lèvres. Des pionniers comme François Perroux et le P. Lebreton avaient ouvert la voie d'une planification de l'économie pour un développement harmonieux. On attendait beaucoup de l'aide internationale et de la coopération pour compenser l'inégalité des échanges. L'encyclique *Populorum progressio* était venue encourager les efforts de chacun. On dut constater cependant aux environs de 1960 que le développement n'avancait pas. La détérioration des termes de l'échange, la fiction de l'aide pour le développement, l'inefficacité des réformes de structures et de tentatives comme l'Alliance pour le progrès conçue par l'équipe Kennedy, devaient conduire à une profonde désillusion. C'est alors qu'apparut pour la première fois l'idée de révolution. Non loin de l'Amérique du Sud, l'exemple de Cuba était un défi. Les chrétiens Sud-Américains, très méfiants vis-à-vis d'un marxisme encore très marqué par le stalinisme, cherchaient alors à inventer une « révolution chrétienne ». Ce fut la tentative de Démocratie chrétienne de Edouardo Frei

* *Théologie de la Révolution*, Editions Universitaires, Paris 1970, 304 pages, 39,95 F.

au Chili, en 1964. Ce fut aussi la création de SUDENE (Surintendance pour le développement du Nordeste) au Brésil et, plus radicalement, l'engagement de Camillo Torrès dans les maquis de Colombie. Il est significatif de voir en 1968 la conférence de Medellin remplacer le mot développement par celui de libération et accuser très nettement l'impérialisme. Les textes de Medellin, compromis entre plusieurs tendances, laissent cependant transparaître à l'évidence que le problème de la révolution est un des premiers auxquels la conscience chrétienne de ces pays doit aujourd'hui s'affronter.

Le projet de Comblin est d'évacuer de cette conscience le contexte de peur qui empêche de regarder en face le mot révolution. Ce n'est pas à tort qu'à la conférence de Genève, en 1966, le délégué du patriarcat de Moscou affirmait que le christianisme est révolutionnaire par nature. L'auteur relève dans son livre un certain nombre d'expressions bibliques qui sont au cœur du message chrétien et qui sont toutes porteuses d'un véritable ferment révolutionnaire.

La nouveauté: qu'il s'agisse de la Terre nouvelle, des Cieux nouveaux, ou de l'Homme nouveau qui doit renaître dans le Christ, on ne prendra jamais assez au sérieux l'incidence profonde dans l'histoire, de cette promesse de l'Apocalypse : « Voici que je fais toutes choses nouvelles » (21,5).

La promesse: le chrétien est par nature ouvert sur l'avenir, ce qui l'empêche de considérer le monde comme une totalité close sur elle-même. Il vit d'utopie, c'est-à-dire d'un avenir encore très imprécis qui dynamise toute son action présente et justifie sa remise en cause permanente.

L'espérance: elle est refus d'accepter le présent comme définitif, de retourner au passé. Loin d'être une attente passive, elle est vigilance à épier les signes de l'avenir, allant jusqu'à croire à l'impossible. Et en ce sens on peut dire que le christianisme est incompatible avec des structures stables et sacralisées.

Liberté: qu'il s'agisse de l'Exode, des Prophètes ou du Christ lui-même, on s'aperçoit que toute l'histoire du peuple de Dieu conduit à la réalisation de cette phrase de saint Jean : « La vérité vous rendra libres ». Cette liberté chrétienne ne s'arrête pas à la liberté de choix des Grecs. Elle est liberté de refuser tout ce qui est présent pour choisir ce qui n'est pas encore. Elle n'est pas la liberté purement intérieure du stoïcien : elle est pouvoir de changer la réalité et de faire l'homme.

On peut également parler de l'*Alliance*, par laquelle l'homme a conscience d'être un Peuple et devant laquelle l'individualisme est aliéné; de l'*Esprit* qui est en quelque sorte à la recherche de lui-même par étapes et par bonds à travers toute l'histoire humaine; de la *Conversion*, qui n'est pas seulement intérieure et individuelle, mais changement de toutes les attitudes sociales; de la *Charité*

qui ne peut se réduire à quelque attitude sentimentale mais est avant tout amour de l'homme et donc engagement pour la justice. Pourquoi d'ailleurs ne pas tout résumer dans le message des *Béatitudes* à la suite duquel le chrétien prend le parti des pauvres? Certes l'Eglise est au service de tous, mais le même message conduit le pauvre à la libération et le riche au dépouillement.

Après avoir cherché dans le vocabulaire de la théologie les éléments souvent trop oubliés du ferment chrétien, Joseph Comblin montre comment celui-ci a influencé l'histoire de l'humanité. S'il est vrai que l'Europe est la mère des révolutions et que son histoire est celle des révolutions, c'est en grande partie à cause du christianisme. Ne confondons pas changement de régime ou sédition avec *révolution*: la révolution atteint le fond de l'homme et bouscule l'ordre des choses beaucoup plus qu'une révolution de palais. On est loin, depuis le christianisme, de la stabilité grecque ou romaine. On a l'impression que l'homme, poussé par ce que l'Evangile lui a fait découvrir de sa dignité, est acculé à une sorte de révolution permanente : il ne peut plus s'arrêter aux horizons limités où il aurait tendance à se fixer. A ce propos il est intéressant de lire l'analyse de l'évolution de la conception de la doctrine sociale de l'Eglise. Depuis Léon XIII les chrétiens ont repris goût à l'engagement dans la vie sociale. Ce fut tout d'abord de manière très timide, davantage souvent pour défendre les intérêts de l'Eglise que pour changer la société. Depuis l'*Humanisme intégral* de Maritain les chrétiens ont davantage cherché à s'intéresser à la construction de la société considérée pour elle-même; les efforts des Démocraties chrétiennes ont tenté d'instaurer une sorte de troisième voie entre le capitalisme et le marxisme, en s'appuyant sur les encycliques. On s'est alors aperçu de l'illusion selon laquelle les chrétiens auraient à revendiquer de manière trop jalouse une doctrine sociale vraiment spécifique. Il y aurait danger à confondre le christianisme avec des solutions proposées qui se révèlent rapidement dépassées et toujours réformables. Pourquoi alors ne pas ramener le christianisme à ce qui fait toute sa force; le ferment de renouvellement, de « révolution permanente » dont il est porteur et qui empêche l'homme de s'arrêter en chemin? La violence continuelle du royaume de Dieu entretenue dans l'humanité par la conscience chrétienne garantit à l'homme sa dignité en le poussant à trouver des solutions sans cesse plus adaptées à ses exigences d'amour et de justice.

Ayant parlé de violence, il convient de préciser que l'ouvrage de Joseph Comblin fait une distinction nécessaire entre *révolution* et *violence*: la violence (entendons ici la violence armée) est parfois nécessaire comme cas limite et désespéré, reconnu par la théologie traditionnelle et par le pape Paul VI dans *Populorum progressio*.

La décision de s'y engager relève de la conscience des chrétiens qui se trouvent affrontés à ces situations sans issue et l'on doit respecter leur engagement. On pourrait dire aussi d'une certaine manière que si la révolution débouche si facilement en violence, c'est parce que les chrétiens ont laissé s'échapper le ferment évangélique : il risque alors d'être récupéré dans la haine et non plus enraciné dans l'amour.

Notons encore un passage significatif : celui où Comblin nous parle de la vie du Christ face à la révolution. Du temps du Christ, devant l'injustice de l'occupation romaine, les Pharisiens et les zélotes peuvent se dire révolutionnaires. Les premiers repoussant l'injustice par la mise en place d'un système de protection ou de conservation de la foi, ce qui était une forme de rupture; les seconds par le choix de la révolte armée. Les deux en fait restent conservateurs car ils ne pouvaient pas avoir l'impact profond pour modifier l'ordre romain : tout au plus auraient-ils pu revenir à un ordre antérieur. Le Christ lance les Apôtres dans l'Empire romain; ils y sont en quelque sorte forcés par sa mort sur la croix. Ils n'ont pas d'armes, mais la *constitutio libertatis* qu'ils portent avec eux va semer la révolution. Ils ne s'appuient sur aucun soutien mais se mettent délibérément du côté des pauvres. Les espérances messianiques que le message évangélique soulève, celles d'un royaume de justice et de paix, sont dangereuses à mettre dans la conscience des hommes, et Jésus le savait et le prévoyait.

La lecture du livre de Comblin est passionnante mais il ne faut pas demander à l'auteur plus qu'il n'a voulu dire. On pourrait tirer argument du livre pour justifier telle ou telle action révolutionnaire, alors que le problème des choix concrets ne peut se résoudre avec la naïve ignorance d'une générosité exaltée. On passe trop souvent de l'idée de révolution à celle de violence armée. On néglige alors de prendre en considération les moyens pacifiques qui auraient pu suffire à éliminer telle situation scandaleuse. On entreprend une action sans être assuré que le changement amènera une réelle amélioration... et ne profitera pas à une minorité de bénéficiaires. On évite de calculer le coût humain de telle entreprise qui se solde d'ailleurs par un échec.

Seul, finalement l'amour chrétien permet d'éviter de s'enliser dans la haine, d'être acculé à des solutions trop vite désespérées. Les qualités que saint Paul donne à la charité sont sans doute celles qui permettent à la révolution d'être le plus efficace. Trop de chrétiens aujourd'hui, sous prétexte de justice, privent leur indispensable action de sa source, qui est dans l'amour et non dans la haine.

Saint-Ilan, François Nicolas cssp

LECTURES POUR TEMPS DE (NÉO) COLONISATION

cinq études d'ethnologie

Les éditions Gonthier mettent à notre disposition, en un petit volume maniable, *Cinq études d'ethnologie*¹ de Michel Leiris, publiées entre 1951 et 1968, réunies et introduites ici par ce programme : « Faire admettre que chaque culture a sa valeur et qu'il n'en est aucune dont, sur certains points, une leçon ne puisse être tirée » (p. 6). Parmi les rares Occidentaux qui en sont convaincus, combien l'ont mis en pratique? Les autres croient encore n'avoir que des leçons à donner.

Je me limiterai aux deux études les plus importantes, laissant la parole à M. Leiris, dans l'espoir que, dites par lui, seront écoutées ces vérités impardonnables que j'ai répétées durant vingt ans de vie missionnaire et qui n'ont servi qu'à mettre un terme à celle-ci.

Aujourd'hui encore l'homme de race blanche tient le haut du pavé... Sa position privilégiée – dont une perspective historique trop courte l'empêche de voir non seulement combien elle est récente mais ce qu'elle peut avoir de transitoire – lui apparaît comme le signe d'une prédestination² à créer des valeurs que les hommes appartenant à d'autres races et pourvus d'autres cultures seraient capables tout au plus de recevoir passivement... Il s'imagine être le seul à pouvoir se targuer d'avoir reçu

une mission civilisatrice à remplir (pp. 10, 11).

C'est d'un point de vue strictement pragmatique (c'est-à-dire en fonction de l'efficacité de ses recettes) qu'on peut apprécier la valeur d'une science et la distinguer d'une magie (p. 71).

La culture est étroitement liée à l'avenir aussi bien qu'à l'histoire passée du groupe, puisqu'elle apparaît d'un côté comme le produit de ses expériences et que d'un autre côté elle offre à chaque génération montante une base pour le futur... Un tel ensemble ne peut par conséquent jamais se présenter comme défini une fois pour toutes mais est constamment sujet à des modifications (pp. 39, 40).

Ce qui est dit de la culture dans l'étude intitulée *Race et civilisation*, où le social est justement distingué du biologique, était ce jugement de la seconde étude, *l'Ethnographie devant le colonialisme*: « Dès l'instant que toute culture apparaît comme en perpétuel devenir... la volonté de conserver les particularismes culturels d'une société colonisée... signifie pratiquement que c'est à la vie même d'une culture qu'on cherche à s'opposer » (p. 92), comme conservation s'oppose à vie – ce dont ne se rendent pas compte les bricoleurs en adaptation liturgique ou les amateurs de folklore exotique.

Il en est aussi qui, portés à regarder comme heureux un peuple qui les

rend heureux quand ils les regardent (cf. p. 95), appellent « authentique » le « brave type de la brousse » et l'opposent à l' « évolué », plus difficile à administrer (et à réduire) au civil et au religieux, et se croient aimés de ceux qui ne leur résistent pas, apparemment. Ne peut-on penser que « les plus intéressants du point de vue humain seraient plutôt ces 'évolués' dont les yeux s'ouvrent sur les choses d'une manière nouvelle... Chez ces hommes on a chance de saisir certains caractères dont on peut se demander si leur présence persistante n'indiquerait pas qu'ils correspondent à ce qu'il y avait de plus profond, de plus inhérent à la personne dans sa culture..., des traits qui constitueraient précisément la façon particulière qu'on y a d'être un homme... ce qu'on serait en droit de regarder comme faisant l'originalité même de ce peuple » (pp. 103-105). C'est en ce sens que j'ai parlé de Jörai « évolués » comme étant « les plus jörai ».

« Nous qui faisons métier de comprendre les sociétés colonisées aux-

quelles nous sommes attachés... nous devons être constamment en posture de défenseurs de ces sociétés et de leurs aspirations, même si de telles aspirations heurtent des intérêts donnés pour nationaux et sont objet de scandale » (p. 88). Ce devoir de l'ethnographe n'en serait-il pas un aussi du missionnaire, dont la position a, qu'il le veuille ou non, une dimension politique et dont, dans certaines circonstances aujourd'hui, le silence ne pourrait être interprété (pas toujours à tort) que comme complicité avec les tenants d'un Ordre qui ne reconnaît pas l'originalité culturelle? Mais, leur nation d'origine n'étant plus officiellement colonisatrice, l'ethnographe et le missionnaire, dans les régions où ils peuvent encore se rendre, risquent l'expulsion s'ils refusent la complicité et sont réduits à défendre chez eux ces aspirations.

le prochain et le lointain

De la relation entre l'acculturation et l'originalité d'un peuple Roger Bastide est un spécialiste. Dans un ouvrage intitulé *Le prochain et le lointain*³ il vient de réunir des articles et des inédits qui s'inscrivent dans la perspective de la lutte contre le racisme. Car, note-t-il encore dans son introduction, c'est du succès de cette bataille que tout le reste dépend : la paix du monde⁴, le développement économique et social des populations dites

1 / Paris 1969, 153 pages.

2 / Pour la critique de cette idéologie, plus vétérotestamentaire que chrétienne, cf. infra encore, chez Bastide et Multatuli.

3 / Editions Cujas, Paris 1970, 301 pages.

4 / La guerre qui détruit l'Indochine est plus profondément une lutte de races qu'une lutte d'idéologies politiques; la politique américaine est raciste en visant à faire se tuer les Indochinois entre eux; quant aux Sud-Vietnamiens, ils s'en prennent aux Kmers, Lao, minorité ethnique, comme aux Cham de jadis, réalisant une nouvelle étape de leur expansion pan-sinisée.

sous-développées, car sans cela ce développement se fera dans la ligne du néo-colonialisme ou de l'impérialisme... (p. 10). Je laisse R. Bastide s'expliquer sur ce sujet où j'ai été particulièrement contredit, sans compter qu'il est mal vu de dénoncer l'inféodation politique que comporte la collaboration économique avec des occupants étrangers et le colonialisme de ceux qui prétendent modifier un peuple à leur idée.

Sans vouloir faire ici la critique de la notion de développement... nous devons remarquer que nous retournons aujourd'hui à une étape analogue à celle qui a marqué le début de la colonisation et que la science, servante des besoins de la société (capitaliste ou communiste) revient aux anciennes doctrines : aux Etats-Unis comme en Russie, l'évolution réapparaît, bouscule les thèses du relativisme culturel, qui risqueraient fort de gêner la volonté de planification des ressources du monde et de la productivité accélérée, et remet en honneur l'idée d'un progrès orienté selon nos valeurs occidentales » (p. 281). « Nous sommes des missionnaires ; nous voulons toujours apporter à tous les peuples notre civilisation... (p. 21).

Certes il y a, au sein des peuples « sous-développés » (selon nos critères, d'ailleurs purement pragmatistes, voire scientistes), des éléments de critique du traditionnel et la naissance de nouveaux besoins qui peuvent favo-

riser (et justifier à nos yeux) une acculturation occidentaliste. Le fond du problème me semble alors être ici : si la culture est vivante, elle reste elle-même tout en le devenant, par assimilation de tout ce qu'elle retient. Ce n'est pas d'aujourd'hui que datent les contacts entre hommes appartenant à des cultures différentes, ils sont seulement plus généralisés et précipités ; mais, bien autrement qu'autrefois, il leur faut résister aux pressions inqualifiables et multiformes pour imposer un type unique de développement, le primat d'une civilisation matérialiste qui se croit et se veut valeur nouvelle et universelle.

Qui entreprend d'analyser des phénomènes d'acculturation ne peut se dispenser de lire ce que R. Bastide décrit si clairement dans sa seconde partie : La rencontre des civilisations. Il distingue l'acculturation matérielle (diffusion d'un trait culturel, changement d'un rituel, propagation d'un mythe) et l'acculturation formelle (de l'intelligence et de la volonté), dont il donne en exemple la « négritude » comme acceptation de l'image que l'Occident se fait de l'Afrique, mais marquée d'un signe positif ; cette acculturation formelle peut s'effectuer de façon non homogène, au point que « des pans entiers de l'esprit pourraient être organisés selon des formes de pensée africaine tandis que d'autres offriraient des structures de pensée occidentale » (pp. 146, 147). Dans ce

contexte d'acculturation se situent synchrétismes, vodou, messianismes, auxquels Bastide est attentif avec sympathie.

Un chapitre envisage les rapports entre religion et développement et, une fois de plus, est rappelé que l'homme ne peut se penser sans sa culture. « Les indigènes qui ne connaissent pas d'autre type de vie sociale que le type communautaire, pensent mieux la solution chrétienne à donner à leurs problèmes que les missionnaires européens, sortis de civilisations individualistes » (p. 278). Cela pourrait sembler justifier la conversion par village entier plutôt que par individus, mais seulement si elle était reprise chrétienne d'une structure traditionnelle et non mesure d'autorité et solution de facilité du convertisseur plaquant des marques chrétiennes sur un système inchangé; encore faut-il distinguer la conversion proprement dite, qui ne peut être que personnelle (tout en étant prise dans un réseau de relations sociales), et des questions de style, notamment, qui doivent trouver des solutions communautaires, originales et non dans l'application de modèles étrangers.

Dans ce riche recueil nous trouvons encore une excellente analyse de l'attitude calviniste devant les païens, notamment dans le cas de l'Afrique du Sud, mais l'étendue de son racisme latent dépasse ce cas et donne à penser.

Les païens n'ont pu séparer le sacré du non-sacré, signe de la corruption de leur intelligence; de plus, le but de la vertu n'étant pas l'acte vertueux mais l'honneur divin, les païens même doués de qualités morales, sont voués à la mort éternelle. « Le double échec de l'activité missionnaire (le 'sauvage' restait volontairement accroché à ses 'superstitions') et de l'activité économique (alors que le colon européen progressait et s'enrichissait, le 'sauvage' semblait voué à un perpétuel état de sous-développement) était bien de nature, dans la mesure où le succès mondain était le critère visible de l'élection, à nourrir l'orgueil et à faire naître le racisme » (p. 96) – d'où la ségrégation pratiquée par le peuple élu, élu puisque riche.

Pour le païen le travail n'est pas une valeur. « L'éthique du puritanisme, en se heurtant à l'éthique de la fête, donnait aux colons le sentiment qu'ils faisaient partie du petit monde des Elus » et que les païens étaient condamnés à « devenir les serveurs des Blancs » (p. 97).

Les Anglais remplaçant les Hollandais, l'évangélisation ne sera plus familiale mais entre les mains de « missions » organisées par la métropole, qui détruiront les relations affectives « pour faire de l'amour chrétien l'objet d'institutions spécialisées » (p. 109). Tout cela pourrait être lourd de leçons pour la Mission de demain.

max havelaar

L'admirable roman ⁵ (qui est aussi auto-biographie) de Multatuli, dénonçait, il y a plus de cent ans (une traduction récente le met à notre portée), le puritanisme colonialiste aux Indes néerlandaises et visait à donner mauvaise conscience aux métropolitains. Étonnamment actuel, quand il se trouve encore un « peuple élu » (puisqu'il a réussi) qui se croit la mission de réduire les « sauvages » à son service.

Le roman, de facture très moderne, oppose en un éloquent contre-point le courtier en café d'Amsterdam, type aussi vrai qu'odieux, et l'administrateur colonial à Java – l'auteur, qui eut sa carrière brisée pour n'avoir pas fait « comme les autres ».

Le courtier rapporte un prêche : « Telle était la magnifique vocation d'Israël (il parlait de l'extermination des habitants de Chanaan) et telle est la vocation des Pays-Bas... Elus pour sauver ceux qui peuvent être sauvés » (pp. 146-149). Le pasteur « a prouvé que Dieu arrange tout en sorte que l'orthodoxie mène à la fortune... Les Javanais ne sont-ils pas pauvres? Ce sont des païens. Plus les Hollandais s'occupent des Javanais, plus ils en ramèneront des richesses et plus grande deviendra la misère là-bas. Telle est la volonté de Dieu... N'est-ce pas manifestement le doigt de Dieu qui fait

travailler le mécréant au profit du juste? » (pp. 257, 258). « Faire travailler les Javanais, voilà ma devise... Pouvons-nous refuser aux Javanais le labeur dont leur âme a grand besoin? » (p. 151).

Pendant que le courtier en café compte ses profits, dans la sécurité et l'honorabilité, le jeune administrateur-adjoint note : « Un jour, des étrangers vinrent de l'Ouest et s'emparèrent du pays. Afin de tirer profit de la fertilité du sol, ils obligèrent l'habitant à consacrer une partie de son temps à la culture d'autres produits qui rapporteraient de plus gros bénéfices sur les marchés européens... Le gouvernement le force à cultiver sur ces terres ce qui lui plaît » (p. 79). Si le sol ne se prête pas à la culture du café, estime le courtier, il faut « changer la nature de ce sol (le Javanais n'a rien d'autre à faire, en somme) » (p. 144). Havelaar « se demandait pourquoi le gouvernement laissait subsister des règlements capables d'inciter un fonctionnaire à châtier des délits plus ou moins excusables d'une façon disproportionnée à leur importance » (p. 216) – c'était pour avoir de la main-d'œuvre gratuite; non, ce n'est pas exagéré, je l'ai vu en Indochine. « Le mécontentement longtemps réprimé (on le réprimait pour pouvoir le nier par la suite) ne finira-t-il pas par se transformer en colère? » (p. 222) – prophétique, quatre-vingt-dix ans avant l'indépendance. « Il n'y a pas un mot de

vrai dans ces contes sur le mécontentement de la population, nie le courtier... Mais (et cela prouve à quel point on nous aimait là-bas) les indigènes faisaient le travail pour rien » (pp. 296, 297). L'Occidental se croit aimable, aujourd'hui encore, et n'en a-t-il pas le droit s'il est élu?

Havelaar écrit l'apologue de Saidjah, à qui le chef de district prit ses buffles l'un après l'autre. « Pourquoi leur faut-il des buffles, à ces noirs? Je n'en ai jamais eu un, moi » (p. 254), réagit le courtier à la lecture du manuscrit, dont il détournera les droits à son profit – ce qui est arrivé effectivement à l'auteur.

L'écrivain prévoit le blasement du lecteur, « mais j'avais même compté sur un pleur » (p. 142). Tigre, Européen, lecteur... J'ai mis mon cœur et mon âme dans ces pages... Je vous ai jeté cela en pâture, vous l'avez acheté pour quelques sous... Et vous dites : Hm! C'est Multatuli qui écrit cela, mais je ne mets plus de guillemets.

Non, Multatuli n'a pas exagéré et, si mon jugement est contesté, qu'on apprenne ce qu'en pense le Javanais lui-même – meilleur critère qui soit – et mieux une jeune Javanaise des années 1900, Kartini « mère qui éclaire nos cœurs » (*Ibu kita Kartini penjuluh*

budi) comme le chante un hymne indonésien, qui lutta pour la libération de la femme.

« J'aime énormément Multatuli... Il y a des résidents auprès desquels le *Slijmering* de Max Havelaar est encore un saint... Le père de notre assistant-résident est un ami de Multatuli et nous entendons ainsi différents détails sur la vie de ce génie... Vous semblez croire que nous trouvons le monde européen un idéal...⁶ »

1887, Multatuli, pseudonyme de Ed. Douwes Dekker, meurt de misère. 1904, Kartini, qui a aussi « beaucoup souffert » pour la cause (cf. *op. cit.*, p. 114), meurt à 25 ans. 1971, le tiers monde de ceux qui ne se rallient pas (encore) au conformisme capitaliste ou socialiste est, plus que jamais menacé de disparaître parce que les autres entendent l'intégrer économico-culturellement à leur propre monde.

Ceux qui préjugent de la perfection de l'ensemble qui leur est propre et qui consiste en culture occidentale + civilisation technique + peau claire + « élite » sociale – tout cela en formant une classe – estiment qu'ils « ont de la classe » et que les autres n'ont qu'à faire ce qu'ils leur disent; ils fourrent dans le même « tiers sac » l'infinie variété des cultures et des spiritualités étrangères à leurs deux mondes – en fait, deux aspects bien voisins et aussi pragmatistes. Toute

5 / Editions Universitaires, Paris 1968, 325 pages.
6 / Lettres de Raden Adjeng Kartini, Mouton, Paris-La Haye 1960, pp. 49; 63; 136.

idéologie de développement de l'autre, née dans ce contexte excluant la relativité des cultures, même si on fait profession de non-racisme, peut-elle être autre chose qu'un impérialisme menaçant pour les autres cultures et pour la vie spirituelle de toute l'humanité? Sans compter le ridicule, quand

tant de secteurs de la vie sociale sont sous-développés chez soi-même.

« Comment peux-tu dire à ton frère : attends que j'enlève la paille qui est dans ton œil! Toi qui ne vois pas la poutre qui est dans le tien? » (Luc 6,42).

Jacques Dournes

LES PÈRES BLANCS QUITTENT LE MOZAMBIQUE

document

Nous publions ici le texte intégral de la lettre envoyée le 15 mai 1971 par le conseil général des Pères Blancs à tous les membres de la société. Cette lettre fait part de la décision prise de retirer du Mozambique les 38 missionnaires Pères Blancs, de nationalités diverses, qui y travaillaient jusqu'à maintenant dans les diocèses de Beira et de Tete. Ce document parle par lui-même et nous aurons l'occasion de revenir dans la revue sur sa signification. Mais dès aujourd'hui nous nous réjouissons que ce geste ait été posé.

La rédaction

Chers confrères,

Le conseil général voudrait vous faire part d'une grave décision qu'il a été amené à prendre : après plusieurs mois de réflexions, de prières, de contacts multiples avec les parties intéressées, nous avons décidé de retirer les Pères Blancs du Mozambique. Et nous pensons qu'il est de notre devoir de vous dire clairement les raisons d'une telle décision.

Il est d'abord clair que cette mesure n'a pas été dictée par la question du manque de personnel. Nous avons, depuis le chapitre, nommé chaque année des jeunes pères pour le Mozambique, et nous étions prêts à le faire cette année encore. Elle n'a pas été prise, non plus, pour des raisons extérieures ou d'ordre matériel : la sécurité

de nos confrères n'y est pas menacée. Les conditions de vie n'y sont pas mauvaises. Vous savez d'ailleurs que ce genre de motifs ne nous ferait jamais quitter une mission. Nulle part ailleurs les missionnaires n'ont joui d'un statut aussi privilégié. Nulle part ailleurs ils n'ont bénéficié d'une aide matérielle aussi directe et aussi substantielle de la part d'un gouvernement. Et les autorités de Lisbonne n'ont jamais donné à entendre qu'elles ne désiraient plus la présence des Pères Blancs au Mozambique.

Ce sont des raisons beaucoup plus graves qui sont à l'origine de cette décision : d'une part, l'ambiguïté fondamentale d'une situation où notre présence finit par être un contre-témoignage. D'autre part, la sincérité d'une mission qui se refuse, en Afrique, à avoir deux visages contradictoires.

La situation des Pères Blancs, au Mozambique, est en effet de plus en plus marquée d'une grave ambiguïté. Envoyés pour témoigner de l'Évangile et rendre l'Église présente comme signe et moyen de salut, les missionnaires constatent que la confusion entre l'Église et l'État, entretenue par la pratique constante des autorités religieuses, dessert profondément la présentation du message évangélique et du vrai visage de l'Église.

C'est malheureusement un fait que dans beaucoup de domaines l'Église est asser-

vie. Si théoriquement elle jouit de la liberté d'action, pratiquement la prédication de certains aspects de l'Évangile est constamment entravée. Il n'entre pas dans nos intentions de présenter ici un dossier ou de discuter de points particuliers; qu'il nous suffise de souligner que trop souvent certains actes du ministère apostolique, ceux surtout qui viseraient à promouvoir une vraie justice sociale, sont considérés comme des activités subversives, et qu'ils sont, pour certains militants chrétiens plus en contact avec la mission, l'occasion de vexations pénibles, voire même d'incarcérations ou de mauvais traitements.

Nous avons souhaité, demandé, et longtemps attendu une prise de position nette de la part de la Hiérarchie, pour dissiper ces ambiguïtés face aux injustices et aux brutalités policières. Devant un silence que nous ne comprenons pas, nous pensons en conscience que nous n'avons pas le droit de passer pour les complices d'un soutien officiel que les évêques semblent ainsi apporter à un régime, qui se sert adroitement de l'Église pour consolider et perpétuer en Afrique une situation anachronique et, à la longue, sans issue. Privés des moyens de mettre, sur place, les choses au point, notre présence ne fait qu'engendrer une regrettable confusion dans l'esprit des populations. Une Église du silence, une Église baillonnée peut rester un signe valable dans un régime où l'on persécute officiellement l'Église. Elle devient un contre-témoignage dans

un pays qui, se disant ouvertement catholique est protecteur de l'Église, se sert en fin de compte de l'Église pour des buts qui n'ont rien à voir avec l'Évangile de Jésus Christ. Nous pensons qu'il y a des situations où, comme saint Paul, il nous faut «répudier les silences de la honte, ne nous conduisant pas avec astuce et ne falsifiant pas la parole de Dieu» (2 Cor. 4,2).

Une autre raison qui a motivé cette décision, c'est une question de sincérité.

Lorsque les pays d'Afrique sont devenus indépendants, ce n'est pas par opportunisme ecclésial que nous avons envisagé sincèrement ce changement de situation, mais bien par suite d'une conviction profonde. Suivant les consignes très claires du cardinal Lavignerie, nous nous sommes efforcés non seulement de témoigner de l'Évangile, mais aussi de construire, dans toute la mesure du possible, des églises locales dans le but de les voir un jour se suffire à elles-mêmes. Pour nous, l'africanisation nous paraît devoir être le climat normal de toute action missionnaire dans l'Afrique d'aujourd'hui.

C'est pourquoi il nous paraît difficile d'être sincères en ayant deux façons opposées d'envisager les choses : une au Mozambique, une autre dans tout le reste de l'Afrique. Il nous paraît difficilement compatible d'être maliens avec les Maliens, congolais avec les Congolais, tanzaniens avec les Tanza-

niens... et tout d'un coup d'être portugais avec les Mozambiquais...! C'est une question d'honnêteté apostolique qui concerne notre Société tout entière. Vous, les confrères, qui travaillez dans les autres pays d'Afrique, ne vous paraît-il pas naturel que cette sincérité nous interdise de porter là un masque, en cautionnant par une présence complice, parce que réduite au silence, cette situation fausse qui est, aujourd'hui plus que jamais en Afrique, un contre-témoignage?

Vous comprenez bien qu'une telle décision n'a pas été facile à prendre. Elle l'a été après mûre réflexion, et après consultation de tous les confrères du Mozambique. Si les graves raisons que nous avons signalées plus haut nous ont fait décider le départ des Pères Blancs, nous sommes bien conscients que d'autres raisons pouvaient nous inciter à rester : en particulier le bien pastoral momentané des populations que nous aidons par notre présence, et que nous servions par notre ministère. Si nous avons le ferme espoir que ces populations ne resteront pas sans prêtres, et si nous avons la conviction que notre décision sera à la longue profitable au peuple de Dieu de ces régions, nous voulons dire clairement que cette prise de position ne peut pas être regardée comme un quelconque reproche pour les sociétés missionnaires qui y conti-

nueront leur ministère pour des raisons qu'elles peuvent estimer légitimes. Nous les avons d'ailleurs régulièrement informées avant de prendre notre décision.

Nous avons bien conscience aussi du douloureux sacrifice que nous demandons à nos confrères du Mozambique. Ce n'est pas sans déchirement qu'ils quitteront ces populations qu'ils aimaient, ce pays où ils avaient donné le meilleur d'eux-mêmes. La plupart d'entre eux recevront une nomination pour d'autres pays d'Afrique. Nous n'avons pas besoin de vous recommander de les accueillir avec charité, car nous sommes sûrs que vous le ferez, et que vous saurez les aider fraternellement à prendre leur place dans les diocèses où ils auront le courage de recommencer.

Prions pour tous les habitants de Mozambique, en espérant qu'un jour, que nous désirons proche, nous puissions de nouveau y servir une Eglise redevenue un signe indiscutable de salut et de justice pour tout homme.

Bien fraternellement dans le Christ.
Rome, le 15 mai 1971, Theo van Asten sup. gen., Robert Chaput as. gen., Waly Neven as. gen., Wilhelm Grosskortenhaus as. gen., Joseph Perrier as. gen.

les orientations de la revue l'esprit de communion

courrier de la revue

– Le courrier que nous publions dans ce cahier ne se rapporte pas seulement au numéro sur l'esprit de communion qui paraissait l'année dernière à pareille époque, mais porte aussi sur les orientations de *Spiritus* et sur l'écho et la résonance qu'elles trouvent parmi les lecteurs de la revue. Ne formons-nous pas tous ensemble une sorte de communauté de lecteurs? C'est ce que soulignait tout récemment un correspondant en nous écrivant brièvement : « Soyez assuré que je prie pour votre équipe et pour la communauté des lecteurs qui se crée à partir des échanges spirituels que propose la revue *Spiritus* » (A. Careil omi, Cameroun). Voici pour commencer quelques appréciations en vrac sur le travail de *Spiritus*. Ce n'est pas manquer à la modestie de notre part que de les publier, car elles s'adressent tout autant aux rédacteurs qui acceptent de collaborer à la revue qu'à vous tous qui répondez aux enquêtes, comme c'est encore le cas pour le présent cahier.

Je vous envoie mes encouragements et mes remerciements pour le travail précieux que vous faites (François Grossin, Nouvelles-Hébrides, 26.6.70). *Je viens de recevoir le dernier numéro de Spiritus et je vais me régaler comme chaque fois. Il me faut presque deux ou trois semaines pour le lire, parce que je prends le temps pour le digérer... C'est pour moi la seule revue qui me permette par sa lecture de faire une méditation positive chaque matin* (Bernard Guirauden, Dijon, 23.1.71). *Avec mes remerciements pour tout ce que vous faites, mes vœux pour que les missionnaires aient le désir de réfléchir leur action à partir des pistes solides que vous proposez!* (S. Assumpta, Argenteuil, 15.4.70). *Spiritus, le meilleur périodique sur les questions missionnaires!* (Cornelius Vermunt, Tanzanie, 17.12.70). *Permettez-moi de vous féliciter de la haute qualité de votre revue* (Walter

Becard ofm, Canada). *Nous vous remercions pour le grand intérêt de votre revue et vous assurons de notre prière reconnaissante* (Le Carmel de Caen). *Continuez! Spiritus est un véritable organe de réflexion missionnaire* (Dominique Pougan, Congo-Brazzaville, 1.1.71). *A voir les papiers que vous diffusez, vous vous donnez pas mal de peine, pour « vitaliser » Spiritus. J'apprécie beaucoup cet effort. Je vous souhaite de réussir et d'être des serviteurs efficaces de l'effort missionnaire de l'Eglise* (Jean-Paul Eschlimann, Côte-d'Ivoire, 16.12.70). *Je souhaite que la revue continue à aider de nombreux missionnaires et que les abonnements augmentent* (Annick Uzel, Guadeloupe, 10.3.71). *Je forme des vœux pour que Spiritus soit toujours un meilleur instrument au service de la vocation missionnaire et que le Seigneur comble votre attente et votre espérance* (Anita Dizier, Yaoundé, 14.1.71). *C'est de mon pays retrouvé que j'ai le plaisir d'adresser à toute l'équipe de Spiritus mes vœux très fraternels de bonne et sainte année. Je la souhaite féconde pour la réflexion dans la spiritualité missionnaire. Ce que vous en communiquerez aidera notre propre cheminement sous la mouvance de l'Esprit saint. J'espère que les numéros ne se feront pas trop attendre...* (Marie Jacques Burr, Côte-d'Ivoire, 15.1.71).

174 / France : Philippe Ledoux osb. *L'arrivée de la revue Spiritus à Wisques est toujours un jour heureux. Votre publication soignée, riche, personnelle, collant au réel, contribue efficacement à équilibrer ma vie religieuse contemplative. Nos frères d'Algérie tiennent à l'avoir près d'eux comme un instrument de travail indispensable. Mon cousin père blanc en Haute-Volta a été lui-même heureux de la découvrir et il s'en sert pour sa réflexion et sa vie en brousse* (20.2.71).

175 / Paris : Paul Grillou pb. *Il me semble que Spiritus atteint de plus en plus son but par des articles de valeur : spiritualité missionnaire biblique, étude de la Mission sous ses différents aspects, enquêtes de valeur... Continuez avec courage!* (21.2.71).

176 / Paris : Xavier Boinot pb. *Spiritus a publié ces derniers temps un certain nombre d'études de valeur, très intéressantes. J'espère que cet apport a été apprécié des missionnaires auxquels il s'adresse. Pour notre part, nous en avons été très heureux* (27.3.71).

- Le numéro 41 de *Spiritus*, L'esprit de communion, traitait pour une grande part de la vie communautaire. Le prochain cahier à paraître en août-septembre de cette année lui fera pendant, en publiant l'essentiel des réponses que nous avons reçues à l'enquête lancée dans ce cahier. Dès aujourd'hui nous publions une lettre occasionnée par ce numéro :

177 / Dahomey : Yvon Crusson sma. *Le numéro 41 m'a intéressé, surtout l'article de Dominique Nothomb* Nous sommes tous frères. Les attitudes décrites sont très réelles et il faut souvent se défendre contre certains réflexes trop critiques. Quant au questionnaire sur la communauté, je compte bien y répondre, car cela m'obligera à réfléchir aux articles de *Spiritus*. Dans le diocèse de Cotonou, il n'y a plus aucune équipe mixte (européens-africains) sauf au séminaire. Il y a eu un grand effort il y a quelques années, mais les heurts de la cohabitation l'ont fait échouer. Il y a plutôt actuellement une recherche au niveau du secteur, par exemple le doyenné, pour travailler ensemble au niveau de la pastorale, mais c'est assez limité... Au bout d'un an au Dahomey, j'ai l'impression pour ma part d'être arrivé hier, tellement je me sens encore extérieur à la mentalité des gens. Un séjour de deux mois en paroisse m'a permis de rencontrer beaucoup de gens, ce qui me manque au séminaire, et ainsi de découvrir peu à peu ce que vivent et pensent les gens. Mais depuis la mi-septembre je suis de nouveau au séminaire et la situation n'est pas brillante: pas de première année ni de sixième année, 28 séminaristes pour les 4 années restantes. Il y avait une seule rentrée pour tout le Dahomey. Au Togo ils étaient plus nombreux, mais la moitié a été envoyée à Rome ! (13.10.70).

- Dans la lettre suivante, un correspondant nous propose quelques réflexions sur la vie et le travail missionnaires. Nous la publions à titre de témoignage.

178 / Congo-Kinshasa : Alain Van der Beken sj. *Voici une simple lettre amicale d'un fidèle lecteur de Spiritus qui travaille en milieu rural et coutumier. Tout d'abord je tiens à vous remercier pour l'enrichissement que m'apporte la revue et c'est précisément sa qualité de proximité de notre vie qui m'encourage à écrire ces quelques lignes.*

Décrire ma situation ici serait difficile. Je me limite à quelques traits. En ce qui concerne le personnel sacerdotal, nous sommes dans le diocèse de Popokabaka environ 60 prêtres étrangers, 6 abbés congolais dont 2 sont aux études et 10 séminaristes. C'est tout. La région est pauvre sans grandes ressources, quasi sans infrastructures et les distances grandes. Parmi la population, il y a un exode rural vers Kinshasa et une emprise encore forte des coutumes. L'accueil de la population est très chaleureux, mais cela n'empêche pas une pénétration laborieuse du fait de la difficulté de la langue. Je vous donne quelques chiffres de mon recensement: il y a 67,7% de non-baptisés, ce qui est énorme vu le passé, et ce chiffre pourrait être augmenté par les baptisés repaganisés ou baptisés à bon marché. 49 villages sur 62 ont une majorité de non-baptisés, il y a peu de choix pour trouver des collaborateurs ou des communautés pré-existantes.

Je vous propose quelques réflexions à présent concernant la définition de notre spécificité (car c'est un impératif de la Mission aujourd'hui) dans un contexte de développement. Pour la clarté de l'exposé, j'opposerai deux méthodes complémentaires de développement: celle du « technicien » et celle de « l'ouvrier évangélique ». Le technicien s'engagera le plus souvent pour un terme limité, moyennant une rétribution financière, œuvrant pour la plupart du temps en milieu européenisé, urbain, confortable, traitant les affaires dans sa langue maternelle, avec l'économie comme critère principal et une efficacité ou rentabilité calculable comme condition, travaillant plus à la place des gens qu'« avec » eux. L'ouvrier évangélique s'engagera en principe pour toute la vie, se contentant du nécessaire pour son entretien, dans un esprit de gratuité, œuvrant en milieu rural, coutumier, et se contentant d'un minimum de confort, s'efforçant d'apprendre la langue indigène, avec l'humanisation comme critère primordial et une efficacité inhérente à tout travail évangélique, c'est-à-dire une efficacité paradoxale selon laquelle toute fécondité n'est que le fruit du « pourrissement du grain de blé », avec souvent une impression de sur place...

En théorie, tout le monde est d'accord avec le caractère de l'efficacité selon l'Évangile, mais en réalité le « sur place » ou le « pourrissement » est pour beaucoup invivable, de sorte

que la Mission est souvent estimée en langage « trompeur de statistiques ». Il est difficile d'accepter cette loi de la condition évangélique d'être humainement inefficace. Pourquoi est-ce que j'écris ces vérités de La Palisse? Parce qu'en milieu missionnaire (mais aussi à travers les revues), j'ai l'impression de ne trouver que des jugements quantitatifs... (8.12.70).

– La lettre que nous publions ci-dessous fait suite au courrier 41 de *Spiritus*, sur *Femme et Mission*.

179 / Afrique : B.D., religieuse. Depuis cette année, un abonnement à *Spiritus* circule en plusieurs communautés. Le n. 41 du second trimestre 1970 nous arrive ces jours-ci chez nous. La réponse de la rédaction à la lettre n. 158 (courrier de la revue, p. 227) sollicite notre concours à la « prise de conscience du rôle de la femme dans l'Eglise et le monde ». Nous y comptons, insiste-t-elle. Je ne puis me dérober à ce qui me paraît inviter du Seigneur à travers ces lignes. Aussi vous livrerai-je brièvement la nostalgie sacerdotale qui ne cesse d'accompagner ma vocation depuis ses origines.

A 15 ans, la lecture consécutive des quatre évangiles et des Actes me donne le vif désir d'être prêtre pour, comme les Apôtres, passer ma vie à prêcher à tous le Christ; je déplore de ne pas être garçon pour m'y livrer. J'envie les prêtres célébrant la Messe. Au cours des mois suivants, je recherche ce qui traite du sacerdoce, de l'ordre: – consultant un livre d'instruction religieuse, la condition de sexe exigée pour la validité, me laisse sur un regret. – Le sermon d'un nouvel ordonné sur le sujet attise mon envie et mon regret. Impuissante devant l'impasse, je laisse dormir la question. – A 17 ans une retraite fait à nouveau surgir l'idée de me donner à l'extension du Royaume. Etant fille, je ne vois d'autre possibilité de réalisation que dans la vie missionnaire. Au bout d'un certain temps, je finis par décider cette orientation. Dans les années qui suivent, ma nostalgie du sacerdoce demeure, comme le montrent les faits qui me reviennent en mémoire: – A 18 ans, « vous avez de la chance d'être prêtre », dis-je à un abbé. Pourquoi pas les femmes? Et lui d'en situer la cause en Eve introductrice du péché dans le monde. Déception. – A 21 ans alors qu'en famille la conversation roulait sur le manque de prêtres, je suggère cette vocation à l'un de

mes frères ajoutant: « si j'étais garçon, je le deviendrais ». – A 22 ans, exprimant mon désir à un aumônier, il répond: « Vous n'êtes pas la première à me le dire. C'est sûrement un signe de l'Esprit saint ». J'en suis agréablement surprise. – La même année voyant les ordinands se diriger vers la cathédrale, je les trouve chanceux et les envie. – A cette époque et durant la formation religieuse, je prie Dieu d'appeler à ma place un garçon au sacerdoce. (Peut-être est-ce mon frère qu'il a choisi.) – Professe depuis 14 ans, le désir d'être prêtre ne m'a jamais quittée. C'est une nostalgie inscrite en filigrane au long des années et devenant à certaines heures souffrance d'une aspiration non réalisée, d'une poussée intérieure qui n'aboutit pas. Ma grande envie est de faire rencontrer Jésus Christ, lui qui veut rassembler tous les hommes en son Esprit. « Pais mes brebis », me dit-il: c'est une nécessité de mon être; c'est en moi la condition sine qua non de l'amour. Alourdie de tout le poids de mon péché, j'essaie, dans mon cœur, de vivre en prêtre. Vous dites que « beaucoup de théologiens considèrent que les obstacles (à l'ordination sacerdotale des femmes) n'existent pas du point de vue biblique ou théologique ou qu'il est possible de les surmonter » et que la difficulté est d'ordre psychologique. Dans ce cas, je me demande si « ma vocation » (qui, en raison de sa persistance lancinante, me semble être fruit de l'Esprit en moi) ne serait pas une question posée à l'Eglise. Je me limite dans ce croquis existentiel qui livre la racine du problème, dans la conscience de ne constituer qu'un échantillon parmi les femmes catholiques et dans le but de servir, peut-être, la marche de l'Eglise et l'avancée du Royaume.

– En terminant ce courrier de la revue, nous remercions ceux et celles qui ont apporté ici leur témoignage de soutien pour notre travail ou nous ont fait part de leur réflexion sur l'un ou l'autre point de la vie de la Mission. C'est l'objet de ces pages qui vous sont très largement ouvertes. N'hésitez pas à nous écrire, y compris bien sûr pour critiquer une position, apporter un complément ou une nuance. Nous comptons sur vous et cet appel s'adresse particulièrement à tous les muets qui n'ont jamais parlé.

La Direction

notes bibliographiques

Une spiritualité missionnaire, le bienheureux Jean-Martin Moye
par Jean Guennou

Le P. Guennou, archiviste aux Missions étrangères de Paris, nous a donné, il y a quelques années, une édition très appréciée du manuscrit de Claudine Moine, *La couturière mystique de Paris*. Aussi c'est avec une curiosité bien légitime que l'on aborde son petit ouvrage sur le bienheureux Martin Moye qui fut présenté comme thèse de doctorat en théologie à l'Institut catholique de Paris. Dès les premières pages l'on sent la griffe du maître et c'est avec un intérêt qui ne faiblit jamais, qu'on lit ce nouveau livre.

Nous ne nous aventurons sans doute pas en pensant que pour l'ensemble des lecteurs de notre revue le bienheureux Moye est un inconnu. Il se place cependant dans la lignée des grands spirituels de l'Ecole française, mais comme un fruit d'arrière-saison à la saveur bien particulière. Son action ne se situe pas dans le milieu religieux parisien, ni à la grande époque classique, mais en cette deuxième moitié du XVIII^e siècle qui passe pour une époque de décadence religieuse en France. Les historiens nous rappellent cependant que si une partie des classes dirigeantes avait glissé dans l'indifférence religieuse et l'anticléricalisme, les masses religieuses restaient très pratiquantes.

C'est précisément dans un milieu de paysans aisés du vaste plateau lorrain à la population relativement clairsemée qu'est né Martin Moye en 1730. Son enfance se passa entre les deux villages de Cutting et d'Insming, le premier parlant français et le second allemand. C'étaient deux localités assez insignifiantes à mi-chemin entre Sarrebourg et Château-Salins. Toute la région était très

excentrique par rapport à Paris, Nancy et Lunéville étant encore sous mouvance autrichienne. Mais la richesse intellectuelle et religieuse de ce petit monde, aux confins de plusieurs états européens, était remarquable. Depuis saint Pierre Canisius et la fondation de l'Université de Molsheim (transférée à Strasbourg en 1702), les Jésuites avaient travaillé profondément l'est de la France. Le diocèse de Metz possédait deux séminaires; dans l'un d'eux enseignait monsieur Thiébault, un des hommes les plus remarquables de son temps. Martin Moye suivit de 1747 à 1754, les cours de théologie tantôt à Strasbourg, tantôt à Metz. Monsieur Thiébault, frappé par les dons de l'étudiant, aurait voulu le voir embrasser une carrière d'écrivain ecclésiastique. Ce souhait sera en partie exaucé.

Le père Moye nous a laissé, en effet, de nombreux écrits qui nous permettent d'admirer l'originalité de sa pensée et de repérer les influences qu'il a subies. Sur ce dernier point nous regrettons de ne pas trouver dans le livre du P. Guennou une confrontation entre la spiritualité de Moye et celle de Thiébault. Un tel travail aurait pu se révéler fructueux parce que tous les deux publièrent leurs premiers ouvrages dans les années 1760-1770. La coïncidence mérite d'être signalée. De même nous aurions aimé savoir quels manuels furent utilisés et quels maîtres enseignèrent à l'Université de Strasbourg dans les années 1740-1750. Pour Metz nous sommes mieux renseignés : les ouvrages classiques de Tournély-Collet étaient en usage au séminaire Saint-Simon. Par Collet, qui publia en 1753 une biographie de Boudon, Moye eut l'occasion de se familiariser avec un grand spirituel du XVII^e siècle français. L'influence de Bérulle semble avoir été décisive : le bienheureux publia en 1776 une nouvelle édition des *Elévations* avec des commentaires, ce qui suppose une longue fréquentation du chef de file de l'Ecole française; en filigrane l'on peut également noter dans ses écrits une influence de Lallemand et peut-être de Surin.

Sur un plan plus général le père Moye était un homme d'action : ses écrits ont un but pratique assez immédiat ou bien lui servent à faire le point après avoir mené à bien une série d'entreprises. Ce sera notamment le cas avec son *Traité de la grâce*. Déjà

en 1762, donc moins de huit ans après son ordination, il ouvrira les premières écoles des sœurs de la Providence que, sous une influence béruillienne, il avait d'abord voulu appeler « filles de l'enfant Jésus ». Durant ces années leur formation spirituelle sera sa préoccupation constante et il aura constamment, à leur intention, quelque écrit sur le métier. Ainsi nous voyons apparaître en 1767 le *Recueil des diverses pratiques de piété* destiné à soutenir la prière quotidienne des sœurs. De la même époque nous connaissons plusieurs moutures d'un essai de règlement pour la jeune congrégation et qui devait aboutir au *Projet des écoles de filles pour la campagne*. Lorsqu'en 1768 Moye entra au séminaire des Missions étrangères, il emportait dans ses bagages un gros manuscrit qui fut publié à Nancy en 1774 sous le titre *Le dogme de la grâce*. Pendant son séjour à la rue du Bac, il y avait ajouté un *Traité de l'esprit du monde*.

Dans tous ces écrits nous trouvons quelques thèmes communs. Les thèmes sont, en partie, ceux de l'École française; il s'en était imprégné sous les influences que nous avons citées plus haut. On pourrait les résumer dans la consécration au Verbe incarné, la pureté de cœur et la docilité à l'Esprit saint. Mais le père Moye ne sépare jamais théologie et apostolat concret, ce qui l'amène à simplifier le vocabulaire, à centrer ses conseils sur l'essentiel, à chercher à s'adapter sans cesse au concret des situations vécues. Son expression-clé est celle de confiance en la Providence. A partir de cette conviction très forte toutes les audaces sont possibles : que ce soit en France ou en Chine, il fonde un peu partout des petits groupes qui s'installent souvent dans des situations très précaires, comptant sur la Providence pour leur faire trouver, à travers échecs et tâtonnements, leur équilibre et des points d'impact efficaces. Dans ces conditions des dangers d'illumination sont possibles, mais le père Moye est trop imprégné de la doctrine sur le discernement des esprits pour ne pas être attentif aux égarements. Un de ses derniers écrits, *Instruction sur la manière de bien faire*, est significatif à cet égard. Pour notre époque où de petits groupes charismatiques s'installent un peu partout, une étude plus poussée de l'expérience du père Moye serait instructive.

Un geste humainement inexplicable et en même temps très conforme à sa spiritualité fut le départ du bienheureux pour la Chine. Dans un total abandon à la Providence nous le voyons quitter tout ce qu'il avait entrepris en Lorraine et débarquer à la rue du Bac en automne 1768. Son arrivée à Sseu-tchouan, après un très long voyage, se situe à la fin de mars 1773. Il avait 43 ans, un âge auquel les adaptations sont difficiles. Pourtant nous le voyons apprendre le chinois parlé en un temps record; six mois plus tard il est nommé responsable d'une centaine de petites communautés chrétiennes dans la région de Tchong-king. Sans cesse, avec quelques auxiliaires chinois, on peut le voir alors par monts et par vaux malgré la fatigue et les persécutions. Les chrétiens prennent une vie nouvelle. Certaines idées qui s'étaient révélées fécondes en Lorraine, sont reprises sous une autre forme : en particulier, les jeunes filles chinoises consacrées à Dieu et vivant dans leurs familles, sont chargées de l'enseignement des enfants. C'est à l'intention de ces jeunes filles que fut écrit le *Manuel de prières du Seigneur du ciel*, sorte de mouture chinoise du *Recueil*. Il essaie aussi de fonder des petits groupes de séminaristes ambulants et clandestins; en 1777 un de ses auxiliaires chinois sera ordonné prêtre sans avoir passé par un séminaire.

Toute cette activité et d'autres faits que nous n'avons pas la place de rapporter ici, suscitent notre admiration. Bien des spécialistes ont écrit sur les difficultés d'adaptation des Européens à la Chine; nous connaissons aussi les conditions très précaires de la vie des missionnaires en cette partie du monde à la fin du XVIII^e siècle. Les capacités d'adaptation du père Moye furent exceptionnelles. Un des privilèges de la sainteté consiste précisément à transcender des obstacles qui brisent les hommes de peu de foi. La « dynamique du provisoire » dans laquelle il a toujours vécu lui a permis d'ouvrir des voies fécondes pour l'avenir. Il n'est pas toujours honnête de lire l'histoire en lui appliquant les critères de nos préoccupations d'aujourd'hui. Mais pouvons-nous nous empêcher de voir dans l'aventure du bienheureux une histoire exemplaire?

Paul Sigrist cssp

Apostolat des Editions, Paris 1970, 271 pages.

Religions : thèmes fondamentaux pour une connaissance dialogique

Secretariatus pro non Christianis

Une des conditions essentielles du dialogue est de bien connaître non seulement ce dont on parle soi-même, mais aussi ce dont parle l'interlocuteur : sans quoi, l'on s'expose à des incompréhensions ou à des malentendus qui risquent de substituer un monologue à deux à un dialogue vraiment authentique et fructueux. Pour l'interlocuteur chrétien, il est donc indispensable de savoir ce que pense l'interlocuteur non chrétien quand il expose ses propres positions religieuses. Pour y aider, le Secrétariat pour les non-chrétiens, à Rome, vient de faire paraître l'important volume (611 pages), objet de cette présentation. Dans cet ouvrage, un groupe d'experts du christianisme et des autres religions présente les diverses interprétations religieuses des principaux thèmes qui intéressent l'humanité. Une première partie traite de l'homme et de la religion (disposition religieuse fondamentale, expérience religieuse, affirmation, contestation, unité et variété, expressions et structures des religions). La deuxième partie étudie la « recherche du salut » telle que la conçoivent le christianisme, l'islamisme, les religions « primitives », le bouddhisme, l'hindouisme, le confucianisme et la taoïsme. Les troisième et quatrième parties sont consacrées à l'étude de Dieu ou de l'Absolu et à celle du concept du bien et du mal dans ces mêmes religions. On conçoit l'ampleur et l'intérêt des thèmes ainsi abordés. Les noms des auteurs (Mgr Rosano, Olivier Lacombe, les PP. Caspar, Masson, Gardet, Greco, Grelot, Maconi, etc.) sont une garantie de compétence. A la fin de chaque chapitre, une bibliographie permet de pousser plus loin l'étude d'une question.

Sans être un ouvrage de vulgarisation, ce volume se lit facilement pourvu qu'on y apporte un minimum d'application. On en sera récompensé, car sa lecture aidera les missionnaires à prendre des vues plus larges et plus œcuméniques qui ne peuvent que les éclairer dans l'intelligence et la présentation du message évangélique aux non-chrétiens.

Joseph Bouchaud cssp

Editions Ancora, Roma et Milano 1970.

Le choc du futur

par Alvin Toffler

Quel est ce « choc du futur » qui est au centre de ce livre de 540 pages, qui nous entraîne à travers tout un dédale de chiffres, de prévisions plus ou moins lointaines, et de perspectives parfois déroutantes ?

« ...J'ai forgé ce terme de « choc futur » pour décrire la tension et le vertige qui saisissent un individu *soumis à des changements trop brusques en un temps trop bref* ». Ce livre n'est pas le fruit d'une réflexion solitaire en chambre, mais le fruit de contacts très nombreux, et d'investigations poussées en des domaines fort différents.

Le phénomène de base est le fait que l'homme vivant dans une société super-industrielle – telle qu'elle commence à être réalisée aux Etats-Unis – est affronté à un changement de plus en plus rapide qui bouleverse les *institutions*, ébranle les *valeurs*, et s'attaque aux *racines* mêmes de l'homme. Le rythme de ce changement ne peut aller qu'en s'amplifiant et en s'accélégrant, et c'est ce rythme de l'évolution qui fait problème car les capacités d'adaptation de l'homme ne sont pas illimitées – et c'est même un domaine sur lequel nous n'avons que fort peu d'informations précises. Et pourtant, nous sommes déjà entrés dans une mutation extraordinaire. « La situation historique qui s'approche le plus de la nôtre est la découverte de l'agriculture au cours du néolithique ». Nous quittons en effet le monde de la permanence qui a prévalu jusqu'alors pour entrer dans un monde dont les mots-clés sont : éphémère, nouveauté, diversité.

Ephémère, car nos liens avec les choses, les lieux, les gens, les structures et les connaissances sont de plus en plus réduits et restreints, ce qui ne peut qu'avoir des répercussions profondes sur la façon dont l'homme se situe dans le monde et se comprend lui-même.

Nouveauté, qui ne se limite pas à des aspects superficiels de la vie humaine, mais pourra l'atteindre au plus profond de lui-même. Que l'on pense aux possibilités qui commencent à se faire jour de « bricoler » l'hérédité humaine, de proposer des types « d'expériences » mettant en jeu la santé mentale, de bouleverser le mode de repro-

duction humaine et par conséquent les notions de paternité, de maternité, de sexualité, d'amour, de famille...

Diversité, contrairement à beaucoup d'autres, l'auteur pense que l'homme de la société super-industrielle sera non pas conditionné de plus en plus par le milieu mais sera affronté à une gamme tellement agrandie de possibilités de choix que sa liberté risquera d'y sombrer.

L'homme pourra-t-il résister à ce « choc » et que deviendra-t-il à travers tout cela? Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a là une donnée de fait qu'il vaut mieux regarder en face et se préparer à assumer en s'en donnant les moyens, plutôt que d'y entrer à reculons. A ce niveau, « les questions technologiques ne peuvent plus recevoir des réponses technologiques. Ce sont des questions politiques ». Si nous voulons au nom de l'Évangile, participer à l'élaboration de ces réponses et y assumer notre responsabilité missionnaire, il faut nous en donner les moyens, et la lecture de ce livre ne peut nous laisser indifférents.

Adrien Jeanne sma

Denoël, Paris 1971, 544 pages.

Théologie de l'espérance

par Jürgen Moltmann

Ce livre est paru en Allemagne en 1964. Dès sa parution, il a connu un très grand succès. C'est un livre facile à lire, animé d'un souffle prophétique, même s'il est monotone dans sa longueur et ses répétitions. Ce n'est certes pas un chef-d'œuvre de composition mais il est quand même envoûtant. La traduction française suit bien le mouvement de cette pensée plus intuitive que discursive, plus dynamique qu'analytique.

Le sujet est d'importance dans cette période où le chrétien est interpellé sur la spécificité de sa foi. La dimension eschatologique de cette foi lui permet de donner un sens à sa charité. Dans la manière dont il aborde le christianisme, Moltmann refuse de laisser le christianisme s'enfermer dans un dilemme qui est souvent posé aujourd'hui. – Ou bien le christianisme se maintient dans un tradi-

tionalisme qui se dilue dans le religieux, qui relegue l'espérance dans l'objet espéré à la fin des temps. où ce qui se produit et ce qui se fait dans le monde n'a pas d'intérêt, où l'on peut dire « faire ceci ou peigner la girafe » c'est la même chose pourvu que l'objet espéré soit maintenu, seule comptant l'attitude intérieure de désintérêt pour un Absolu qui n'a rien à voir avec ce qu'il a créé, où le monde n'est qu'un théâtre ou un lieu d'épreuves, ce qui est la même chose. – Ou bien réduire le christianisme à l'interprétation de l'existence humaine, donc à une foi révolutionnaire qui trouverait sa norme dans une vision renouvelée du sens de l'homme, seul créateur du sens et des valeurs. Moltmann refuse ce dilemme : il voit une autre possibilité, le chrétien « discerne dans la résurrection du Christ non pas l'éternité du ciel, mais l'avenir de la terre même sur laquelle se dresse la croix. Il discerne en lui l'avenir de l'humanité même pour laquelle il mourut. Aussi la croix est-elle pour lui l'espérance de la terre » (p. 17).

Eschatologie et révélation. En renouvelant l'espérance, Moltmann se trouve au point crucial d'une compréhension chrétienne de la révélation. Il ne veut pas qu'on identifie immédiatement la révélation et une vérité qui serait déjà donnée indépendamment de l'acte de révélation. Ce n'est qu'au terme de l'histoire que cette identité sera manifestée. Le « point crucial » d'une compréhension chrétienne de la révélation ne se trouve par conséquent ni dans « ce qui s'exprime en l'homme Jésus » (Ebeling), ni dans la « destinée de Jésus » (Pannenberg) mais – faisant le lien entre l'un et l'autre – « dans l'identité de Jésus au sein de la différence qualitative entre la croix et la résurrection » (p. 89). La manifestation de la vérité se fait donc dans cette histoire humano-divine en tension par suite de l'espérance. On pense à la parole du Seigneur, disant qu'il verrait l'Esprit qui « suggérerait toutes choses ». « La manifestation de la divinité de Dieu dépend donc totalement de l'accomplissement réel de la promesse, comme inversement l'accomplissement de la promesse ne saurait être réel ni même possible que sur la base de la fidélité et de la divinité de Dieu » (p. 90).

Par le fait, il se situe résolument dans une histoire du salut. Il rejoint par certains

aspects la théologie de Pannenberg : la révélation comme histoire. Ce n'est pas étonnant dans cette période de mutation où le changement, à certaines conditions, a valeur évangélique. « La révélation, reconnue comme promesse et saisie en espérance, instaure et ouvre ainsi un champ libre pour le jeu de l'histoire ; dans cet espace viennent prendre place l'envoi et la responsabilité de l'espérance : être prête à souffrir de la contradiction de la réalité et s'élancer vers l'avenir promis » (p. 91).

Promesse et histoire. Mais à quoi se rattache l'espérance ? La relation-clé sera celle de la promesse. Dans la comparaison avec les autres religions, ce qui frappe Moltmann, ce n'est pas seulement la différence entre religions de sagesse et religions historiques, mais la différence qu'il y a entre religions épiphaniques et foi en la promesse. Dieu dans ce dernier cas nous conduit vers un à-venir qui est le but des événements en cours. C'est le but qui donne un sens à la marche. Ici on sent bien que tout cela qui est valable pour un croyant ne sert pas de propédeutique pour un non-croyant. On se retrouve devant l'ou bien... ou bien radical de la foi.

La théologie de Moltmann est un essai pour dépasser le paradoxe de Bultmann ; il veut éliminer le dilemme radical de la foi ; certes il le repousse, en dépassant l'opposition de l'historicisme et de l'existentialisme. Celui-ci avait déjà tenté de surpasser la théologie issue du kantisme. C'est dans la dialectique du sujet et de l'objet que l'être de l'homme doit se comprendre et se réaliser. Mais il faut aller encore plus loin : dans une théologie de l'histoire du salut, il faut rejeter le dualisme qui établirait deux genres totalement différents, l'histoire profane et l'histoire sainte. Il s'agit d'une seule réalité mais c'est dans le mode d'appréhension, dans son appropriation, dans sa signification qu'intervient la différence. Mais dans l'option pour ou contre la promesse, Moltmann ne peut éliminer le dilemme de la foi et de la non-foi. Et ce n'est pas possible.

Communauté en exode. C'est ainsi que se définit le peuple de Dieu dans cette perspective. La chrétienté n'a pas sa nature et son but en elle-même ni dans sa propre existence : ce dont elle vit et ce pour quoi elle est là, est quelque chose dont la portée va bien au-delà d'elle-même. Le peuple de Dieu est donc en exode, en marche vers une libération : la liberté n'est pas le dévoilement de droits naturels mais une vocation à réaliser, une œuvre future de Dieu à inventer dans le courant de l'histoire, en référence à ce Dieu qui n'est le Tout Autre que parce qu'il nous rend autres.

L'importance d'une telle recherche théologique est de poser radicalement le problème du sens, au double sens de signification et d'orientation. Les perspectives ouvertes seront remodelées par la critique. Car il reste de nombreux points d'interrogation. On peut se demander si Moltmann ne rejette pas trop dans le futur, sans voir la réalité chrétienne présente. Nous pourrions dire qu'il y manque une théologie de l'Esprit qui maintient la fidélité dans cette espérance. Ensuite est-ce que l'espérance se base totalement sur la promesse, ou en posant autrement la question : on ne voit pas bien la liaison d'une théologie de la création et d'une théologie de la rédemption. Enfin comment pratiquement discerner à partir d'une espérance le comportement concret des chrétiens et des communautés chrétiennes !

Quoi qu'il en soit de ces questions, le livre ne peut laisser indifférents surtout des missionnaires, parce qu'il vise à dépasser les limites individualistes de l'existentialisme pour tenter de donner la possibilité de continuer à créer une histoire chrétienne. Elle se veut comme le dit Moltmann une « herméneutique de la mission chrétienne ».

Joseph Pierron mep

Traduit de l'allemand par Françoise et Jean-Pierre Thévenaz, Le Cerf-Mame, Paris 1970, 420 pages.

lettre aux lecteurs

points de repère

point d'orgue

- Plusieurs responsables de sociétés missionnaires ont été élus comme délégués au prochain synode. Parmi eux les Pères Arrupe sj, Goossens cism, Lécuyer cssp, Van Asten pb. En même temps qu'à nos évêques respectifs, pourquoi ne pas leur écrire pour leur apporter nos points de vue sur les deux questions à l'ordre du jour? Ce sera une manière parmi d'autres de participer à la préparation et à la tenue de cette assemblée?
- Parmi nos abonnés, nos collaborateurs et nos correspondants, nous avons encore trop peu d'Africains, d'Asiatiques et de Sud-Américains. Vous nous rendriez service en nous envoyant des noms, avec adresse et qualités.
- Si vous êtes de passage à Paris, sachez qu'une visite de votre part, même courte, nous fera plaisir.
- *Formation permanente* : Du 20 septembre au 12 novembre 1971 aura lieu à Paris, dans le cadre de l'INODEP, une session de rencontre-formation pour missionnaires : « Pour une nouvelle action ». Renseignements : INODEP, 7, impasse Reille, Paris 14^e - Tél. 589-13-21.

Au fil des pages de ce cahier

■ 3 leçons actuelles de la mission chrétienne aux premiers siècles - voir plus spécialement les conclusions ... pp. 123-124

■ Nécessité de la mission de type kérigmatique : la présence silencieuse, le dévouement le plus radical le travail fidèle et compétent, l'engagement social et politique ne peuvent être l'alibi de l'annonce fervente et personnelle de notre unique Sauveur.

Page 136

■ Prise de conscience des problèmes du tiers monde et avenir de la Mission. Pages 152-154

■ Pour une pastorale missionnaire nouvelle, quelques pistes concrètes.

Pages 187 ss.

■ Pour une réflexion en équipe, une révision de vie ou une prière personnelle, prenez le thème de recollection : « Évangéliser qu'est-ce à dire? »

Pages 196 ss.

■ Notes bibliographiques : recensions de quelques livres dont on parle beaucoup. Page 219

■ Le prochain synode romain d'octobre compte à son ordre du jour deux questions. Pour la 1^{re} : voir pages ... 199-201

Le travail de l'homme ne fait que commencer, il reste à l'homme à conquérir toutes les interdictions immobilisées aux angles de son zèle. Aucune race ne possède le monopole de la beauté, de l'intelligence, de la force; et il y a de la place pour chacun au rendez-vous de la victoire. Aimé Césaire cité par Kenneth D.Kaounda dans une politique pour l'homme en Afrique.